

971.4471
M3578m
1958

G.-E. MARQUIS

C.O.M.S.

*ex-conservateur
de la Bibliothèque
de la Législature
de la province de Québec*

*Les
Monuments commémoratifs
de Québec*

OUVRAGE
PUBLIÉ À L'OCCASION
DU
350^e anniversaire
DE LA
fondation de Québec
berceau du Canada
▼
QUÉBEC 1958



Bibliothèque Nationale du Québec

SCIENCE

*Honneur
aux bâtisseurs de notre pays !
Les admirer ne suffit pas :
il faut les faire connaître,
les exalter et les imiter.*

G.-E. MARQUIS.

Copyright, Ottawa, 1958

Les
Monuments commémoratifs
de Québec

DU MÊME AUTEUR

<i>Noces d'Or de l'École normale Laval</i> (en collaboration)	1907
<i>Aux sources canadiennes (folklore)</i>	1918
<i>Monographie des Isles de la Madeleine</i>	1927
<i>Le régime seigneurial au Canada</i>	1931
<i>La bibliothèque</i>	1934
<i>Nos bibliothèques publiques</i>	1925
<i>Plaidoyer pour nos bibliothèques publiques</i>	1946
<i>Québec, son site, sa population, ses reliques</i> <i>historiques</i>	1934
<i>Québec, hier et aujourd'hui — past and present</i> (pour les touristes) bilingue	1939
<i>Les fortifications de Québec</i>	1923
<i>La bibliothèque de la Législature, son passé,</i> <i>son présent, son avenir</i>	1946
<i>Expansion industrielle dans le Québec</i>	1925
<i>Vers l'émancipation économique</i>	1925
<i>Le rôle du gérant municipal</i>	1943
<i>Trois générations d'éducateurs</i> (hors commerce)	1946
<i>Rendez à César ... (plaidoyer pro domo sua)</i> ..	1940
<i>Le Régiment de Lévis, album et historique</i>	1952
<i>La culture française dans l'Île Maurice</i> (Océan indien)	1952
<i>Images du Mexique (vues par l'auteur)</i>	1955
<i>L'Histoire du Canada commence-t-elle en 1760 ?</i>	1940

G.-E. MARQUIS

Commandeur de l'Ordre du Mérite Scolaire

ex-conservateur de la Bibliothèque de la Législature de la province de Québec

Les
Monuments commémoratifs
de Québec

PUBLIÉ À L'OCCASION DU

350^e anniversaire de la fondation de Québec

berceau du Canada



QUÉBEC 1958

~~914.144 71~~

~~M357 m~~

3652

École Normale Ignace-Bourget
10500 Bois-de-Boulogne
Montréal 12

FC

2946.64

M37

1958

*La plupart des photos reproduites
dans cet Album
nous ont été gracieusement
offertes par le
Service de Ciné-photographie de la
province de Québec
et le Bureau des Archives du Canada,
à Ottawa.*

AVANT-PROPOS

Athènes, Rome et Paris ont leurs panthéons particuliers, c'est-à-dire des édifices somptueux qui contiennent les statues d'hommes qui ont fait la gloire de leur pays, dans les lettres, les arts, les sciences et les exploits de tous genres.

Paris renferme, en plus, l'Hôtel des Invalides qui abrite, dans sa chapelle, mille drapeaux de victoires françaises et trophées de même nature. L'on y voit encore, sous sa coupole, le tombeau de Bonaparte, celui de son fils Napoléon II, ou le duc de Reichstadt, ainsi que le cercueil renfermant les restes du Maréchal Foch, porté sur les épaules de douze fantassins.

La ville de Québec, par ses nombreux monuments historiques, peut, à bon droit, être considérée comme le panthéon, à ciel ouvert, de héros de la race française, dont un rameau fut transplanté au Canada par Samuel de Champlain et par ses successeurs, aux 17^e et 18^e siècles.

C'est Raoul Blanchard, géographe français, auteur de plusieurs ouvrages sur la province de Québec, qui déclarait naguère : "On dirait que les gens ne sont là que pour soutenir les monuments, qui sont l'essentiel. Cela frappe tout étranger qui vous visite. D'où vient cet amour des monuments ? Il faut d'abord remarquer que ce sont avant tout des monuments catholiques. Chez vous, il y a 110 édifices pour catholiques que l'on peut appeler monuments. C'est unique au monde. Toute proportion gardée, il n'y en a pas tant que cela à Rome. J'ai relevé une dizaine de temples protestants. C'est ainsi que Québec est une ville sainte, une ville sacrée."

Un autre admirateur du Vieux Québec et de ses monuments commémoratifs, en particulier, c'est Philippe Laferrière, écrivain

canadien, qui m'exprimait, un jour, ses regrets de l'avoir quitté, en formulant l'espoir d'y revenir terminer sa vie. "Québec, écrivait-il, c'est la porte ouverte sur le Nouveau-Monde, un défi à la civilisation américaine. J'ajouterai que c'est une table des matières, ou, si vous préférez, un avant-propos de l'histoire du Canada. Si je laissais libre cours à un lyrisme qui m'envahit malgré moi, je dirais que Québec c'est un Missel, doré sur tranche, rempli d'images pieuses relatant notre épopée nationale. Autrement dit, un guide spirituel pour les âmes demeurées françaises."

Enfin, c'est P.-J.-O. Chauveau, ancien surintendant de l'Instruction Publique, qui déclarait, lors de la fondation des Ecoles Normales, en 1857, au Vieux Château Saint-Louis, à Québec : "Et l'histoire ! L'histoire est partout : autour de vous, au-dessous de vous ; au fond de cette vallée, du haut de ces montagnes, elle surgit, elle s'élançe et vous crie : me voici !"

Nos monuments commémoratifs constituent donc des pages d'histoire gravées dans la pierre et le bronze, nous rappelant la vie d'hommes qui ont bien mérité de la patrie et à qui celle-ci a payé un juste tribut d'admiration et de gratitude.

La mémoire du coeur vaut encore plus que celle de l'esprit. Nos monuments attestent notre fidélité au passé. Eugène-Etienne Taché n'aura donc pas inscrit en vain, sur nos armoiries, la devise de la province de Québec : "Je me souviens".

Puissent les pages suivantes raviver ces souvenirs et ces sentiments dans le coeur de la jeune génération, afin que la chaîne qui doit relier le passé au présent ne soit pas rompue !

Nous sommes riches en monuments à Québec. Soyons-le aussi dans le domaine des conquêtes économiques : noblesse oblige.

G.-E. MARQUIS

QUEBEC ET SES MONUMENTS

*Ce qu'en pense Son Excellence
le Très Honorable Vincent Massey,*

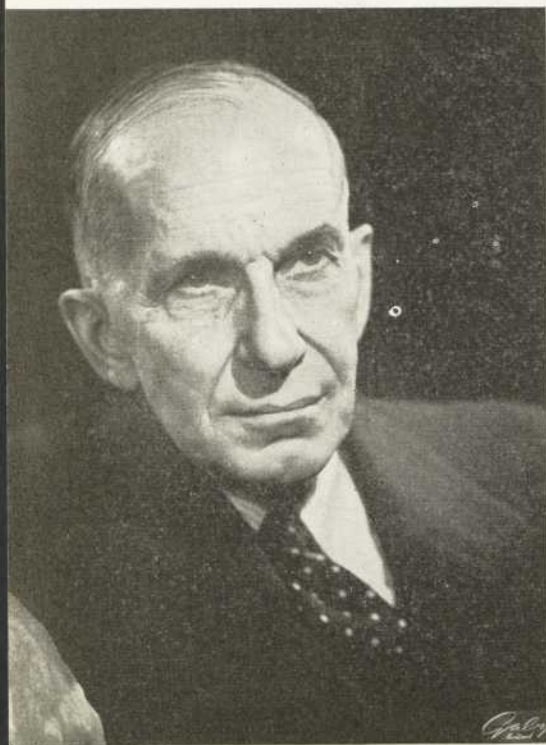
Gouverneur Général du Canada

*Extrait d'une causerie donnée le 27 septembre 1957, devant
les membres du Cercle des Femmes canadiennes, réunies au
Château Frontenac, à la reprise de ses activités pour la
saison 1957-1958*

"Vous n'ignorez pas, mesdames, jusqu'à quel point notre ville suscite des témoignages d'admiration de la part de tous ceux qui ont eu un jour l'occasion de la connaître. La ville frappe tous les visiteurs non seulement par son site, sa beauté naturelle, mais encore par son côté historique qui la rend très digne de son titre de "plus ancienne ville de l'Amérique du Nord et de plus française".

"Les monuments d'une ville, continue le distingué conférencier, sont un des éléments les plus importants de notre héritage national. Ils sont synonymes de la pensée et du travail d'un peuple fier et généreux. C'est pourquoi il est bon de connaître nos ascendants et l'oeuvre qu'ils ont accomplie. Voilà une des raisons pour laquelle il me fait plaisir de féliciter les clubs canadiens qui mettent chaque année cette étude au programme, étude qui aura pour effet de promouvoir la connaissance du Canada et de stimuler le sentiment national".

Son Excellence évoqua ensuite le souvenir de deux grands



gouverneurs qui ont fait beaucoup pour l'édification de la capitale: Lord Dufferin à qui l'on doit la restauration des murs de la cité et de la citadelle et lord Grey qui, lui, travailla à l'édification et à la préservation du parc des Champs de Bataille où d'ailleurs on a perpétré son souvenir d'une façon "fleurie".

L'honorable Massey continue en disant: "Il y a trois façons d'agir avec une ville historique. La première est de la considérer au sens large du mot comme un musée. La seconde, c'est de donner libre cours aux idées ou innovations qui sont une conséquence nécessaire du terme "progrès". La troisième alternative, la meilleure à mon sens, est de protéger nettement le beau et le bon sans chercher à arrêter le flot normal du modernisme. Cela n'est pas facile et demande un travail particulier. Ce qui est souhaitable, c'est la reconnaissance des valeurs, la volonté bien déterminée de ne changer ou d'altérer des reliques du passé que lorsqu'il y a grande nécessité. Vieilles maisons, rues pittoresques ou historiques, carrés à la française donnent de la "personnalité" à la vieille cité de Champlain."

Son Excellence se réjouit ensuite du travail que l'on fait pour conserver à la ville son caractère. Si le touriste est heureux de trouver ici ce qu'il n'a pas chez lui — il ne cherche pas une réplique de ce qu'il possède déjà —, le citoyen de Québec ne l'est pas moins de posséder chez lui non seulement un site extraordinaire, mais aussi de riches souvenirs historiques.

La beauté de Québec, de son fleuve, de ses montagnes s'accompagne d'un voisinage harmonieux de maisons datant de la période française et anglaise. Le visiteur remarquera donc et admirera les vieilles maisons et la situation de certaines rues.

"Mais puis-je me permettre d'ajouter quelque chose à titre de résident occasionnel? Le charme de Québec existera dans l'avenir en autant que l'on conservera son cachet et son genre. La préservation des monuments historiques, la sauvegarde des traditions et des richesses du passé, voilà le devoir de tous les citoyens qui aiment vraiment leur ville, leur pays. Car c'est l'ensemble de tous ces éléments qui feront un Canada beau, noble et riche d'avenir".



L'HONORABLE MAURICE-L. DUPLESSIS

L'Honorable Maurice-L. Duplessis

et l'attention qu'il porte à nos monuments commémoratifs

GÉNÉREUSES SOUSCRIPTIONS

A l'occasion de la célébration du 350ième anniversaire de la fondation de Québec, le Comité d'organisation de ces fêtes s'est adressé au Premier ministre de la Province pour obtenir de l'aide.

De bonne grâce, celui-ci a souscrit la somme de \$100,000 et, de plus, une autre somme de \$50,000 pour installer des statues de personnages historiques dans les niches vides de la façade du Parlement. Il en reste encore six à combler.

L'architecte qui conçut les plans de cet édifice, E.-E. Taché, ancien sous-ministre des Terres et Forêts, avait tout prévu pour rappeler les plus belles pages de notre histoire, par des statues, des inscriptions, des panoplies et des cartouches. Notre devise, qui figure au fronton du campanile du parlement, est aussi de son inspiration. Des piédestaux et de nombreuses niches ou alcôves figuraient sur la façade des plans de Taché.

L'édifice fut inauguré en 1883 et ce n'est qu'en 1890, sous le règne d'Honoré Mercier, que l'on remplit une des niches en y installant la statue de Frontenac, l'un des grands gouverneurs français.

Graduellement, plusieurs autres bronzes furent placés sur les piédestaux et dans les niches qui leur étaient destinés par une inscription gravée dans la pierre.

L'honorable monsieur Duplessis, qui avait déjà contribué en 1939, \$3,000 au nom de la Province, pour le monument de la Vénérable Mère Marie de l'Incarnation, première supérieure des Ursulines à Québec, de même que \$20,000, en 1954, pour le monument Laurier, que l'on voit sur le boulevard Langelier, vient de faire un nouveau geste patriotique en s'engageant à combler les six niches vides de la façade du Parlement. A cette fin, comme je viens de le dire, il a fait souscrire \$50,000 par la Province.

Je veux lui en exprimer ici, en mon nom et au nom de mes compatriotes, la plus vive gratitude, et tout Québec, j'en ai la conviction intime, reconnaîtra qu'il est toujours resté fidèle à notre devise provinciale: "JE ME SOUVIENS", gravée sur nos armoiries.

La Province ne saurait manquer de reconnaître et d'apprécier son amour pour ceux qui ont travaillé à son épanouissement, à sa grandeur et à la préservation de son autonomie.



L'HONORABLE WILFRID HAMEL
MAIRE DE QUÉBEC

WILFRID HAMEL
MAIRE - MAYOR



CABINET DU MAIRE
MAYOR'S OFFICE

Québec, 24 avril 1958

Colonel G.-E. Marquis
150, rue Lockwell
Québec

Cher monsieur Marquis,

J'apprends avec grand plaisir que vous ferez bientôt paraître un ouvrage sur les monuments commémoratifs de Québec.

Voilà un apport important à la célébration du 350^e anniversaire de la fondation de Québec, et que les amants de celle-ci accueilleront sans doute avec joie.

Comme tout le monde le sait, Québec est constellée de monuments qui rappellent le nom de ceux et de celles qui ont contribué à son développement, à constituer son histoire émouvante et à augmenter son bagage intellectuel et moral.

Mais qui connaît bien, même chez nous, la vie de tous ces héros que nous avons hissés sur un piédestal, à partir de l'érection de la colonne du Jardin du Fort, érigée en 1829 et où fut scellée la première fois, l'entente cordiale entre deux grandes races ?

Près de cinquante monuments se voient à la haute-ville aussi bien qu'à la basse-ville et constituent autant de pages d'histoire affichées en plein air pour l'éducation du public, en particulier des touristes qui affluent dans nos murs, de plus en plus nombreux chaque année.

Comme souvenir de leur pèlerinage historique dans la vieille capitale, nos visiteurs se feront sans doute un plaisir de rapporter votre étude sur nos monuments historiques, monuments que les autorités municipales se font un devoir de garder en bon état.

Québec se souviendra de votre contribution à notre publicité touristique. Je vous souhaite donc de nombreux lecteurs.

Votre bien dévoué,

WILFRID HAMEL,
MAIRE DE QUÉBEC



JACQUES CARTIER

Jacques Cartier (1491 - 1557)

Découvreur du Canada

1. ENDROITS DE SES MONUMENTS

Il y a deux monuments Jacques-Cartier à Québec. Le premier, inauguré en 1889, se dresse au fond de la rue Cartier, près du ruisseau Lairet, dans le quartier Limoilou. Il est désigné aujourd'hui sous le nom de Cartier-Brébeuf. On a voulu associer dans le même monument la mémoire du découvreur du Canada et celle des Jésuites, dont le Père Brébeuf, canonisé le 29 juin 1930, était le chef de la mission qui arriva au Canada le 19 juin 1625. Ce monument est situé à l'endroit où débarquèrent Cartier et ses compagnons en 1535 et où ils dressèrent une grande croix. C'est là également que fut érigée la première résidence des Jésuites à Québec et où l'on ouvrira, plus tard, la première école destinée à l'évangélisation des enfants des Indiens.

Le deuxième monument Jacques-Cartier à Québec s'élève sur la place que l'on appelle Jacques-Cartier, à l'encoignure des rues Saint-Joseph et de la Couronne. C'est en 1926 que ce monument fut érigé à cet endroit. En 1924, Québec obtenait une réplique du monument Jacques-Cartier, juché sur les fortifications de Saint-Malo, en France, depuis 1905. La COMMISSION DES MONUMENTS HISTORIQUES en fit don à la ville de Québec.

2. DESCRIPTION

Celui de Limoilou se compose d'une colonne pyramidale de vingt-deux pieds de hauteur, surmontée de la couronne royale de France, planant sur un groupe qui représente les trois na-

vires de Cartier. Sur ce monument est inscrite la devise de Cartier : "Semper Fidelis" (Toujours fidèle). Pendant longtemps, l'on vit à côté de ce monument, à quelques pieds en avant, une croix de trente-cinq pieds de haut, illuminée le soir, et qui rappelait celle plantée jadis par Jacques Cartier. La croix et le monument étaient entourés d'une clôture de fer. Il y a quelques années, pour des raisons ignorées du public, on a déplacé le monument Cartier-Brébeuf, pour l'éloigner de la croix d'environ une centaine de pieds et le placer sur un tertre dénudé et non entouré de clôture. La Cité de Québec a cédé en 1957 au gouvernement fédéral, un lopin de terre au milieu duquel figure le monument Cartier-Brébeuf, pour y organiser un parc national qui portera dorénavant le nom de Parc Cartier-Brébeuf.

Celui de la place Jacques-Cartier représente le grand découvreur au gouvernail d'un navire faisant face à la tempête. Bien que plutôt modeste, cette statue du découvreur est l'une des plus expressives de notre galerie de pierres et de bronze à Québec. Un sculpteur français du nom de Barreaux en est l'auteur. A Saint-Malo, en France, l'on a érigé la statue de Cartier sur les fortifications, bien en vue de la mer, face au Grand-Bée (îlot où l'on voit le massif tombeau de Chateaubriand).

3. AUTRES MONUMENTS DE JACQUES CARTIER

Qui ne se rappelle les fêtes qui eurent lieu à Gaspé en 1934, pour commémorer le quatrième centenaire du premier voyage de Jacques Cartier en 1534, alors qu'il fit planter une croix à l'endroit où s'étale aujourd'hui la ville de Gaspé ? Lors de cet anniversaire, de grandes fêtes s'y déroulèrent pour en concrétiser le souvenir et l'on dressa une croix de pierre taillée d'une seule pièce. Celle-ci est érigée à l'endroit où on avait planté la première croix au Canada.

A l'Île-aux-Coudres, on peut aussi voir, du côté du nord, une autre croix qui fut inaugurée en 1935, pour rappeler le deuxième voyage de Cartier, alors qu'il se rendit jusqu'à Québec et Hochelaga. A l'endroit où se dresse cette croix, à l'Île-aux-Coudres, aurait été célébrée la première messe au Canada, soit le 7 septembre 1535. Dans l'église de Saint-Bernard de l'Île-aux-Coudres, l'on admire, au-dessus du maître-autel, un tableau

d'Antonio Masselotte, représentant la scène de la première messe à l'Île-aux-Coudres.

4. OEUVRE DE JACQUES CARTIER

Cartier naquit à Saint-Malo, en France, et très jeune il apprit le métier de navigateur. C'est en 1534 qu'il fit son premier voyage d'exploration, lequel l'amena dans le golfe Saint-Laurent jusqu'à l'Île de l'Assomption, aujourd'hui l'Île d'Anticosti, pour aller ensuite à la Baie des Chaleurs et s'arrêter, comme nous l'avons vu, au fond de la Baie de Gaspé.

Cartier fit son deuxième voyage l'année suivante. Alors il remonta le Saint-Laurent jusqu'à Québec et Hochelaga. Il hiverna même à Québec, à l'embouchure de la rivière Saint-Charles et c'est là que la majorité de son équipage périt d'une maladie appelée scorbut. Cartier, qui avait une grande foi en Dieu et une non moins grande confiance à la sainte Vierge, fit un pèlerinage, si l'on peut dire, avec le reste encore valide de son équipage et il intercéda la Vierge de Rocamadour, afin que celle-ci protégeât les survivants. Ses prières furent exaucées et c'est ce que l'on appelle le premier miracle canadien. Pour rappeler cet événement, le chanoine A. A. Godbout a fait ériger une statue à la Vierge de Rocamadour, près de son presbytère et une chapelle lui est dédiée dans la crypte de l'église de Saint-François d'Assise.

En 1541, Cartier revient à Québec et il tente d'établir une colonie à Charlesbourg-Royal où se trouve aujourd'hui Cap-Rouge. Mais cette fois, il était sous les ordres de François La-Roque, sieur de Roberval, qui avait supplanté Cartier dans la confiance du roi de France. Cette tentative de colonisation fut un échec total. C'est au retour de ce voyage en France, en 1542, que Jacques Cartier fit éprouver de l'or et des diamants trouvés à Québec, avec le résultat que le premier n'était que du cuivre et les seconds du schiste, d'où le proverbe : "Faux comme l'or et les diamants du Canada".

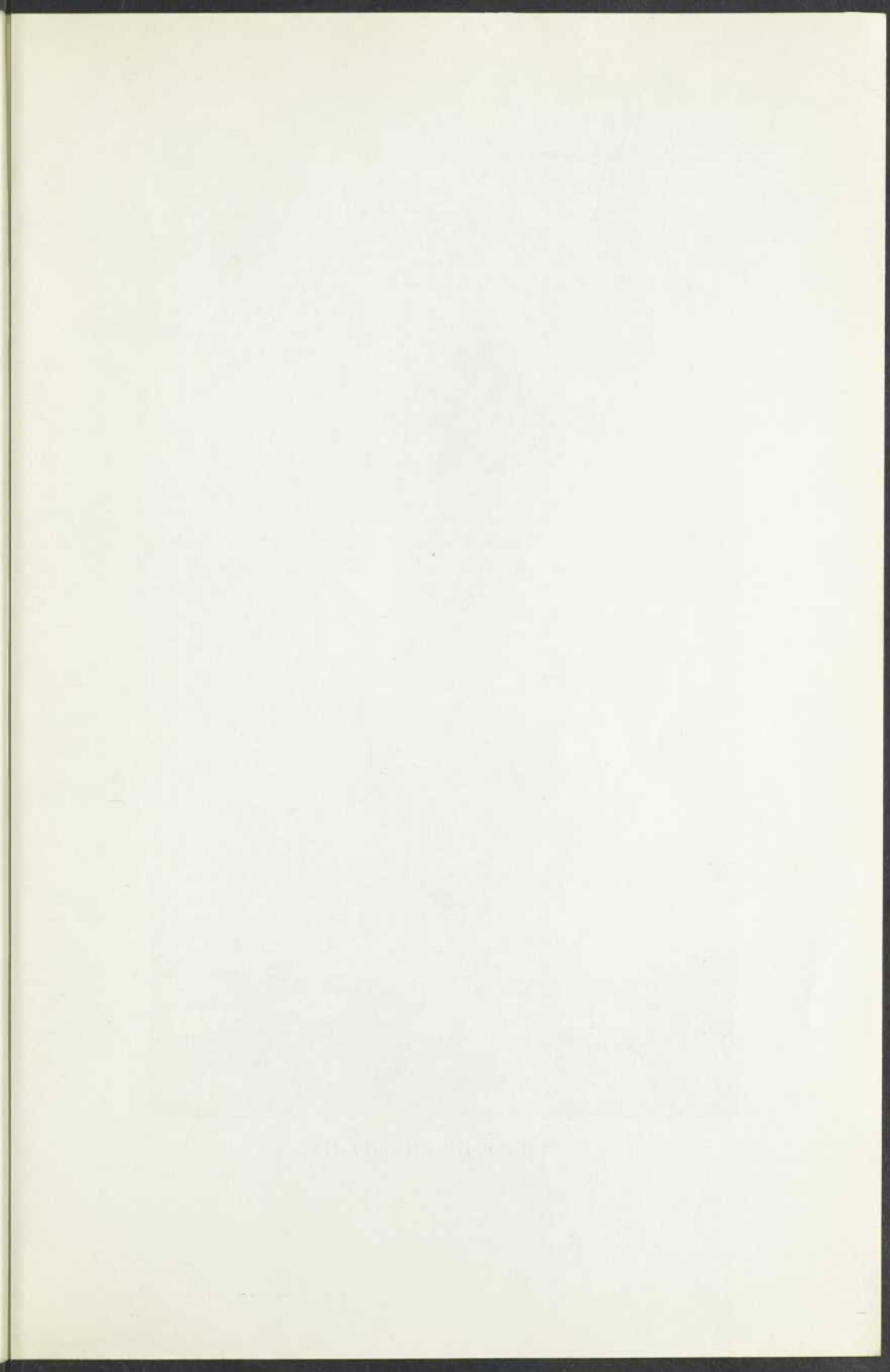
Certains historiens affirment que Jacques Cartier fit un quatrième voyage au Canada en 1543, pour rapatrier Roberval. Toutefois, cette assertion est contestée par l'abbé Hospice Verreault, ancien principal de l'École Normale Jacques-Cartier, dans

un travail très documenté, lu devant la Société Royale du Canada, le 28 mai 1890.

Tout près de Saint-Malo, se trouvait jadis la demeure et la ferme de Jacques Cartier situées entre Paramée et Saint-Columb, à environ mille mètres de la mer. Ce manoir existe encore avec les murs de pierre qui l'entourent, ainsi que les bâtiments de la ferme.

BIBLIOGRAPHIE

JACQUES CARTIER, par N.-E. Dionne, et JACQUES CARTIER, DECOUVREUR OFFICIEL DU CANADA, par Joseph Dumais, contiennent les principales données qu'il est bon de connaître au sujet de l'odyssée de Jacques Cartier au Canada. La Société littéraire et historique de Québec, en 1843, a fait imprimer, à Québec, chez William Cowan & Fils, un ouvrage intitulé : VOYAGE DE DECOUVERTE AU CANADA ENTRE LES ANNEES 1534 ET 1542, par Jacques Cartier, le Sieur de Roberval et Jean-Alphonse Xanctoine. Cet ouvrage a été repris et augmenté, au moyen de documents nouveaux trouvés ultérieurement, par H. P. Biggar, B. Litt, archiviste en chef du Canada, en Europe. JACQUES CARTIER DEVANT L'HISTOIRE, par Gustave Lanctot, LA GRANDE AVENTURE DE JACQUES CARTIER, par Camille Pouliot, JACQUES CARTIER, par Charles de la Roncière.





SAMUEL DE CHAMPLAIN

Samuel de Champlain (1570 - 1635)

Fondateur du Canada

1. ENDROIT DU MONUMENT

Il se dresse à l'endroit où s'élevait le château Saint-Louis, incendié en 1834, tout près aussi du Vieux Château, démoli en 1891 pour faire place au Château Frontenac actuel. Tout à côté du Monument Champlain, en dessous du pavé de la Terrasse Dufferin, l'on peut encore voir les fondations du Château Saint-Louis.

2. SA DESCRIPTION

Il se compose de deux parties : un piédestal et une base assez étendue. Le piédestal se termine à sa partie supérieure par une sorte de table sur laquelle repose la statue de Champlain. La base ou l'embranchement est de granit des Vosges et le piédestal, en pierre de Château-Landon (France), comme celle de l'Arc de Triomphe de l'Etoile et de la basilique du Sacré-Coeur de Montmartre (Paris). La statue mesure 14 pieds et 9 pouces et le piédestal, 34 pieds, ce qui fait en tout une hauteur de 48 pieds et 9 pouces. Champlain tient son chapeau à la main et salue, dans un large geste, sa nouvelle patrie. Du côté vers lequel Champlain a la figure tournée, l'on voit, à ses pieds, un haut-relief en bronze : un ange proclame à son de trompette la renommée de Champlain, pendant qu'une femme, tout près, inscrit ces hauts faits sur le livre de l'Histoire. Ce monument est sans contredit l'un des plus beaux que Québec possède et le site qu'il occupe le met en pleine valeur. Malheureusement, son piédestal est en pierre trop friable pour notre climat, aussi se détériore-t-il rapidement et doit-on lui faire subir de fré-

quentes réparations. De même les inscriptions que l'on y remarque s'effacent, surtout du côté est, plus sujet à la morsure de nos vents violents.

3. QUI EN SONT LES AUTEURS ?

Paul Chevré, sculpteur français, et Paul le Cardonel, autre architecte français, en sont les deux auteurs. Ce monument fut inauguré le 21 septembre 1898 et donna lieu à des fêtes remarquables, au cours desquelles de nombreux orateurs se firent entendre. C'est un comité présidé par l'honorable juge Alexandre Chauveau, qui a fait ériger ce monument, grâce à des souscriptions des citoyens de Québec, des gouvernements du Canada, des provinces de Québec et d'Ontario et du Conseil municipal de Québec. Ajoutons que l'on peut remarquer des monuments en l'honneur de Champlain dans d'autres parties du pays et des Etats-Unis, entre autres : à Ottawa, Ont., à Toronto, Ont., à Champlain, N.Y., à Saint-Jean, N.B., à Orillia, Ont., à Plattsburg et à Crown Point, N.Y. Toutefois, pour être juste, il faut rappeler ici que c'est la Société Saint-Jean-Baptiste de Québec qui, en 1890, alors que J.-B. Caouette en était le président-adjoint, remettait à l'ordre du jour l'érection d'un monument en l'honneur du fondateur de Québec. Quand un comité à cette fin fut nommé, la Société Saint-Jean-Baptiste disparut de la scène pour ne réapparaître qu'à l'inauguration du monument.

4. A QUELLE OCCASION FUT ERIGE CE MONUMENT ?

C'est pour continuer son oeuvre patriotique commencée au sujet du monument des Braves, en 1855, destiné à rappeler la mémoire des Canadiens français qui s'étaient distingués aux deux batailles des Plaines d'Abraham, que la Société Saint-Jean-Baptiste décida d'ériger un monument ou une statue sur une de nos places publiques, à l'illustre fondateur de la ville : Samuel de Champlain. C'est en 1890 que ce mouvement fut lancé et ce n'est que huit ans plus tard que l'on en vit la réalisation, soit deux cent quatre-vingt-dix ans après la fondation de Québec et dix ans avant la célébration du troisième centenaire de cette fondation.

5. CE QU'IL RAPPELLE

Ce monument rappelle le fondateur de la ville de Québec et le père de la Nouvelle-France, celui qui pendant un quart de siècle s'est dépensé sans compter pour faire de Québec une place forte et y amener des colons. Rappelons toutefois qu'en 1629, il dut laisser la place aux envahisseurs Kirk qui, au nom du roi d'Angleterre, forcèrent Champlain à livrer Québec sans combat, parce que l'on n'avait plus de provisions de bouche; mais trois ans plus tard, la Nouvelle-France était remise à la France par le traité de Saint-Germain-en-Laye, et Champlain revenait prendre son poste de gouverneur de Québec. Pour remercier la Providence et remplir un voeu, Champlain fit ériger une chapelle sur un lopin de la rue Buade, vis-à-vis du presbytère Notre-Dame, et lui donna le nom de Notre-Dame-de-Recouvrance. Malheureusement, cette chapelle avec presbytère y attenant, furent incendiés en 1640. Les Révérends Pères Jésuites étaient alors en charge de la première paroisse de la province de Québec, paroisse fondée en 1621, sous le nom de Notre-Dame de Québec, et sous la garde de l'Immaculée-Conception.

6. ABREGE HISTORIQUE DE LA VIE DU HEROS

Champlain naquit en France vers 1570, à Brouages, en Saintonge. Dès son plus jeune âge, il fut initié à l'art de la navigation et il contracta un vif amour de l'océan et des voyages. En 1599, il se rendit à Cadix, à Panama, mais c'est en 1603 que commencent ses voyages en Amérique du Nord. Après maintes randonnées dans le Saint-Laurent, le Saguenay et le long des côtes des Provinces Maritimes et de l'Atlantique, il venait, en 1608, jeter les fondements d'une colonie à Stadaconé, où se trouvait une bourgade indienne. Le rocher qui se dressait au-dessus de cette bourgade fut appelé le Cap-aux-Diamants, parce que du temps de Jacques Cartier, l'on prit pour du diamant le quartz sans valeur que l'on y trouva. Jusqu'à la prise de Québec par les Kirk, Champlain fit douze voyages en France, dans le but de plaider la cause de la nouvelle colonie et d'obtenir des secours en hommes, matériaux de construction et provisions de bouche. Lorsqu'il y revint en 1632, c'était son douzième voyage dans le Saint-Laurent. Entre temps, il explora le pays

en tous sens jusqu'aux Grands Lacs, et fit de nombreuses découvertes, dont l'une garde encore son nom : le lac Champlain. Il fit aussi la guerre aux Iroquois et il s'allia l'amitié des Hurons et des Algonquins contre les barbares habitants du pays des Cinq-Nations, au sud des Grands Lacs. Notons encore que Champlain, à son dixième voyage (1620-1624), amena de Honfleur, sa jeune épouse, Hélène Boulé. Elle séjourna quatre ans à Québec et elle sut se faire aimer non seulement de ses compatriotes, mais aussi des jeunes filles indiennes à qui elle enseignait le catéchisme. Enfin, ajoutons que Champlain, au mois d'octobre 1635, fut frappé de paralysie et se prépara à la mort. C'est le 25 décembre de la même année qu'il rendit son âme à Dieu.

7. BIBLIOGRAPHIE

SAMUEL DE CHAMPLAIN, en deux volumes, par M. N.-E. Dionne, ancien bibliothécaire de la Législature. Pour ce qui a trait à l'inauguration du Monument Champlain, le 21 septembre 1898, nous suggérons la lecture du rapport intitulé : INAUGURATION DU MONUMENT DE CHAMPLAIN A QUÉBEC, par un comité présidé par l'honorable juge Alexandre Chauveau et dont faisaient partie, Mgr Laflamme, Mgr Gagnon, sir Thomas Chapais, Ernest Gagnon et Ludovic Brunet. Enfin, le DICTIONNAIRE GENERAL DU CANADA, du Rév. Père J. le Jeune, o.m.i., donne aussi une bonne synthèse de la vie de Champlain et de ses oeuvres, avec, en plus, une liste assez complète des auteurs qui ont traité ce sujet.





FRANCOIS DE MONTMORENCY-LAVAL

François de Montmorency-Laval (1623-1708)

Premier évêque du Canada

1. ENDROIT DU MONUMENT

Lorsqu'un voyageur monte la côte de la Montagne et qu'il arrive au sommet, en face, il voit le palais cardinalice et le presbytère Notre-Dame. S'il regarde à droite en prenant la rue Dauphine, il longera le parc Montmorency, mais s'il tourne la tête à gauche, face à la rue du Fort, il verra un imposant monument, qui s'élève vis-à-vis du bureau de poste de la Haute-Ville; c'est celui du premier évêque de Québec, Mgr de Laval. Avant 1908, il y avait là un pâté de maisons formant un triangle. Dans ce pâté de maisons, se trouvaient : les bureaux du C.P.R., un hôtel dit du Chien d'Or et même l'on vit pendant longtemps les bureaux de l'Événement. Tout cela fut rasé pour y élever un monument à la gloire du premier évêque de Québec.

2. SA DESCRIPTION

Quiconque voudrait une description élaborée du Monument Laval en trouvera une dans le volume intitulé : LES FÊTES DU MONUMENT LAVAL CÉLÉBRÉES LES 21, 22 et 23 JUIN 1908. C'est le Rév. Père Valentin-M. Breton, o.f.m., qui est l'auteur de cette description. L'oeuvre du sculpteur Hébert y est étudiée à différents points de vue et chaque partie du monument fait le sujet d'un examen esthétique. En résumé, voici comment se présente à la vue ce monument. Comme il fallait bâtir sur un plan incliné, on a commencé par asseoir de solides fondations et celles-ci sont entourées d'un mur laissant un fossé de plusieurs pieds de large, entre la base même du monument et le mur. Une entrée ouvrant sur la côte de la Montagne a

été aménagée pour les piétons qui veulent pénétrer à l'intérieur de la muraille. Puis, sur la base, se dressent majestueux, le piédestal et la statue. L'évêque se tient debout, mitre en tête, tenant sa crosse de la main gauche, pendant que de la droite, il fait un geste d'accueil ou de bénédiction. Sa tête est inclinée, pendant que son regard semble contempler les personnages groupés au pied de la stèle : une femme qui personnifie la religion, un collégien qui rappelle la fondation du Séminaire de Québec, un indien est là debout, qui semble encore écouter les paroles de l'évêque. Enfin, à l'arrière de ce groupe, l'ange de la patrie canadienne élève vers l'évêque les palmes de la reconnaissance et de la gloire. A l'entrée, sur deux courtes colonnes, l'on voit des lampadaires avec globes sphériques, de même qu'à la partie opposée, mais sur un plan beaucoup plus élevé. Une clôture de fer entoure la base du monument. Puis des inscriptions sur la partie inférieure du piédestal redisent l'oeuvre de Mgr de Laval dans la Nouvelle-France. Ce monument est plutôt de proportions gigantesques, puisqu'il mesure de sa base à la mitre de l'évêque, une quarantaine de pieds. C'est l'oeuvre du sculpteur canadien Philippe Hébert, de Montréal, qui a su tirer du site où on voulait l'installer, le meilleur parti possible, mais il paraîtra toujours un peu écrasé par la majesté du bureau de poste tout près, et d'autres édifices qui le dominent. De plus, le mur de protection, qui l'enveloppe à sa base, lui donne l'aspect d'une coque de remorqueur qui va bientôt se mettre en marche et l'entraîner au loin. Mais ce sont là des détails qui n'enlèvent rien à la majesté du monument ni à la beauté des hauts-reliefs. "Et la récompense de l'artiste sera d'avoir donné dans cette oeuvre de sa maturité, son chef-d'oeuvre", dit le Rév. Père V.-M. Breton, en terminant son article sur l'oeuvre du sculpteur Hébert.

3. ORIGINE DU MONUMENT LAVAL

Dès 1904, dans la revue de la Nouvelle-France, numéro du mois d'août, paraissait un article de M. l'abbé Lionel Lindsay, dans lequel il exprimait le voeu qu'un monument soit élevé à Québec, à la mémoire de son premier évêque.

Un comité fut formé sous le nom de : COMITE DU MONUMENT LAVAL, pour faire appel à la générosité publique en fa-

veur de ce futur monument. Les réponses furent plutôt généreuses, puisque l'on recueillit près de cinquante-quatre mille dollars.

Un concours fut ouvert aux sculpteurs du pays et de l'étranger, leur demandant de soumettre des maquettes, et c'est celle de Philippe Hébert de Montréal qui fut choisie.

Comme on devait célébrer, en 1908, le troisième centenaire de la fondation de Québec par Champlain et que, d'autre part, cette même année marquait le deuxième centenaire de la mort de Mgr de Laval, il fut décidé de célébrer ces deux anniversaires, sinon en même temps, du moins la même année. C'est ainsi que les fêtes de l'inauguration du Monument Laval se déroulèrent du 21 au 23 juin 1908, pendant que celles de la célébration rappelant la fondation de Québec, furent fixées au mois de juillet suivant. Ces fêtes commencèrent le 19 juillet pour se terminer le 31 du même mois. Comme souvenir des fêtes de Laval, un comité fut chargé de rédiger un mémoire qui contiendrait une description de la célébration de ces fêtes, les discours et les sermons qui y furent prononcés, de même qu'une série d'articles, ayant pour but de faire connaître l'oeuvre de Mgr de Laval. Les meilleures plumes de l'époque furent mises à contribution pour accomplir ce travail de piété filiale et de reconnaissance nationale envers le fondateur de l'Eglise canadienne. C'est un volume de luxe, monté à grands frais et contenant un grand nombre de portraits et de vignettes, se rattachant à la vie de Mgr de Laval, de même qu'à la célébration des oeuvres de salut dont il nous a donné l'exemple de son vivant. L'on y voit même une carte montrant ce qu'étaient jadis les territoires assignés à l'apostolat de Mgr de Laval. Ils comprenaient toute l'Amérique du Nord, moins les rivages de l'Atlantique, y compris la Floride et cette partie du Mexique qui autrefois n'était pas encore annexée au territoire des Etats-Unis.

4. L'OEUVRE DU VÉNÉRABLE MGR DE LAVAL

Sa vie a été écrite par M. l'abbé Auguste Gosselin et plusieurs autres auteurs en ont aussi parlé. Il serait trop long de résumer cette vie, car elle est chargée d'oeuvres méritoires. Qu'il me suffise de dire que Mgr de Laval appartenait à une famille qui a donné naissance, en France, à une foule d'hom-

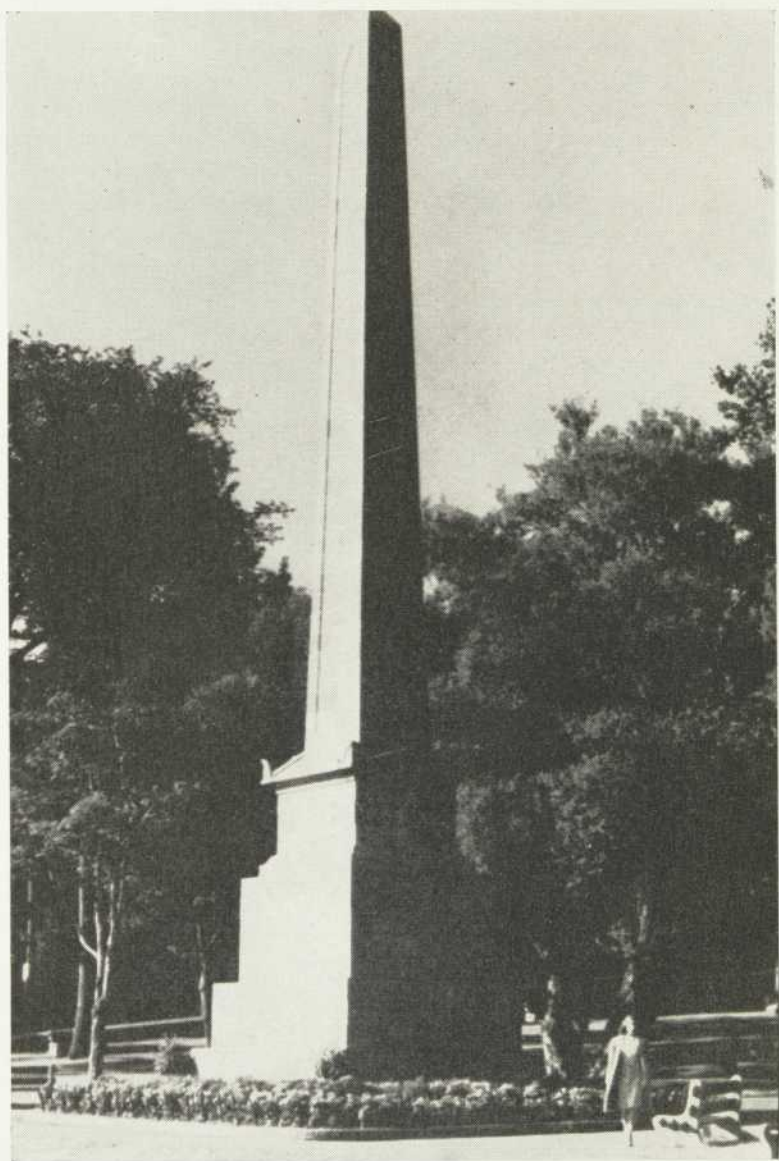
mes remarquables : connétables, maréchaux, amiraux, hommes de robe, etc. Sa mère, Michelle de Péricard, appartenait, elle aussi, à une famille distinguée et on comptait deux évêques issus de celle-ci. Mgr de Laval fit ses études classiques au collège de Clermont, à Paris. Il fut ordonné prêtre à Paris en 1647 et nommé évêque de Pétrée, le 11 avril 1658. Il fut sacré évêque de l'abbaye Saint-Germain-des-Prés, à Paris, le 18 décembre 1658. Le 27 mars 1659, Mgr de Laval était nommé pour surveiller les intérêts de l'Eglise catholique dans toute l'étendue de la Nouvelle-France. Il eut le titre de Vicaire Apostolique jusqu'à l'érection d'un évêché, ce qui se produisit en 1674.

Dans l'intérêt de son diocèse, Mgr de Laval fit plusieurs voyages en France. Il fut aussi membre du Conseil Souverain, créé en 1663, conseil qui, avec l'intendant comme président, avait charge de l'administration du pays. Après une trentaine d'années de labeur incessant et de voyages pénibles, Mgr de Laval demanda du secours. C'est alors que Mgr de Saint-Vallier fut nommé pour venir l'assister. Jusqu'à l'année 1700, l'évêque de Québec montra une grande activité en s'occupant non seulement de la partie religieuse de sa mission, mais aussi de conseiller les hommes qui administraient le pays. Toutefois, en 1701 et en 1705, deux épreuves vinrent briser son âme : l'incendie du Séminaire de Québec en 1701, de même qu'en 1705, oeuvre qui lui tenait à coeur et dans laquelle il avait non seulement mis toute son âme, mais une partie de sa fortune. En 1707, ses infirmités augmentant, c'est avec difficulté qu'il pouvait célébrer la sainte messe. Le vendredi saint 1708, s'étant gelé un pied à l'église, alors que celle-ci n'était pas chauffée, il subit, après, les tortures du martyr, pour expirer le 6 mai de la même année. Ses restes mortels pendant longtemps furent inhumés dans la crypte de la basilique, mais plus tard, soit en 1878, ils furent transportés dans la chapelle du Séminaire de Québec.

BIBLIOGRAPHIE

Sacré évêque en 1658, Mgr de Laval compte donc cinquante ans d'épiscopat, dont quarante-neuf dans la Nouvelle-France. Comme bien l'on pense, une si longue carrière avec un ministère

qui s'exerçait sur un territoire équivalant presque à un continent, a donné lieu à bien des événements et des développements qui ont marqué l'établissement, dans la Nouvelle-France, de la religion catholique sur une base solide, parce que Mgr de Laval avait su s'entourer de religieux et de religieuses qui l'ont efficacement secondé dans son sacerdoce. Les ouvrages sont nombreux, qui racontent la vie de Mgr de Laval, et énumèrent ses oeuvres. Nous en conseillons quelques-uns pour les lecteurs qui voudraient suivre, en quelque sorte, pas à pas, Mgr de Laval dans ses pérégrinations, de même que dans l'institution de ses oeuvres, ainsi que la publication de ses mandements ou autres documents relatifs à l'administration du diocèse de Québec : VIE DE MGR DE LAVAL, par l'abbé Auguste Gosselin, en deux volumes, publiés en 1890, et ABREGE des mêmes en 1901. Pour ce qui a trait à la célébration du deuxième centenaire de sa mort, nous conseillons le volume intitulé : LES FETES DU MONUMENT LAVAL, ouvrage sorti des presses de l'Événement en 1908.



L'OBÉLISQUE DU JARDIN DU FORT

Wolfe et Montcalm

Obélisque du Jardin du Fort

1. ENDROIT DU MONUMENT

Si le monument Wolfe, sur les Plaines d'Abraham, est le plus vieux de Québec, (il est question ici de l'ancien monument érigé en 1790, lequel fut remplacé à trois reprises; la colonne actuelle remonte à 1913) on peut dire que celui que l'on voit dans le Jardin du Fort est le deuxième, puisqu'il fut inauguré le 8 septembre 1828, le jour même du départ de lord Dalhousie pour l'Angleterre. Le Jardin du Fort est situé immédiatement à l'ouest du Château Frontenac. Jadis, il était encerclé par le Fort Saint-Louis, érigé à cet endroit dès 1620, et où fut bâti en 1647, le Château Saint-Louis, dont on peut encore voir les fondations en-dessous de la terrasse, vis-à-vis du Monument Champlain et de la sortie de l'ascenseur.

2. SA DESCRIPTION

Le cénotaphe qui lui sert de base est composé de plusieurs marches, qui s'élèvent en se rétrécissant jusqu'à une hauteur de quinze pieds; puis, au-dessus, un obélisque pyramidal se dresse fièrement, formant en tout un monument de cinquante pieds de hauteur. Il est fait de granit de nos Laurentides, mais malgré la solidité de cette pierre, il a tout de même fallu le restaurer maintes fois. Une plaque en marbre blanc se détache sur le gris du granit du côté du fleuve. Elle se lit comme suit :

*Mortem virtus communem
Faman historia
Monumentum posteritas dedit*

La rédaction de cette inscription est due à l'ancien rédacteur de la GAZETTE DE QUEBEC PAR AUTORITE, le docteur John Charlton Fisher. En voici une traduction française :

*Leur courage leur a donné même mort
L'Histoire, même renommée
La postérité, même monument*

Une autre inscription, aussi en latin, se lit du même côté. C'est une sorte de procès-verbal qui rappelle dans quelles circonstances ce monument a été érigé à la gloire de Wolfe et de Montcalm. Du côté droit de l'obélisque, sur le cénotaphe, on peut lire : MONTCALM, et, du côté gauche : WOLFE.

3. PREMIER SIGNE DE L'ENTENTE CORDIALE

C'est la GAZETTE DE QUEBEC PAR AUTORITE qui avait invité ses lecteurs, au mois d'août 1827, à étudier le projet de l'érection d'un "monument public pour rappeler la mort glorieuse de Wolfe et de Montcalm". Un comité fut formé et bientôt on recueillit la somme nécessaire à cette fin. C'est lord Dalhousie, gouverneur à cette époque, qui prit l'initiative de réunir les souscripteurs au Château Saint-Louis. Dès le mois de novembre suivant, la pierre angulaire de ce monument était posée à l'endroit où on le voit aujourd'hui. C'est donc là le premier témoignage public de l'entente cordiale entre les deux races qui coexistent au Canada. Anglais comme Français, tous souscrivirent pour l'érection de ce monument. Le rédacteur anglais de la **Gazette** en rédigea l'inscription, considérée comme un chef-d'oeuvre, dans sa concision. Cet exemple ne pouvait pas rester sans répercussion et c'est pourquoi, en 1863, un autre gouverneur général du Canada, le vicomte C. S. Monk inaugura le Monument des Braves, dédié aux braves de 1760 et portant, du côté de la ville, en gros caractères, sur le cénotaphe, le nom de MURRAY et, de l'autre côté, c'est-à-dire faisant face à la vallée de la rivière Saint-Charles et aux Laurentides, celui de LEVIS.

4. LES DEUX HÉROS : WOLFE ET MONTCALM

Né en Angleterre, à Westerham, Wolfe, fils du colonel Edward Wolfe et de Henrietta Thompson, embrassa la carrière militaire dès l'âge de 14 ans, alors qu'il obtint une commission de second lieutenant. Il débuta dans la guerre de la Succession de l'Autriche et, après, il prit part à la plupart des campagnes des armées anglaises. C'est lui qui réclama du service en Amérique, surtout dans le Saint-Laurent, en 1758. Sa requête fut accordée par Pitt, ministre de l'Angleterre, qui le promut, en même temps, major général et commandant en chef des troupes envoyées contre Québec. Comme on le sait, moins d'un an après, soit au mois de septembre 1759, Wolfe trouvait une mort glorieuse sur les plaines d'Abraham à Québec.

Le marquis de Montcalm naquit au château de Candiac, à Vestric, à quelques milles de Nîmes. Le château où il passa une partie de sa vie, existe encore. C'est une modeste demeure à deux étages, construite de pierre et entourée d'un mur, de pierre également. Presqu'en face du château, on voit le monument que ses compatriotes lui ont élevé et dont une réplique a été donnée à Québec (en 1911). Comme Wolfe, Montcalm embrassa la carrière militaire très jeune, et dès l'âge de 17 ans, il était déjà capitaine. Après avoir guerroyé à différents endroits en Europe et avoir été blessé à plusieurs reprises, il tomba aux mains de l'ennemi, à la bataille de Plaisance, où les Autrichiens furent vainqueurs. Remis de ses blessures, il reprit bientôt le service dans l'armée. C'est en 1755, que le roi Louis XV le chargea de remplacer le baron Dieskau dans la Nouvelle-France. Après avoir fait la connaissance des officiers qui devaient l'accompagner et les longs préparatifs terminés, Montcalm s'embarquait pour la Nouvelle-France, le 21 mars 1756, avec les régiments de La Sarre et de Royal-Roussillon. Pour faire face à l'orage qui s'annonçait, Montcalm n'avait que 2,678 réguliers, auxquels il pouvait ajouter 156 volontaires et 918 recrues, c'est-à-dire 3,752 soldats. La marine formait un autre contingent de 1,950 hommes, avec, en plus, un millier de sauvages domiciliés. On connaît les campagnes de Montcalm durant les années 1756, 1757 et 1758, et les succès qu'il remporta. Mais c'est à Québec que devait s'accomplir la conquête depuis longtemps rêvée par les Anglais. Wolfe, avec une flotte

considérable, remonta le Saint-Laurent au mois de mai et, le 13 septembre, après maintes et maintes tentatives infructueuses de débarquement, il réussit à tromper la surveillance des sentinelles à l'Anse-au-Foulon, ce qui permit à ses troupes de s'installer de pied ferme sur les Plaines d'Abraham. Montcalm accourut à la hâte, mais il ne put résister au choc.

Wolfe mourut sur le champ de bataille. Sa dépouille mortelle fut transportée à Lauzon où elle demeura plusieurs jours exposée dans l'église de cette paroisse, pour être ensuite transportée à Londres à bord du ROYAL-WILLIAM. Un monument lui a été érigé à l'abbaye de Westminster. Il n'était âgé que de 32 ans à sa mort.

Mortellement blessé, Montcalm entra en ville à dos de cheval. On le transporta à la maison du chirurgien Arnoux, où il expira le lendemain matin. Il fut inhumé dans la chapelle du monastère des Ursulines. Son crâne a été détaché du squelette et il est conservé dans une châsse en verre, au Musée des Ursulines de Québec. Montcalm était âgé de 47 ans lorsqu'il mourut.

BIBLIOGRAPHIE

Ils sont quasi innombrables, les ouvrages qui traitent de Wolfe et de Montcalm. Toutefois, on peut limiter son choix à quelques auteurs. Ainsi, par exemple, pour le marquis de Montcalm, nous suggérons l'ouvrage de sir Thomas Chapais, MONTCALM, de même que celui de feu l'abbé Henri-Raymond Casgrain, intitulé : MONTCALM ET LEVIS. Inutile d'ajouter que l'on trouvera dans L'HISTOIRE DU CANADA de Garneau, un récit assez détaillé des campagnes menées par Montcalm, au cours des quelques années qui s'échelonnent de 1756 à 1759.

Quant à Wolfe il en a été très souvent question dans le MONTCALM de Chapais. Mais nous croyons qu'une des meilleures histoires qui existent à son sujet est celle intitulée : JAMES WOLFE, MAN AND SOLDIER, par W. T. Waugh, M.A., professeur d'histoire à l'Université McGill. Ce dernier ouvrage a été édité par Louis Carrier & Co., Montréal, et enregistré au Canada en 1928.

Wolfe et Montcalm, outre l'obélisque du Jardin du Fort qui rappelle leur nom, possèdent encore chacun au moins deux ou trois monuments ou statues à Québec. Nous les signalerons et en ferons la description plus loin.



GÉNÉRAL MONTCALM

Le Marquis de Montcalm (1712-1759)

1. ENDROIT

Après avoir passé sous la porte Saint-Louis, si l'on se dirige vers l'ouest, on voit, à gauche de la rue, un peu au delà du carré George V, le Monument Montcalm, au milieu d'un petit tertre qui porte son nom, (Parc Montcalm), et qui est abondamment couvert d'arbres, et où, en été, les promeneurs peuvent se reposer à l'ombre, sur des bergères qui y sont installées. L'on remarque, sur la façade du Parlement, appelé notre Panthéon canadien, une statue de Montcalm faisant pendant, du côté opposé du campanile, à celle de Wolfe, son adversaire des Plaines d'Abraham. Enfin, dans la chapelle des Ursulines, rue du Parloir, il y a deux plaques de marbre rappelant le souvenir de Montcalm. Celle qui fut donnée par l'Académie des Inscriptions et des Belles-Lettres, en 1859, a la forme d'une épitaphe, dont la partie supérieure est terminée par un chapiteau. Elle porte une longue inscription en latin rappelant la vie de Montcalm au Canada. L'autre plaque est un don du gouverneur Aylmer, présentée en 1832.

2. DESCRIPTION

C'est une réplique de celui qui existe à deux pas du Manoir de Candiac, à Vauvert, à quelques kilomètres de Nîmes, où Montcalm vit le jour. Le monument qui se dresse, rue Grande-Allée, a été donné à Québec par un comité français, et il fut inauguré le 16 octobre 1911. Cette inauguration donna lieu à l'une des plus brillantes manifestations patriotiques, affirme-t-on, dont notre ville ait été jusqu'aujourd'hui témoin. La France y fut représentée par M. Raynaud, vice-consul et gérant du Consulat français, à Montréal; puis, par

son agent consulaire à Québec, M. Roumilhac. Etaient encore présents des représentants de la Société Saint-Jean-Baptiste de Québec, les Voltigeurs (le 9ème Rég't) et de nombreuses personnalités du monde civil et religieux. Des discours remarquables furent prononcés, entre autres, par Sir Louis-A. Jetté, lieutenant-gouverneur, Sir Lomer Gouin, premier ministre, M. Napoléon Drouin, maire de Québec, l'abbé Amédée Gosselin, recteur de l'Université Laval, l'honorable M. Cyrille-F. Delâge, président de la Société Saint-Jean-Baptiste, le colonel William Wood, l'un des historiens de Montcalm et de Wolfe, le sénateur Raoul Dandurand et l'honorable Thomas Chapais.

Les délégués du comité de Vauvert, M. Gaston Bouzanquet, vigneron, et M. Henri Bourguet, député du Gard, n'avaient pu arriver à Québec à temps, pour assister à cette inauguration.

Le Monument Montcalm, à Québec, est sans doute l'un des plus beaux de notre collection. La statue représente Montcalm défaillant, après avoir été blessé mortellement, soutenu, de la main droite, par un ange aux longues ailes. Cet ange élève, de sa main gauche, une couronne au-dessus de la tête du héros. La base est de granit gris, et le cénotaphe, de forme circulaire, est aussi de granit rougeâtre. La seule inscription que l'on y voit est celle-ci :

"A MONTCALM : LA FRANCE, LE CANADA"

3. ORIGINE DE CE MONUMENT.

La mémoire de Montcalm n'avait pas été oubliée par les Canadiens des générations révolues, puisque, sur la façade du Parlement, et dans la chapelle des Ursulines, se trouvaient des marques tangibles de leur reconnaissance. Toutefois, on voulut faire davantage, et c'est pourquoi, au mois de juillet 1907, se constituait à Vauvert (Gard) un comité français cherchant à réaliser le projet d'élever, avec le Canada, un monument à l'héroïque défenseur de la Nouvelle-France, c'est-à-dire un monument digne de ses exploits et comparable aux plus beaux du pays. La statue allégorique de Montcalm, que nous avons, à Québec, est une réplique exacte de celle qui se voit à Vauvert, et elle nous a été donnée par le Comité français. Toutefois, le

Comité québécois y avait souscrit \$752, pendant que le piédestal est dû à de généreuses contributions locales. La statue est l'oeuvre de l'artiste Léopold Morice, et le piédestal est l'oeuvre de l'architecte Paul Chabert. Les deux monuments sont absolument identiques : celui de Vauvert, France, et celui de Québec.

Enfin, ajoutons que le Monument Montcalm, à Vauvert, fut inauguré le 17 juillet 1910, en la présence et la présidence de M. Doumergue, ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, et aussi en la présence des délégués canadiens suivants : l'honorable Raoul Dandurand, sénateur, A.-D. Decelles, bibliothécaire au parlement canadien et historien remarquable et, enfin, Thomas Côté, journaliste et homme d'affaires de Montréal.

4. VIE DE MONTCALM.

Le Manoir de Candiac, où naquit Montcalm, est situé dans la plaine de Nîmes, à quelques kilomètres de cette ville si intéressante, à cause des vestiges qu'elle possède de l'époque romaine, comme la Tourmagne, les Arènes, les Fontaines, le pont du Gard (ancien aqueduc), la Maison Carrée et, en plus, des musées lapidaires, numismatiques, etc. Montcalm avait aussi une résidence à Montpellier, ville remarquable du sud de la France, et qui renferme une université célèbre dans le monde. Il possédait aussi le Château d'Avez, dans la région du Gard, de même que le Château Saint-Véran. Celui où il naquit, Candiac, est plutôt modeste. Il est fait de pierre et n'a que deux étages, avec deux avant-corps à trois étages. Attenant, se trouve une chapelle, et dans cette chapelle reposent plusieurs ancêtres du marquis de Montcalm. On retrace la généalogie de la famille de Montcalm, à partir du douzième siècle. Louis-Joseph, marquis de Montcalm, seigneur de Saint-Véran, Tournemire, Vestric et Candiac, Saint-Julien d'Arpaon, baron de Gabriac, naquit le 28 février 1712, au Manoir de Candiac même. Après des études classiques complètes, il obtint en 1724, un brevet d'enseigne dans le régiment de Hainaut, où son père était lieutenant-colonel. En 1729, il était promu au grade de capitaine. Il prit part en-

suite à différentes campagnes, puis, en 1736, il épousait Angélique-Louise Talon de Boulay. Il continua à servir son pays en entrant dans la coalition formée contre l'Autriche en 1741. Revenu en France, il était promu colonel en 1742, au régiment d'Auxerrois. Bref, il fut désigné par Versailles, en 1755, pour remplacer le baron Dieskau, qui venait de subir une écrasante défaite au lac Saint-Sacrement (aujourd'hui le lac Georges). Le 6 février suivant, (1756), il fit ses adieux à ses parents et ses supérieurs et, au mois d'avril de la même année, il s'embarquait à Brest, avec les régiments de La Sarre et Royal-Roussillon, pour le Canada. Il était accompagné du Marquis de Lévis, de M. de Bourlamaque, de M. de Bougainville, et de plusieurs officiers qui devaient l'aider considérablement dans ses campagnes, au cours de la guerre de Sept Ans.

Rappelons que, pour empêcher les Anglais de pénétrer et de s'installer dans la vallée de l'Ohio, et ensuite de s'emparer du commerce de fourrures provenant de la vallée du Mississippi, les Français avaient fait élever plusieurs forts à la tête du Lac Champlain, au sud du Lac Ontario et sur la rivière Ohio, et c'est là que Montcalm et les troupes qu'il commandait, réussirent à trois reprises à repousser l'ennemi, dans des combats restés célèbres, entre autres, à Chouaguen, aujourd'hui Oswego, en 1756, à William-Henry au fort George, en 1757, à Carillon en 1758, et à Montmorency en 1759. La campagne de 1759 fut fatale à Montcalm. Les Anglais changèrent de tactique et décidèrent de venir attaquer Québec en remontant le Saint-Laurent, avec une flotte considérable. Cette flotte mouilla au sud de l'Île d'Orléans, le 26 mai, et pendant tout l'été, jusqu'au 13 septembre suivant, les tentatives de débarquement de l'amiral Wolfe échouèrent, pendant que des troupes de terre allaient ravager les établissements le long du Saint-Laurent, depuis la Rivière-du-Loup jusqu'à Saint-Nicolas, sur le côté sud, et, du côté nord, depuis la Baie Saint-Paul jusqu'à la rivière Montmorency.

Pendant le siège de Québec, les habitants de la ville et de l'Île l'Orléans allèrent se réfugier chez les cultivateurs au nord de Québec. Comme on le sait, la bataille des Plaines d'Abraham devait être fatale à Montcalm, de même qu'à Wolfe, mais la victoire resta aux armées anglaises. Wolfe fut tué

sur le champ de bataille et sa dépouille mortelle transportée en Angleterre, tandis que Montcalm devait expirer le lendemain, et il fut enterré sous la chapelle du monastère des Ursulines. Il laissait en France, outre son épouse et sa mère, deux fils et trois filles.

Quand Montcalm n'était pas en campagne, il habitait une maison, à Québec, rue des Remparts, face à l'estuaire de la rivière Saint-Charles, à la côte de Beaupré et à l'Île d'Orléans. C'est donc à tort que l'on désigne sous le nom de Maison de Montcalm, une construction qui remonte au régime français et fort remarquable au point de vue architectural, que l'on voit à l'encoignure des rues Saint-Louis et des Jardins et où se trouve installé un commerce de produits de l'artisanat belge et québécois. Il ne faut pas mêler la légende à l'histoire.

La maison où Montcalm fut transporté, après avoir été blessé sur les plaines d'Abraham, en essayant de rallier ses troupes qui se débandaient, est celle du chirurgien du roi Arnoux, (Arnoux, le Cadet, car son frère aîné était avec M. de Bourlamaque, à Carillon). Cette maison, depuis longtemps détruite, et remplacée par une plus somptueuse, était située face à la rue du Parloir, qui conduit au monastère des Ursulines.

5. LA MÉMOIRE DE MONTCALM HONORÉE.

Il existe plusieurs façons de rappeler la vie active et surtout la mort glorieuse de Montcalm. En voici quelques autres marques, à part les monuments déjà signalés ci-dessus : 1o. LA PLACE MONTCALM, (où se dresse son principal monument, rue Grande-Allée). 2o. LE PALAIS MONTCALM, (théâtre municipal). 3o. LA MAISON MONTCALM, (rue des Remparts). 4o. LE QUARTIER MONTCALM, (à l'ouest de la rue Salaberry). 5o. LE BRISE-GLACE MONTCALM, (propriété du gouvernement fédéral). 6o. LE COMTE DE MONTCALM, (dans la région au nord de Montréal). 7o. LA STELE MONTCALM, (dans le parc des Champs de Bataille, entre les tours Matrello No 1 et No 2, où Montcalm fut blessé à mort en voulant rallier ses troupes qui se dispersaient. On y lit l'inscription suivante : "Montcalm, quatre fois victorieux, une fois

vaincu; toujours au grand honneur des armes de la France : blessé à mort, ici, le 13 septembre 1759)”. 8o. L'ÉCOLE SUPÉRIEURE MONTCALM, (dans le quartier Montcalm).

BIBLIOGRAPHIE

Chapais, Thomas : LE MARQUIS DE MONTCALM ; Garneau, Hector : HISTOIRE DU CANADA ; Casgrain, Henri-Raymond, Abbé : MONTCALM ET LEVIS ; Robitaille, Georges, Abbé ; MONTCALM ET SES HISTORIENS ; Roy, Pierre-Georges : LE BULLETIN DES RECHERCHES HISTORIQUES ; Parkman, Francis : MONTCALM AND WOLFE (3 volumes).





Monument de la Foi

LE MONUMENT DE LA FOI

Le monument de la Foi (1615-1915)

1. ENDROIT

Voici le monument, ou l'un des monuments les plus en vue à Québec, puisqu'il occupe le centre de la Place d'Armes, place appelée jadis Rond-de-Chaine. Lorsque Champlain décida de transporter son Habitation au sommet de la colline, (1620) il fit défricher ce terrain, et il l'entoura d'une clôture. Ce fut là le fort Saint-Louis, avec une garnison qui occupait des édifices rudimentaires, dans l'enceinte de ce fort. Plus tard, sous M. de Montmagny, on vit se dresser au bord de la falaise, le premier château de pierre. Après avoir été modifié à plusieurs reprises, il fut incendié en 1834.

Le premier nom de cet endroit, la Place d'Armes, vient du fait que c'était sur cette aire qu'avaient lieu les parades, et surtout les inspections par les commandants militaires et aussi par les visiteurs de marque.

Quand la citadelle fut terminée, en 1832, la Place d'Armes perdit de sa popularité, si l'on peut dire, parce qu'alors, c'est sur l'Esplanade que les troupes étaient passées en revue.

Pour donner un peu de vie à cette ancienne Place d'Armes, on érigea, au centre, une vasque dans des murs bien cimentés. Au milieu de cette vasque, d'environ vingt pieds de diamètre, se dressait une colonne de trois (3) ou quatre (4) pieds, au-dessus de l'eau, et au sommet de cette colonne, un bambin serrait dans ses bras un gros poisson. Par la gueule du poisson sortait un jet d'eau, ce qui amusait beaucoup les enfants, et faisait aussi l'admiration de bien des adultes. Certains malins ont prétendu que le Monument de la Foi ne vaut pas, au point de vue pittoresque, le petit bonhomme de pierre de jadis.

Autour de la vasque, on avait planté des poteaux à quelques pieds de distance les uns des autres et ces poteaux étaient reliés

par des chaînes, d'où le deuxième nom donné à cette place : Le Rond-de-Chaîne.

Pendant longtemps, alors que l'équitation était encore à la mode, l'on vit les amazones de Québec et leurs cavaliers faire le tour du Rond-de-Chaîne, en guise d'exercice, car c'était là l'endroit favori, où les belles dames de Québec allaient s'exhiber avec leurs montures.

2. DESCRIPTION DU MONUMENT

Il fut décidé, en 1914, d'ériger un monument pour commémorer le troisième centenaire de l'établissement de la Foi. Des soumissions furent demandées à Philippe Hébert, à Alfred Laliberté, ainsi qu'à la maison Gaston Vennat, pour présenter des maquettes ou des plans de ce monument. Il devait être érigé au centre de la Place d'Armes, où l'on voyait jadis une fontaine et un jet d'eau.

Le 30 décembre 1914, on décidait d'accepter les plans de la maison Gaston Vennat, de Montréal, représentée par M. Dominique Cogné, qui faisait alors affaires sous la raison sociale de Gaston Vennat & Cie.

M. Cogné communiqua des instructions à l'Institut catholique de Vaucouleurs, France, et c'est là, au pays de Jeanne d'Arc, que fut coulée la statue qui surmonte le monument et les bas-reliefs qui ornent ses quatre façades.

Quant au granit qui forme la structure du monument, il fut dégagé d'une mine de Stanstead, Canada, et c'est M. Dominique Cogné, entrepreneur général du monument qui confia le travail de la taille de la pierre à des experts de Québec dans ce genre de travail délicat, les frères Laforce, jadis marbriers de la rue St-Joseph.

3. L'OEUVRE DES RÉCOLLETS

Disons tout d'abord que le mot Récollet vient du mot latin « recollectos », ce qui veut dire « recueilli intérieurement ». En vertu d'une réforme adoptée en commun, ce sont des fils de saint François d'Assise, connus sous l'appellation de Frères

mineurs ou, en langage populaire, franciscains, capucins et conventuels.

C'est Champlain, fondateur de Québec, qui, dès 1613, conçut le projet d'amener des Récollets à Québec. Après maintes démarches auprès des autorités civiles et religieuses françaises, il réussit, en 1615, à faire venir dans la Nouvelle-France trois (3) Pères et un (1) Frère. Ce sont : Denis Jamet, Jean Dolbeau, Joseph Le Caron et le Frère Pacifique Duplessis.

Au cours du premier séjour des Récollets au Canada, c'est-à-dire de 1615 à 1629, l'Ordre fut représenté par des missionnaires dont dix (10) Pères et huit (8) Frères laïcs. En 1629, lors de la prise de Québec par les frères Kirke, seul le Père Viel était disparu, noyé au Sault-au-Récollet, à la rivière des Prairies, en 1625 ; le frère Pacifique Duplessis, lui, mourut paisiblement, en 1619.

Les Récollets furent envoyés à différents endroits et même à des distances très éloignées pour enseigner l'Évangile. Mais ils furent tous rappelés et passèrent en France, en 1629, moins le père Le Caron, lequel vécut sept (7) ans au Canada dont quatre (4) à Québec.

La première résidence des Récollets, à Québec, s'élevait à la Basse-Ville, près de l'habitation de Champlain. Dès la première année de leur arrivée, le Père Dolbeau, aidé de Champlain, fit ériger une première chapelle, vis-à-vis du pied de l'ascenseur, au coin des rues Champlain et Sous-le-Fort. Ce fut la première chapelle mise sous le vocable de l'Immaculée-Conception, le 25 juin 1615, jour de la première messe à Québec.

Quelques années plus tard, soit en 1620, les Récollets se construisirent une résidence à Notre-Dame-des-Anges où l'on voit aujourd'hui l'Hôpital Général et, dès l'année suivante, avait lieu la bénédiction de l'église conventuelle attachée à la résidence.

C'est grâce aux Récollets si, en 1624, saint Joseph fut choisi comme patron du Canada et protecteur de l'Église naissante.

Une école élémentaire ou séminaire fut fondée par les Récollets au profit des jeunes Indiens, mais ses résultats furent précaires.

Comme nous l'avons vu il y a un instant, lors de la prise de Québec, en 1629, les Récollets durent quitter Québec pour ne revenir qu'en 1670. C'est à la demande de l'intendant Talon qu'ils obtinrent ce privilège après quelque quarante (40) ans d'absence.

Ils n'étaient guère plus nombreux que la première fois, soit six (6) au lieu de quatre (4), avec le Père Germain Allart comme Commissaire général. Leur ancienne propriété de Notre-Dame-des-Anges leur fut rétrocédée. Comme leur église de pierre avait été détruite, en 1676, ils s'empressèrent de la reconstruire et de relever le monastère de ses ruines. Toutefois, en 1691, Mgr de Saint-Vallier en fit l'acquisition pour les Soeurs de l'Hôpital Général qui, en réalité, sont des Soeurs Hospitalières, comme celles de l'Hôtel-Dieu, mais elles ont obtenu leur autonomie.

Les Récollets vinrent s'établir à la Haute-Ville, à l'endroit où se trouvaient, jadis, les bureaux et les entrepôts de la Compagnie des Cent Associés, c'est-à-dire sur le site actuel de la cathédrale anglaise. Un monastère et une chapelle y furent érigés et, un siècle plus tard, soit en 1796, l'église et le couvent devinrent la proie des flammes.

Pendant ce laps de temps de plus d'un siècle, les Récollets établirent des missions un peu partout, entre autres à Percé, à Plaisance (Terre-Neuve), à Ville-Marie, etc...

« L'Histoire des Franciscains au Canada » a été écrite par le Père Odoric-Marie Jouve, pour la période s'étendant de 1615 à 1629. D'après le Père L. Le Jeune, o.m.i., « L'Histoire des Récollets au XVIII^e siècle » n'a point encore paru, mais il est à présumer qu'elle verra le jour puisque l'ouvrage du Père Jouve, dont je viens de parler, porte, en sous-titre, volume 1.

Toutefois, il est avéré que les Récollets ont fait du ministère dans les forts avec garnison et dans les paroisses des campagnes ainsi que dans les maisons religieuses. Nous en avons une preuve récente par l'étude publiée sous le titre : « Hommes et Choses du Fort Saint-Frédéric », alors qu'on nous donne la

liste des pères Récollets qui y firent du ministère. Encore d'après le Père Le Jeune : « L'on a consigné les noms de plus de deux cents (200) Pères et de cinquante (50) Frères laïcs qui sont venus au Canada. »

BIBLIOGRAPHIE

Mentionnons le *DICTIONNAIRE GENERAL DU CANADA*, du Rév. Père L. Le Jeune, o.m.i. ; *LES FRANCISCAINS ET LE CANADA*, du Père Jouve ; *L'ENSEIGNEMENT PRIMAIRE*, années 1915 et 1916 ; *LES MEMOIRES*, de Philippe Aubert de Gaspé ; *HISTOIRE DE L'EGLISE DU CANADA*, par Mgr A. Gosselin ; *SAMUEL DE CHAMPLAIN*, de N.-E. Dionne, et finalement, *HOMMES ET CHOSES DU FORT SAINT-FREDERIC*, de Pierre-Georges Roy, qui consacre un chapitre aux aumôniers du fort Saint-Frédéric.



LE MONUMENT DES BRAVES

Le monument des Braves de 1760

1. ENDROIT

Ce monument se dresse le long du chemin Ste-Foy, dans les limites de la cité, vis-à-vis l'avenue des Braves, qui relie le chemin Ste-Foy au chemin St-Louis. Jadis, du temps des Français, la ville de Québec était renfermée dans les murs que l'on voit encore à l'heure actuelle, mais, graduellement, des habitations s'élevèrent au delà et ces agglomérations portaient le nom de faubourg. Il y eut successivement le faubourg St-Louis, le faubourg St-Jean, le faubourg St-Roch et le faubourg St-Vallier.

Le monument des Braves a été érigé près d'un petit ruisseau, aujourd'hui comblé, où, autrefois, on voyait un moulin à farine; c'était le moulin Dumont, dont l'endroit précis est indiqué par une pierre ou stèle. C'est sur ce terrain que se livra le gros de la bataille du 28 avril 1760, alors que ce moulin fut, tour à tour, occupé par des troupes de Murray et des troupes de Lévis.

2. DESCRIPTION DU MONUMENT

C'est une colonne de fonte cannelée reposant sur un cénotaphe de pierre. Sur l'entablement de la partie supérieure, on voit une statue de Bellone qui porte la lance et le bouclier mythologiques et dont les regards sont tournés du côté du champ où combattit l'armée française en 1760. Chez les Romains, Bellone était considérée comme la déesse de la guerre. On étend parfois cette signification en disant: « les champs de Bellone » pour les champs de bataille, ou encore, « les fureurs de Bellone » pour la fureur des combats.

La statue de Bellone, qui couronne le monument, a dix (10) pieds de hauteur et le monument en tout en a soixante-quinze (75). Sur le cénotaphe qui sert de base à la statue, on voit quatre (4) mortiers en bronze. De plus, il y a deux (2) plaques sur les façades du piédestal portant, l'une, le nom de **Lévis**, et l'autre, celui de **Murray**. Sur une autre façade du même piédestal, on voit une reproduction du moulin à farine de Dumont, sorte de tour circulaire, comme les moulins à farine que l'on admire encore aujourd'hui à l'Île-aux-Coudres, à l'Île d'Orléans et aussi à Varennes, près de Montréal. Enfin, du côté opposé, qui donne sur le chemin Ste-Foy, on lit l'inscription suivante :

*AUX BRAVES DE 1760
ERIGE PAR LA SOCIÉTÉ SAINT-JEAN-
BAPTISTE DE QUÉBEC, 1860*

La statue de bronze fut donnée à la Société Saint-Jean-Baptiste de Québec par le prince Jérôme-Napoléon, qui visita Québec en 1863. Je crois devoir ajouter, ici, pour l'information non seulement des guides historiques, mais pour tous ceux qui s'intéressent à nos monuments, que le prince impérial du nom de Jérôme-Napoléon était le fils de Jérôme, le cadet d'une famille de huit enfants, frères et sœurs de Napoléon Ier, tous nés sur l'île de Corse, de 1768 à 1784. Le bienfaiteur insigne qui dota le monument des Braves de cette statue héroïque naquit en 1822 et mourut en 1891. Il avait épousé Clotilde, fille de Victor-Emmanuel II d'Italie. De cette union naquirent deux fils, Victor-Napoléon (1862-1926) et Napoléon-Louis (1864-1932).

Enfin, disons qu'à cette époque, c'était des Canadiens qui faisaient les plans des monuments de la ville de Québec et celui du monument des Braves est dû au talent, pour ne pas dire au génie, de Charles Baillargé, ancien ingénieur de la cité de Québec. Ce monument pourrait figurer avec honneur dans n'importe quelle capitale d'Europe, non seulement à cause de sa majesté, mais aussi à cause des lignes remarquables qui le distinguent. Sur l'obélisque du Jardin du Fort, on avait

inscrit les noms de Wolfe et Montcalm, en 1828, pour marquer la réconciliation des ennemis de jadis. Baillargé a voulu suivre ce noble exemple en inscrivant le nom de Murray, le gouverneur de la ville qui fut vaincu, et celui de Lévis, qui tint en échec, à l'intérieur des murs de la ville, au printemps de 1760, l'armée anglaise, en attendant des secours de l'extérieur. Une voile anglaise fit son apparition quelques jours après et Lévis comprit qu'il ne pourrait résister à ces nouvelles troupes ; c'est pourquoi il se retira avec ses troupes à l'île Sainte-Hélène, près de Montréal.

3. CE QU'IL RAPPELLE.

Le 17 septembre 1759 avait eu lieu la signature de la capitulation de Québec. Wolfe était mort en vainqueur et Montcalm en héros. Cependant, l'armée de Montcalm n'avait pas été entièrement détruite et elle s'était retirée, tout d'abord, au fort Jacques-Cartier, à Cap-Santé, puis à Montréal où, sous le commandement de Lévis, elle passa l'hiver à préparer sa revanche. Au printemps, Lévis et ses troupes descendirent à pied de Montréal. A la fin d'avril, soit le 28, Murray sortit des murs de Québec pour aller le rencontrer à la Suète. Malgré la marche d'environ cent soixante-quinze (175) milles dans les chemins défoncés et par un temps affreux, les troupes de Lévis étaient tellement vaillantes que, du premier choc, elles forcèrent celles de Murray à retraiter vers la ville. Le combat se livra à l'endroit où se trouve aujourd'hui le monument des Braves et s'étendait d'une falaise à l'autre. Les pertes des Anglais furent de mille cent quatre-vingts (1,180) hommes tués ou mis hors de combat ; celles des Français, de huit cent trente-trois (833) hommes tués ou blessés. Les noms des officiers sont à peu près tous connus, tant Anglais que Français, qui perdirent la vie aux batailles des Plaines d'Abraham et de Ste-Foy. Les blessés furent soignés à l'Hôpital Général et ses registres mortuaires contiennent les noms de tous ceux qui furent inhumés dans le petit cimetière, en face. Toutefois, les braves qui moururent sur le champ de bataille, le 29 avril 1760, tant Français qu'Anglais, furent enterrés sur place, dans une fosse commune.

Près d'un siècle plus tard, des cultivateurs qui labouraient le sol des plaines d'Abraham pour le cultiver trouvèrent des ossements en grande quantité et l'opinion publique s'émut lorsqu'on apprit que ces ossements étaient ceux des victimes du combat de 1760, livré à cet endroit. La Société Saint-Jean-Baptiste prit l'initiative d'acquérir un terrain pour y dresser un monument funéraire en dessous duquel on rassemblerait les ossements que l'on avait trouvés dans un champ voisin, parce qu'elle voulait perpétuer la mémoire de ces braves Français et Anglais, vainqueurs et vaincus, qui succombèrent dans la dernière bataille, c'est-à-dire celle de Ste-Foy. Une souscription fut ouverte, qui rapporta environ \$20,000, et bientôt on commença les travaux préliminaires à l'érection de ce futur monument. On avait choisi, comme site, un lopin de terre près du moulin Dumont. C'est le 18 juillet 1855 qu'eut lieu la pose de la pierre angulaire de cette colonne, par Son Exc. le général Rowan, C.B., alors administrateur et gouverneur intérimaire du Canada. Toutefois, ce n'est qu'en 1863 que l'on fit élever, sur la plaine historique de Ste-Foy, la colonne que l'on voit encore aujourd'hui, avec sa statue de Bellone au sommet. Le monument fut inauguré officiellement par Son Exc. le très honorable Charles Stanley, vicomte Monk, gouverneur général de l'Amérique britannique du Nord.

En vertu d'un statut du gouvernement de l'Union, intitulé : 27-28 Victoria, chapitre 55, ce monument des Braves, avec le terrain de soixante (60) par soixante (60) pieds français où il s'élève, n'appartient plus à la Société Saint-Jean-Baptiste de Québec, mais il est transféré à Sa Majesté comme propriété publique ; ladite Société est encore tenue de le maintenir en bon état, à ses frais. C'était là le premier acte public, si l'on peut dire, que l'on passait pour donner un caractère national à ce monument et reconnaître, par le fait même, qu'il était la chose de toutes les classes qui vivent au Canada.

Plus tard, soit en 1908, était formée la Commission des Champs de Bataille nationaux, à qui on a confié le soin d'organiser, de préserver et d'enjoliver lesdits terrains des plaines d'Abraham. Toutes les provinces souscrivirent pour la réalisation de ce projet et, encore aujourd'hui, celles qui ont versé

au moins \$100,000 ont le droit d'être représentées dans cette Commission.

Après la bataille du 28 avril, Lévis organisa le siège de Québec en établissant ses batteries à huit cents (800) verges tout au plus des murs de l'ouest. Toutefois, les bombardements de part et d'autre s'accomplissaient au ralenti, car on manquait de munitions. Des deux côtés, les regards étaient tournés vers le bas du fleuve car c'est de l'Europe que l'on attendait des secours. Le 9 mai, une frégate entra dans le port. Elle battait pavillon anglais. Lévis et ses troupes levèrent le camp dans la nuit du 16 au 17 mai pour retourner à Montréal. De ce moment, la cause française était perdue au Canada, mais avec les honneurs de la guerre puisque la dernière bataille fut gagnée par les Français.

4. SOURCES D'INFORMATIONS.

Tous nos historiens, tel que l'abbé J.-B.-A. Ferland, F.-X. Garneau, l'abbé Henri-Raymond Casgrain et Thomas Chapais, ont raconté avec force détails cette dernière bataille entre Français et Anglais, à Québec.

Quant aux fêtes relatives au monument des Braves, elles sont brièvement rapportées dans le tome 1 de « Fête Nationale des Canadiens Français », par H.-J.-J.-B. Chouinard. Ce sont surtout des pièces officielles que l'on a rassemblées dans ce volume. C'est en 1854 que ladite Société Saint-Jean-Baptiste avait résolu d'élever un monument à la mémoire des braves Français et Anglais qui avaient perdu la vie à la bataille de Ste-Foy.

En 1855, elle fit l'acquisition d'un lopin de terre pour y ériger cet obélisque et en poser la pierre angulaire. C'est le général Rowan, administrateur et gouverneur intérimaire du Canada, qui posa la pierre angulaire du monument, en présence de M. le Belvèze, commandant de la corvette « La Capricieuse », premier vaisseau de guerre français à remonter le fleuve Saint-Laurent depuis 1760, et aussi en présence de plusieurs régiments, d'un détachement de marins, d'un groupe de Hurons de Lorette et d'une foule immense de spectateurs. Le discours

que prononça à cette occasion P.-J.-O. Chauveau créa une vive impression et consacra sa renommée comme orateur puissant.

Enfin, en 1863, eut lieu l'inauguration solennelle de ce monument majestueux, dominé par la déesse de la guerre. Il est question de cette inauguration dans plusieurs bouquins, mais, en particulier, dans cet album de grand luxe intitulé : QUÉBEC ET LÉVIS À L'AURORE DU XX^e SIÈCLE, par le juge A.-B. Routhier. Il reproduit même une partie du discours prononcé par l'honorable P.-J.-O. Chauveau, lors de la pose de la pierre angulaire, le 18 juillet 1855. Il en est aussi question dans le GUIDE FRANÇAIS DE QUÉBEC (1908), de même que dans le tome 1 de MONUMENTS COMMÉMORATIFS DE LA PROVINCE DE QUÉBEC, de Pierre-Georges Roy.





LE MONUMENT HÉBERT

Le monument Louis Hébert (1575-1627)

1. ENDROIT

Sur la place de l'Hôtel de Ville, du côté sud, se dresse un monument de granit d'environ vingt-cinq (25) pieds de hauteur, qui porte à son sommet la statue de Louis Hébert élevant une poignée d'épis de blé vers le ciel. Sur la base du monument, l'on voit un homme dont la main droite repose sur le mancheron d'une charrue : c'est Guillaume Couillard, le gendre de Louis Hébert. De l'autre côté, Marie Rollet, épouse de Louis Hébert, enseigne à ses trois enfants les vérités de la Foi. Sur le côté du monument, faisant face à l'Hôtel Clarendon, on lit ces simples mots : **Louis Hébert** ; au sommet, on lit l'inscription suivante :

"Les premiers colons de Québec"

"Ils ont été à la peine :

"Qu'ils soient à l'honneur".

Puis, à la suite, sont gravés quarante-sept (47) noms. Ce sont les noms des premiers colons de Québec. Les voici :

Louis Hébert	1617	Marie Rollet
Guillaume Couillard	1618	M.-Guillemette Hébert
Abraham Martin	—	Marguerite Langlois
Nicolas Marcolet	—	Marie Le Barbier
Nicolas Pivert	—	Marguerite Lesage
Pierre Desportes	—	Françoise Langlois
Etienne Jonquest	—	Anne Hébert
Olivier Le Tardif	—	Louise Couillard
Jean Nicolet	—	Marguerite Couillard
Noël Morin	—	Hélène Desportes

Noël Langlois	—	Françoise Garnier
Guillaume Hubou	—	Marie Rollet
Robert Giffard	1634	Marie Renouard
Guillaume Fournier	—	Marie-Fse Hébert
Jean Guyon	—	Mathurine Robin
Jean Guyon	—	Madeleine Boulé
Jean Bourdon	—	Jacqueline Potel
François Marguerie	—	Louise Cloutier
Zacharie Cloutier	—	Xaintès Dupont
Jean Côté	—	Anne Martin
Gaspard Boucher	—	Nicolas Le Maire
Philippe Amyot	—	Anne Convent
Jean-Paul Godefroy	—	Madeleine Le Gardeur
Jean-Baptiste Godefroy	—	Marie Le Neuf
Mobin Boucher	—	Perrine Mallet
Sébastien Dodier	—	Marie Bonhomme
Pierre de la Porte	—	Anne Voyer
Jean Juchereau	—	Marie Langlois
Jean Sauvaget	—	Anne Dupuis
Guillaume Isabel	—	Catherine Dodier
Robert Drouin	—	Anne Cloutier
Louis-Henri Pinguet	—	Louise Boucher
Pierre Delauney	—	Françoise Pinguet
François Aubert	—	Anne Fauconnier
Pierre Le Gardeur	1638	Marie Favery
Charles Le Gardeur	—	Geneviève Juchereau
Jacques le Neuf	—	Marguerite Le Gardeur
Robert Caron	—	Marie Crevet
François Bélanger	—	Marie Gagnon
Claude Poulin	—	Jeanne Mercier
Jacques Hertel	—	Marguerite Marguerie
Antoine Brassard	—	Françoise Méry
Etienne Racine	—	Marguerite Martin
René Maheu	—	Marguerite Corriveau
Jacques Maheu	—	Anne Convent
Louis Sédillot	—	Marie Grimoult
François de Chavigny	—	Eléon. de Grandmaison

La statue de Louis Hébert est l'oeuvre du sculpteur Alfred Laliberté, R.C.A., de Montréal.

2. ORIGINE DE CE MONUMENT

Louis Hébert était un apothicaire de Paris qui vint s'établir à Québec en 1617. Il cultiva le terrain où se trouve aujourd'hui notre quartier latin et tout particulièrement cette partie comprise entre le Séminaire, l'Université, l'Hôtel-Dieu, la côte du Palais, la rue Saint-Jean et la rue Buade. Il défricha ces terrains dès son arrivée à Québec et il fut le premier colon à y récolter des céréales. Louis Hébert s'était d'abord établi en Acadie, en même temps que M. de Monts et autres pionniers. Plus tard, il vint planter sa tente sur le promontoire de Québec, à cet endroit que l'on a appelé, dès le début, le fief du Sault-au-Matelot. Il séjourna en Acadie de 1604 à 1610 et son nom y est même resté attaché puisqu'il y avait une île et même une rivière Hébert, mais, depuis que les Anglais ont délogé les Acadiens, ces noms ont été changés en Bear Island et Bear River.

Louis Hébert retourna même à Paris, mais un ami le persuada d'émigrer avec sa famille aux bords du Saint-Laurent. Cet ami, c'était Champlain, fondateur de la ville de Québec.

Guillemette Hébert, fille de Louis, épousa Guillaume Couillard et c'est celui-ci que l'on voit sur le socle du monument, dans la position d'un laboureur qui s'apprête à ouvrir un sillon.

Quant à Marie Rollet, sur le côté opposé du monument, elle remplit là, en plus de son rôle de mère de Marie-Guillemette, d'Anne et de Guillaume, celui de la première institutrice au Canada.

Voici comment l'abbé A. Couillard-Després, descendant du premier laboureur canadien, exprime la pensée qui se dégage dans l'esprit de tous ceux qui contemplent ce monument et qui connaissent la pensée qui en a inspiré l'élévation : « Ce monument dira aux générations futures la reconnaissance de la génération présente envers Louis Hébert, sa famille et aussi tous ces autres hardis défricheurs qui ont quitté la vieille France pour venir ici se livrer au dur labeur du défrichement. Les premiers colons canadiens n'ont pas été oubliés. La reconnaissance des Canadiens les a enveloppés dans cette touchante apothéose, car leurs noms ont été inscrits sur une

belle plaque de bronze, longue de quatre pieds et demi, large de près de trois pieds et artistiquement travaillée. »

Lors du III^e Centenaire de l'arrivée de Louis Hébert au Canada, une médaille de bronze fut offerte aux descendants de cette famille et des premiers colons canadiens.

En 1623, Louis Hébert avait obtenu du duc de Montmorency la propriété du fief du Sault-au-Matelot, alors qu'il avait été investi de la charge de procureur du Roi. Son courage et sa persistance lui valurent encore d'autres faveurs. Celle, entre autres, d'un deuxième fief situé le long de la rivière Saint-Charles, « une lieue française de terre sur quatre lieues de profondeur » (fief Lespinay). Toutefois, Louis Hébert ne vécut qu'une dizaine d'années sur ces deux fiefs, car il mourut le 23 février 1627, des suites d'une chute.

Guillaume Couillard, mari de Marie-Guillemette Hébert, céda à la fabrique Notre-Dame de Québec l'emplacement du séminaire, fondé par Mgr de Laval, et de l'église paroissiale, taillé à même le fief du Sault-au-Matelot. Plus tard, la veuve de Guillaume Couillard vendit à Mgr de Laval une partie du même fief.

3. FÊTES COMMÉMORATIVES

Le troisième centenaire du premier colon qui vécut de la culture du sol, sur le rocher du Québec, ne devait pas passer inaperçu. C'est pourquoi un comité fut formé, en 1914, et se mit immédiatement à l'oeuvre pour étudier ce qu'il y aurait lieu de faire pour assurer la survivance du nom de Louis Hébert. Il serait trop long de rappeler tout le travail accompli à ce sujet et tous les dévouements qui contribuèrent au succès que l'on peut constater, puisqu'il se concrétise dans le monument que l'on voit aujourd'hui près de l'hôtel de ville.

C'est l'abbé A. Couillard-Després, de la Société Royale du Canada, qui a résumé ce long et méritoire travail et qui a inscrit dans un rapport tout ce qui se rattache à la célébration des fêtes qui se déroulèrent à Québec, lors de l'inauguration du monument Louis Hébert, le 3 septembre 1918.

L'on trouvera dans ce volume grand format, composé de cent soixante (160) pages, plusieurs poésies, comme « Hymne au premier Colon », par Maurice Morisset ; « A Marie Rollet », par Alphonse Désilets ; « Stance à Marie Rollet », par Louis-Joseph Doucet ; « A Louis Hébert », par Armand Chaussegros, s.j., et « A Louis Hébert », par William Chapman. Aussi, la « Liste des Souscripteurs à l'oeuvre du Monument Hébert », qui couvre six pages.

Des voix autorisées et éloquentes se firent entendre à cette occasion et l'on trouvera toutes ces paroles dans le rapport que je viens de mentionner, lequel est, de plus, profusément illustré.

BIBLIOGRAPHIE

A propos de la famille Louis Hébert, l'on peut consulter avec avantage : HISTOIRE DU CANADA, par le Père Théodat Sagard, récollet ; HISTOIRE DES PREMIERES FAMILLES FRANÇAISES, par l'abbé Azarie Couillard-Després; de même encore : LE BULLETIN DES RECHERCHES HISTORIQUES, de Pierre-Georges Roy. Quant à la famille Couillard, alliée à celle de Hébert, on en trouve une courte description dans le DICTIONNAIRE GENERAL DU CANADA, du Père L. Le Jeune, mais c'est surtout dans LA PREMIERE FAMILLE FRANÇAISE, par l'abbé A. Couillard-Després, que l'on retrace le plus de détails à ce sujet.



LE MONUMENT CARTIER-BRÉBEUF

Le monument Cartier-Brébeuf (1889)

1. ENDROIT

Ce monument est situé au confluent des rivières Saint-Charles et Lairet, à l'endroit où Jacques Cartier passa l'hiver de 1535-36 ; il se dresse à l'ouest de la petite rue Cartier qui se branche sur la première avenue du quartier Limoilou.

C'est à cet endroit que reposent les vingt-cinq compagnons de l'immortel Découvreur, morts du scorbut, que l'on appelait alors le « mal de terre ».

Cartier avait mouillé ses trois vaisseaux, « La Petite Hermine », « La Grande Hermine » et « L'Emerillon », à cet endroit, à l'automne de 1535, et fait élever, le printemps suivant, le 3 mai, une croix portant les armes de France, pour marquer sa prise de possession et faire connaître aux Indiens le signe de la Rédemption.

2. DESCRIPTION DU MONUMENT

Les lignes d'ensemble de ce monument ressemblent à celles d'un cippe antique. Il mesure vingt-cinq pieds de hauteur. Le socle, en granit de nos Laurentides, de neuf pieds carrés, est composé de trois assises en retrait, avec ressaut sur chaque face de huit pouces de saillie.

Sa base, en pierre de Deschambault, est ornée de chaque côté d'un cartouche sculpté en relief. Ces cartouches renferment les armoiries de Lord Stanley, gouverneur général du Canada, de l'hon. Auguste Réal Angers, lieutenant-gouverneur de la province de Québec, de Son Em. le cardinal Taschereau, archevêque de Québec, et le chiffre de la Compagnie de Jésus.

C'est E.-E. Taché, assistant-commissaire des Terres de la Couronne, qui en a tracé les plans et l'exécution en fut confiée à J.-A. Bélanger, de St-Roch. Le dé ou cube qui repose sur cette base est d'un seul bloc de granit des Laurentides et d'un magnifique poli aux reflets lapis-lazuli.

Il porte, gravées en creux et dorées, les inscriptions suivantes :

*JACQUES CARTIER
et ses hardis compagnons,
les marins
de la Grande Hermine, de
la Petite Hermine et de l'Emerillon,
passèrent ici l'hiver
de 1535-36.*

Vers la ville :

*Le 3 mai 1536
JACQUES CARTIER
fit planter à l'endroit où il
venait de passer l'hiver,
une croix de 35 pieds de hauteur
portant l'écusson fleurdelisé et
l'inscription : Franciscus primus,
dei gratia, Francorum rex, regnat.*

Du côté de l'est :

*Le 23 septembre 1625
Les Pères
Jean de Brébeuf, Ennemond Massé
et Charles Lallemant prirent solennellement possession du terrain appelé Fort Jacques-Cartier situé au confluent des rivières St-Charles et Lairet, pour y ériger la première résidence des Missionnaires Jésuites à Québec.*

Le monument est surmonté d'une couronne navale appuyée sur une petite base cylindrique. Cette couronne, sculptée dans le calcaire de Deschambault, comporte les mâts, les voiles, les poutes de vaisseau et les hunes crénelées d'usage.

C'est le Comité littéraire et historique du Cercle Catholique de Québec qui prit l'initiative de l'oeuvre du monument Jacques-Cartier et c'est la Société Saint-Jean-Baptiste qui en assura la réalisation. Le monument fut inauguré en 1889 au cours des fêtes qui se prolongèrent du 23 au 25 juin, au milieu de grandes pompes et de discours remarquables.

La croix, plantée en face de l'ancien Hôpital de la Marine, en 1835, fut remplacée, en 1889, par une autre semblable, mais placée en avant du monument, tout près de la berge de la rivière Lairet.

2. LE FORT JACQUES-CARTIER

Il ne faut pas confondre celui de Québec avec celui de Deschambault, qui fut construit en 1759, lorsque Québec fut assiégé pendant près de trois mois par la flotte de Wolfe qui cherchait une trouée pour faire descendre les troupes de terre.

Le fort Jacques-Cartier de Québec fut érigé par Jacques Cartier et ses hommes, à l'automne de 1535, lors de son deuxième voyage, pour se protéger contre toute attaque possible de la part des Indiens, à l'embouchure de la rivière Lairet (aujourd'hui presque asséchée), à sa jonction avec la rivière Saint-Charles, du côté nord. C'est à cet endroit que les Jésuites érigèrent leur première demeure, pendant que les Récollets avaient la leur de l'autre côté de la rivière Saint-Charles, à l'endroit où s'élève aujourd'hui l'Hôpital Général. On l'appelait alors le couvent de Notre-Dame-des-Anges, du nom de la seigneurie concédée aux Jésuites en 1626.

3. LA DEUXIÈME CROIX DE JACQUES-CARTIER.

A l'occasion du III^e Centenaire du débarquement de Jacques Cartier à Québec (1835), il fut question de lui ériger un monument, mais la seule forme que prit cette « résolution »

fut l'érection, en face de l'Hôpital de la Marine — aujourd'hui l'Hospice Saint-Charles ou l'Hôpital des Anciens Combattants — d'une croix de bois portant l'inscription suivante :

« Erigée le 14 septembre 1835, en mémoire du débarquement du célèbre navigateur Jacques Cartier, natif de Saint-Malo, le jour de l'exaltation de la Sainte-Croix, le 14 septembre A.D. 1535. »

Un comité formé pour travailler à l'érection d'un monument durable ne put réussir à réaliser ses desseins et ce n'est qu'en 1889 que l'on vit s'ériger le monument Cartier-Brébeuf dont il est question ci-dessus.

4. CONCOURS ET DESCRIPTION

En 1888, le Comité littéraire et historique du Cercle Catholique de Québec lançait un concours sur « Jacques Cartier, sa vie et ses voyages ». Chaque manuscrit devait se composer d'au moins cent pages. Le concours était ouvert à tous les Canadiens, de langue anglaise aussi bien que de langue française. Le lieutenant-gouverneur A.-R. Angers avait offert une médaille d'argent et une autre de bronze pour chaque classe de concurrents.

J. Pope, N.-E. Dionne, Hiram B. Stephens et F. Jouon des Longrais furent proclamés les vainqueurs de cette joute littéraire.

Une souscription, lancée en 1887, au Canada et en Europe, rapporta la somme de \$5,083.91. Les dépenses du monument s'élevèrent à \$4,503.20.

Ces souscriptions vinrent de partout et le Comité chargé de voir aux dépenses de l'érection de ce monument reçut l'appui qu'il attendait. Le bilan ci-dessus vient du trésorier de ce Comité, A.-C. Guilbault.

5. SOURCES D'INFORMATION

« La Croix de Jacques-Cartier et le Monument de la rivière Lairet », Québec, 1888, 73 pp.

BIBLIOGRAPHIE SUR JACQUES CARTIER ET LES JÉSUITES

Aux ouvrages déjà signalés dans la bibliographie de "Jacques-Cartier, 1491-1557", il faut ajouter "Jacques Cartier devant l'histoire", par Gustave Lanctot, de la Société Royale du Canada et archiviste-en-chef du Canada, à Ottawa, ouvrage paru récemment et appelé à jeter une nouvelle lumière sur les actes du découvreur du Canada et à corriger maintes erreurs et légendes. Bref, sur la vie du grand marinier de Saint-Malo, nos manuels scolaires seraient tous à refaire, d'après Lanctot. Jusqu'à présent, personne n'a encore entrepris de contredire les nouvelles données historiques de celui-ci.

Quant à la bibliographie relative à l'oeuvre des Jésuites, nous en trouvons un bon résumé dans le "Dictionnaire général" du Rév. Père L. Le Jeune, o.m.i. Le voici :

— C. de Rochemonteix : "Les Jésuites et la Nouvelle-France, XVIIe siècle" (3 vol.) et "XVIIIe siècle" (2 vol.). Paris, 1895 et 1906.

— "Canada ecclésiastique", Montréal, 1926.

— R. P. Archambault, s.j. : "Au service de l'Eglise", Montréal, 1924.

— "Canada and its Provinces", Toronto, 1917.

— "Bulletin des recherches historiques, table générale", Beauceville, 1925.

— E. Maire : "Histoire des institutions religieuses et missions", Paris, 1930.



LA REINE VICTORIA

La Reine Victoria

1. ENDROIT DU MONUMENT

En 1901 fut inauguré, dans le Parc Victoria, le monument commémoratif de la Reine Victoria. En 1897, on avait célébré avec éclat le soixantième anniversaire ou noces de diamants de son ascension au trône.

Lors de l'annexion de la municipalité de Saint-Sauveur à Québec, en 1889, au lendemain du grand feu qui ravagea une partie de ce quartier, la cité de Québec s'était engagée à organiser un parc public à proximité de ce faubourg. La Pointe-aux-Lièvres ou une presqu'île formée par l'un des orbes de la rivière Saint-Charles fut choisie à cette fin, grâce au don qui en fut fait à la ville par les Dames religieuses de l'Hôpital Général.

Le maire de Québec, l'honorable S.-N. Parent, est considéré comme le créateur de ce parc et il fut même question, jadis, de lui donner son nom, mais Parent préféra laisser le champ à celui de la Reine Victoria, à l'occasion des noces de diamants de celles-ci. Reconnaissons, en passant, que le règne de S.-N. Parent a été l'un des plus fructueux qui soient, parce qu'il a doté la ville de plusieurs améliorations qui en ont fait une ville moderne et qui l'ont ainsi mise sur le chemin de la prospérité. Sans vouloir faire ici sa biographie, qu'il me soit permis de citer un petit paragraphe d'une étude due à la plume du juge A.-B. Routhier : « ... le plus beau titre de gloire de M. Parent et ce qui rendra son nom immortel dans les annales de la ville de Québec, c'est la transformation qu'il fit subir à la cité, sans la grever d'un sou, mais, au contraire, en améliorant sa situation financière. »

2. DESCRIPTION

La statue de la Reine Victoria représente celle-ci debout sur un superbe piédestal de granit de nos Laurentides, portant dans la main gauche, à la hauteur de la poitrine, un globe terrestre de petite dimension, pour signifier que son sceptre s'étend à plus d'un quart du globe, pendant que, de la main droite, se tenant le bras allongé vers le sol, elle tient le signe de sa royauté, c'est-à-dire une sorte de masse légère, comme celle qui représente l'autorité royale et que l'on voit sur la table du greffier de l'Assemblée Législative ou du Conseil Législatif lorsqu'il y a séance. Sa tête est couronnée d'un diadème portant cinq fleurs de lis. Ces fleurs, de même que certaines formules comme « Dieu et mon Droit » et « Honni soit qui mal y pense », rappellent que jadis la France régna sur l'Angleterre pendant des siècles. Sur la vignette ci-contre, l'on peut voir que le piédestal de ce monument possède de jolies lignes et que la statue qui le domine en constitue le plus bel ornement. Les armoiries de la ville de Québec reposent au bord de la corniche qui domine le piédestal, à sa partie supérieure, pendant que, sur la première marche de base ou l'entablement, l'on remarque un écusson surmonté d'une couronne royale et, sur l'écusson même, on aperçoit les deux lettres V.R. qui constituent le monogramme de Victoria Rex ou Victoria Règne : le signe cher à Churchill.

La statue de la Reine Victoria est l'oeuvre du sculpteur anglais Marshall Wood, qui possède un grand nombre d'oeuvres fort remarquables à son crédit. L'on retrace des statues de la Reine Victoria dans la plupart des villes du Canada et de l'Empire Britannique, mais on affirme que celle de Québec est supérieure à la plupart d'entre elles.

Voici l'inscription qui figure sur la façade, entre les écussons dont je viens de parler :

A
VICTORIA
*Reine de la Grande-Bretagne
et d'Irlande
Impératrice des Indes
en souvenir*

*D'un long règne
Rempli de gloire et de grandeur
Ce Monument
Tribut d'hommage et d'admiration
Et de reconnaissance
Est érigé
Par les soins et sous les auspices
De Son Honneur le Maire
de Québec
Le 17 septembre 1910
à l'Heureuse occasion de la Visite
De leurs altesses royales
Le duc et la duchesse
de Cornwall et d'York
au Canada.*

3. VIE DE LA REINE VICTORIA

On a des raisons toutes particulières, au Canada, pour affectionner la Reine Victoria dont le long règne, soit de soixante-quatre ans, a jeté tant de lustre sur l'Empire Britannique et à qui nous devons la Confédération, de même que le choix d'Ottawa comme capitale du Canada. Son père, le duc de Kent, fut citoyen de Québec pendant trois ans, soit de 1791 à 1794, comme commandant du 60^e Régiment. Le duc de Kent, Edouard, était le quatrième fils du roi George III. Il épousa, en 1818, la princesse Victoria-Mary-Louisa de Saxe-Cobourg-Gotha, veuve du prince Emeric de Leiningen, de qui elle avait eu deux enfants. Victoria, leur fille, naquit au Kensington Palace, le 24 mai 1819, mais elle ne connut jamais son père, puisqu'il mourut lorsqu'elle n'avait que huit mois. Elle monta sur le trône en 1837, après la mort de William IV, et elle mourut en 1901, ayant régné durant soixante-quatre ans. Elle avait épousé le prince Albert, fils du duc de Saxe-Cobourg-Gotha. Les deux époux étaient à peu près du même âge. Leur union fut célébrée le 10 février 1840. Son long règne a fait le sujet de maints volumes et c'est l'un de ses ministres, Lord Beaconsfield, qui la fit proclamer impératrice des Indes. Le prince Albert n'avait aucune responsabilité quelconque dans l'administration de l'Empire Britannique. Il était

ce que l'on appelle un prince consort. Sous le règne de la Reine Victoria, l'Empire Britannique acquit une puissance inconnue jusqu'à cette époque et sa souveraine ne fut jamais étrangère à aucun des grands mouvements qui devaient contribuer à l'expansion de l'Empire, de même qu'au bonheur des nombreux peuples qui reconnaissaient son autorité légitime. Québec, en particulier, conserve un souvenir ému de cette grande reine qui fut d'abord une épouse modèle, une mère dévouée et, de plus, l'instigatrice d'une foule de mesures qui contribuèrent au bonheur de ses peuples.

Le prince Albert et son épouse Victoria sont le père et la mère de neuf enfants, soit cinq filles et quatre garçons : Victoria, Alice, Hélène, Louise (qui épousa le marquis de Lorne, gouverneur général du Canada de 1878 à 1883), Béatrice, Edouard (qui succéda à sa mère sur le trône, en 1901, sous le nom d'Edouard VII), Alfred, Arthur (qui fut gouverneur général du Canada de 1911 à 1916) et Léopold.

4. FAITS DIVERS DE SON RÈGNE

La reine eut dans sa vie bien des heures de tristesse et d'anxiété. En bien des circonstances, elle a pu se rendre compte que le fardeau de la royauté et que la splendeur des rois cachent bien des misères et des peines. L'une de ces périodes les plus cruelles pour la reine fut celle de la guerre de Crimée. Le prince porta aussi grand intérêt aux préparatifs en vue du transport des troupes en Russie. Ils partageaient les angoisses de la nation. Les soldats anglais moururent par milliers sur les champs de bataille, de froid ou d'épuisement. La reine en était malade de tristesse et d'inquiétude. Lorsque le général en chef, Lord Raglan, vint un jour lui rendre visite au Château de Windsor, les jeunes princes et princesses lui dirent : « Retournez vite là-bas et prenez Sébastopol ou notre mère va mourir. » Enfin, au mois de septembre, la valeur des troupes françaises et anglaises l'avait emporté. Sébastopol était prise d'assaut et la tranquillité revenue au pays.

L'année 1861 fut douloureuse pour la reine. Elle perdit à la fois sa mère et son mari. Dans le premier de ses deux

malheurs, elle avait près d'elle son mari pour partager son deuil. Mais dans le second, ce deuil devint complet. Le prince Albert fit une très courte maladie. L'un de ses médecins lui dit un jour : « J'espère que vous serez mieux dans quelques jours. » Et le prince de répondre : « Je ne guérirai pas : je ne suis point pris par surprise et je suis préparé à mourir. »

5. UN PREMIER JUBILÉ

Le 20 juin 1897, on fête en Angleterre et dans tout l'Empire Britannique l'avènement de Victoria lère au trône. Jusqu'à présent, quatre souverains d'Angleterre seulement ont célébré leur jubilé : avant Victoria, Henri III, Edouard III et George III. Mais aucun de ces règnes ne fut aussi glorieux que celui de la Reine Victoria.

En ce jour de réjouissances, il y eut service d'actions de grâces à l'abbaye de Westminster, là où, cinquante ans auparavant, la jeune reine avait été couronnée.

Mais de nouveaux malheurs ne tardèrent pas à troubler le souvenir de ces grandes réjouissances. Le duc de Clarence, fils aîné du Prince de Galles et, par suite, l'héritier présomptif du trône, tomba malade. En deux jours, la maladie fit de rapides progrès et bientôt son état devint désespéré et, le 14 janvier 1892, il expirait. La reine ressentit très vivement la mort de son petit-fils. Le dernier chagrin éprouvé par la reine fut causé par la mort de son gendre, le prince Henri de Battenberg, le plus jeune de la famille royale.

6. SOIXANTE ANS DE RÈGNE.

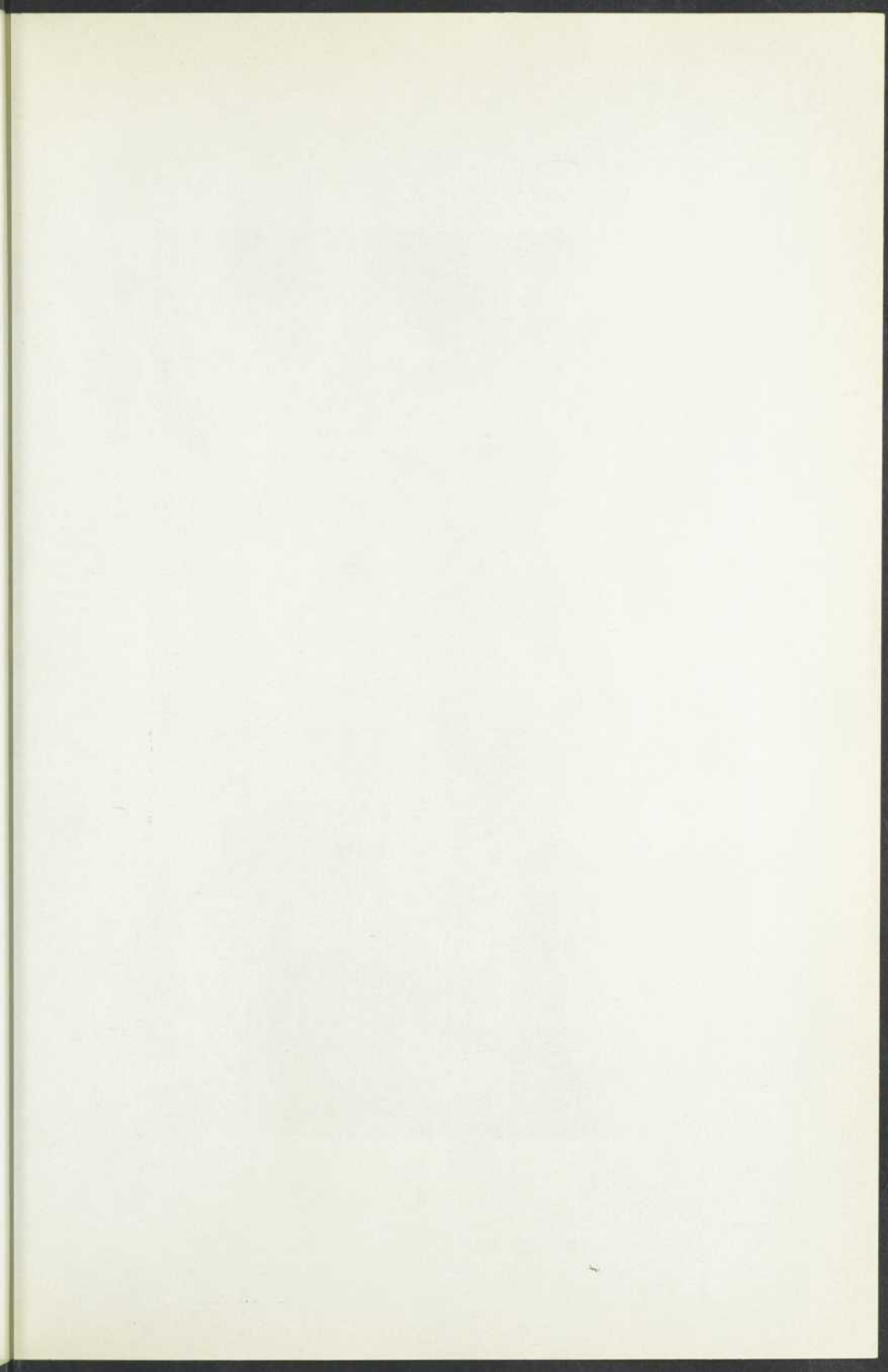
« La Reine Victoria a déjà dépassé de plusieurs mois le plus long règne d'Angleterre. Quelle puissance immense est soumise à son autorité à la fin de ce règne de soixante ans ! Le peuple obéissant à ses lois compte près de trois cent cinquante millions de sujets. Ils sont de toutes races : blancs, noirs, jaunes, rouges ; de toutes religions : catholiques, protestants, grecs, bouddhistes, mahométans, etc... Ces peuples vivent à toutes les extrémités du monde : depuis le Nord du

Canada jusqu'au Sud de l'Afrique, depuis les côtes européennes jusqu'à celles de l'Australie. »

Quatre ans après ce glorieux jubilé, la Reine Victoria décédait à l'âge de quatre-vingt-deux ans. Son fils Edouard, le prince de Galles, lui succéda avec son épouse, la princesse Alexandre de Danemark. Le règne de celui-ci fut de courte durée, soit de neuf ans, mais il brilla d'un éclat tout particulier. Edouard VII était un grand diplomate et un admirateur sincère de la France et de son peuple.

En 1910, il décède à son tour à l'âge de soixante-neuf ans. Le duc de York et la princesse Marie de Teck montèrent alors sur le trône, ceux-là mêmes qui étaient venus à Québec en 1901, envoyés par Edouard VII, pour visiter les différents pays de l'Empire Britannique. Québec les reçut dignement.







LE MONUMENT MASSÉ AVEC LA MAISON DES JÉSUITES

Le Père Massé, S.J.

1. ENDROIT

Ce monument se dresse dans l'anse de Sillery, où fut établie l'ancienne mission Saint-Joseph. Toutefois, la première chapelle pour le culte catholique fut érigée à la basse-ville, en 1615, par le Père Dolbeau, récollet, et Samuel de Champlain, au coin des rues Sous-le-Fort et Champlain.

Quand Québec fut remis aux Français, par le traité de Saint-Germain-en-Laye (1632), Champlain, pour accomplir un vœu, avait érigé à la haute-ville, près de la basilique, la chapelle de Notre-Dame-de-Recouvrance, mais c'est dans l'anse de Sillery, à deux pas du pied de la côte Saint-Ignace, que fut bâtie l'église Saint-Michel. C'est le Commandeur de Sillery, fondateur de la résidence de Saint-Joseph en 1637, qui fit construire cette église, à ses frais.

Sur le site exact de cette construction, l'on voit aujourd'hui, depuis 1870, un monument dédié au Père Massé (jésuite) et à Brûlard de Sillery, insigne bienfaiteur de Sillery.

Jadis, avant la construction de l'embranchement du Transcontinental qui conduit de la basse-ville au pont de Québec, ce monument pouvait se voir du fleuve, en face de l'ancienne résidence des Jésuites, mais malheureusement un remblai élevé le rend aujourd'hui invisible de ce côté. Quiconque suit la rive du Saint-Laurent, en partant de la rue Champlain, ne peut manquer de le retracer après un trajet de six (6) ou sept (7) milles, alors qu'il doit traverser une longue haie de vieilles constructions lézardées et lépreuses qui jonchent le bord de l'eau, depuis l'arrêt de la construction des navires de bois à Québec, c'est-à-dire depuis soixante-dix (70) à soixante-quinze (75) ans.

2. DESCRIPTION

Il a environ vingt (20) pieds de hauteur et il est couronné d'une croix de marbre blanc. Trois blocs de granit superposés supportent un cube portant trois (3) inscriptions et, au-dessus, une pyramide termine le tout. Voici les inscriptions que l'on y lit et qui résument, en somme, la vie, l'oeuvre et la mort du Père Ennemond Massé et qui rappellent, sur l'une de ses façades, le souvenir du Commandeur de Sillery.

Une inscription donne ce qui suit :

*Les habitants de Sillery
Ont élevé ce monument
À la mémoire
Du Père Ennemond Massé, s.j.,
Premier missionnaire en Canada,
Inhumé en 1646
Dans l'église de St-Michel,
En la résidence
De Saint-Joseph de Sillery*

Sur un autre côté, quelques lignes rappellent la construction de l'église Saint-Michel et le souvenir de son fondateur :

*L'Eglise de Saint-Michel,
Qui s'élevait en cet endroit,
Fut bâtie par
Le Commandeur de Sillery
Fondateur (en 1637)
De la résidence de Saint-Joseph*

On trouvera sur les deux autres façades les mêmes inscriptions en anglais.

3. BIOGRAPHIE ABRÉGÉE DU PÈRE ENNEMOND MASSÉ, S.J.

En 1925, du 22 au 24 juin, furent célébrées, à Québec, les fêtes du Troisième Centenaire de l'arrivée des Jésuites. Le mardi après-midi, 23 juin, avait été consacré à une promenade historique en automobile, sous la présidence d'honneur de Son

Exc. le lieutenant-gouverneur Narcisse Pérodeau et sous la direction du colonel G.-E. Marquis et des Guides historiques de Québec.

Il s'agissait d'accomplir une sorte de pèlerinage, religieux et historique à la fois, aux endroits où les Jésuites avaient exercé leur ministère, à Québec et dans la banlieue.

C'est ainsi que, tour à tour, l'on arrêta au Parlement de Québec, en face de la statue du Père Brébeuf et de celle du Père Marquette, pour rappeler leurs exploits ; puis, successivement, on fit un arrêt à Sillery, en face du monument de Saint-Michel-Archange, érigé dans le parterre du couvent des Soeurs de Sainte-Jeanne-d'Arc ; dans l'anse de Sillery, où fut élevée la première église dédiée à saint Michel ; à Sainte-Foy, où les Jésuites eurent une chapelle au pied de la route du Vallon ; à L'Ancienne-Lorette, où ils résidèrent pendant exactement vingt-cinq (25) ans ; à la Jeune-Lorette, où ils s'établirent vers 1830 ; au monument Cartier-Brébeuf, où ils eurent leur première résidence et leur première école ; enfin, au collège des Jésuites, à Québec, fondé en 1635.

Voici en quels termes on a rappelé, à cette occasion, le souvenir du Père Ennemond Massé, au pied du monument que l'on fit élever en 1870 : né à Lyon, en 1575, Ennemond Massé se fit jésuite à l'âge de 20 ans, le 22 août 1595, après son cours de philosophie à Tournon.

Ordonné prêtre en 1603, il est envoyé à Lyon où il exerce, jusqu'en 1608, les fonctions de ministre et de procureur. En 1608, on le donne pour compagnon au Père Coton, à Paris, mais il demande à venir au Canada.

Le 21 janvier 1611, il s'embarque à Dieppe sur le vaisseau « La Grâce-de-Dieu », en compagnie du Père Biard, pour Port-Royal, Acadie.

Le 22 mai 1611, jour de la Pentecôte, « La Grâce-de-Dieu » entre dans la rade de Port-Royal, après quatre mois de traversée. Avec les Pères Biard et Massé, la Compagnie de Jésus mettait pied sur la terre canadienne, sur ce rude champ de labeur et d'épreuve où, pendant plus d'un siècle et demi, elle travaillera et souffrira pour la gloire de Dieu et le salut des âmes.

Pendant trois ans, ils s'occupent de la conversion des sauvages (Micmacs et Souriquois). En 1614, ils sont transportés en France. Le Père Massé va demeurer à La Flèche. Le 19 juin 1625, il revient à Québec en compagnie des Pères Lalemant et Brébeuf. Il va demeurer chez les Récollets, à leur résidence de Notre-Dame-des-Anges (site actuel de l'Hôpital Général) jusqu'en 1626.

En 1626, les Jésuites construisent leur résidence à Notre-Dame-des-Anges (où se trouve le monument Cartier-Brébeuf aujourd'hui).

« Homme à tout faire, au besoin bon scieur de bois, bon calfeutreur et bon architecte », le Père Massé aide à la construction.

De 1626 à 1629, le Père s'occupe de l'évangélisation des sauvages autour de Québec, des travaux de construction et de défrichement sur la concession de Notre-Dame-des-Anges et de l'étude des langues algonquine et montagnaise.

On surnomma le Père Massé « le Père utile » parce qu'il dressait les plans, surveillait la coupe et l'équarissage du bois et dirigeait les travaux.

A la prise de Québec par les Kirke, le Père Massé est transporté en France avec ses compagnons et va résider à La Flèche.

De retour au Canada en 1633, il est chargé, par le Père Le Jeune, de relever de ses ruines la résidence et la chapelle de Notre-Dame-des-Anges.

A la même date, Champlain construit la chapelle de Notre-Dame-de-Recouvrance, à la Haute-Ville. A quelques pas de cette chapelle, le Père Le Jeune fait bâtir une petite résidence pour le service de la paroisse dont il confie l'administration aux Pères Charles Lalemant, Massé et de Noué. Le Père Massé desservit donc la première paroisse canadienne de la Nouvelle-France.

Pendant que les Jésuites tentaient d'instruire de jeunes Hurons dans le pensionnat qu'ils avaient ouvert à grand-peine à Notre-Dame-des-Anges, de 1633 à 1639, plusieurs familles d'Algonquins et de Montagnais s'étaient fixées à quelques milles en haut de Québec, au Vallon, à Ste-Foy. Le plan du Père

Le Jeune était de les former en corps de village auprès des établissements français, à l'abri des incursions des Iroquois. Là, au centre de terres cultivables, on élèverait l'église, le presbytère et on bâtirait des maisons pour loger les sauvages, et des granges pour leurs récoltes. Le Père Le Jeune espérait que ces premiers colons en attireraient d'autres et qu'ainsi on arriverait, avec le temps, à créer des paroisses florissantes.

Au milieu de l'anse, appelée Kamiskaoua Ouangachit (aujourd'hui l'Anse de Sillery), il y avait un site délicieux et des plus commodes pour une réduction. C'est là qu'en 1637, Le Père Le Jeune jeta les fondements de la résidence des Pères. Elle existe encore et appartient toujours aux Jésuites.

Le monument Massé-Sillery se dresse en face de cette relique trois fois centenaire.

Le Père Massé (surnommé l'architecte, le maçon, le scieur de bois, l'homme à tout faire) fut chargé de dresser les plans de la résidence et de la nouvelle chapelle. On nomma la mission Saint-Joseph de Sillery, en souvenir de son fondateur, le Commandeur de Sillery. La chapelle fut placée sous le vocable de Saint-Michel, patron du Commandeur.

Le Père Massé consacra les neuf (9) dernières années de sa vie à l'évangélisation et à l'instruction des sauvages Algonquins et Montagnais.

Ce vénérable religieux, décédé à l'âge de 72 ans, le 12 mai 1646, est le seul qui ait été inhumé dans l'église de Sillery car à l'époque où il vivait, ses confrères, appelés ailleurs par les devoirs de l'apostolat, avaient rarement l'occasion de venir rendre le dernier soupir dans la maison d'où ils étaient partis.

Les ossements du Père Massé ont été heureusement retrouvés dans l'automne de 1869 et, le 26 juin 1870, avait lieu la consécration religieuse du monument. Les poteaux de pierre qui forment un rectangle autour du monument indiquent le contour des fondations de l'ancienne chapelle Saint-Michel.

Les ossements du Père Massé, s.j., reposent dans une voûte de briques blanches, sous ce monument.



L'HISTORIEN GARNEAU

François-Xavier Garneau (1809-1866)

1. ENDROIT

Il y a deux (2) monuments élevés à la mémoire de François-Xavier Garneau, à Québec. Dès le lendemain de sa mort, le 3 février 1866, les Québécois, qui le tenaient en haute estime, se réunissaient au presbytère Notre-Dame de Québec, afin de trouver de quelle façon on pourrait honorer dignement la mémoire de ce grand patriote et historien. Il fut décidé qu'on lui élèverait un monument de pierre. L'année suivante, ce monument fut érigé au cimetière Belmont où ses restes reposaient. Plusieurs milliers de personnes assistèrent à la translation de sa dépouille mortelle qui avait d'abord été déposée dans une voûte. C'est là que l'honorable P.-J.-O. Chauveau, surintendant de l'Instruction Publique, prononça l'un des discours les plus éloquents de sa carrière. Ils étaient deux amis intimes et Chauveau perdait l'un de ceux qui l'avaient le plus puissamment aidé dans ses efforts pour répandre les connaissances historiques au sein des populations de l'époque.

Ce monument du cimetière Belmont a la forme d'une bière de style, mais de grandeur héroïque, si l'on peut dire. On ne voit, sur le dessus, qu'une seule croix et, en dessous, gravé dans le granit, ce mot unique : GARNEAU.

Plus tard, soit en 1912, un autre monument Garneau était dévoilé, le 10 octobre. Ce nouveau monument se dresse près de la porte Saint-Louis, en dehors des murs, sur le terrain qui fait face à l'Hôtel du Gouvernement.

2. DESCRIPTION

François-Xavier Garneau est assis dans un large fauteuil, sa main gauche reposant sur son genou gauche et sa droite

fait le geste de plonger sa plume d'oie dans un encrier. Garneau est juché sur un bloc de marbre de cinq à six pieds de hauteur, et de forme trapue, bien que présentant des lignes architecturales très délicates.

Le monument Garneau est l'oeuvre du sculpteur français Paul Chevré, qui est aussi l'auteur de la statue de Champlain, près du Château Frontenac.

Sur la façade du monument, on peut lire ces mots, en dessous d'un feston de fleurs sculptées dans la pierre: :

GARNEAU
FRANÇOIS-XAVIER
HISTORIEN
1809-1866

Au bas de cette inscription, on voit la laconique inscription suivante, gravée dans la pierre :

*Offert au
Gouvernement Provincial
par l'hon. G.-E. Amyot
Conseiller Législatif*

Le grand industriel québécois, qui fit don de ce monument à la province de Québec, était parent de notre historien national et c'est pourquoi il a voulu que ses traits passent à la postérité sous la forme d'un monument, très beau et très riche, et qui fait honneur à son donateur et l'orgueil de Québec.

Les abords du monument sont aussi de nature à le mettre en valeur. Il y a d'abord la PORTE SAINT-LOUIS, puis, presque en face, la CROIX DU SACRIFICE ; un peu plus à l'ouest, le monument de feu l'hon. Honoré Mercier, Premier Ministre de la Province de Québec, et il est entouré de beaux arbres qui lui font comme une couronne.

3. SON OEUVRE

L'oeuvre maîtresse de Garneau, c'est son « **Histoire du Canada** » dont le premier volume parut en 1845, le deuxième en 1846 et le troisième en 1848.

En l'année 1945, on a rappelé cet événement au cours d'une Semaine de l'Histoire du Canada dont les séances se tinrent à Montréal, au mois d'avril.

A Québec, c'est le 15 du même mois que la Société Saint-Jean-Baptiste commémorait le centenaire de la publication du premier volume de l'« Histoire du Canada » de François-Xavier Garneau par une grande soirée au Palais Montcalm. Cette soirée était sous la présidence du regretté recteur de l'Université Laval, Mgr Cyrille Gagnon, P.A., V.G., et du non moins regretté Sir Thomas Chapais, ministre d'Etat et sénateur. L'orateur principal de la soirée fut Félix Desrochers, conservateur de la Bibliothèque de la Chambre des Communes, à Ottawa. M. Desrochers, avocat, a conservé l'éloquence qu'il déployait jadis au Barreau et, dans toutes les circonstances solennelles, on l'invite à se faire entendre.

On trouvera des comptes rendus de ces fêtes dans les journaux de Québec. La radio ne fut pas muette, non plus, puisque l'éloge de Garneau fut prononcé quelque temps après par le signataire de cet ouvrage.

Mais il y a peut-être des voix plus autorisées que celles-là pour rappeler les sentiments qui animèrent notre population au lendemain de la publication de l'« Histoire du Canada » de Garneau. Voici, entre autres, trois témoignages :

« L'histoire de Garneau a été, dit sir François Langelier, pour la population française et anglaise du Canada, une véritable révélation. L'on connaissait bien d'une manière vague les grandes choses faites par Champlain, Frontenac, Laval, Montcalm, Lévis, mais on n'en avait point une connaissance détaillée. Les quelques histoires du Canada qui avaient été écrites jusque-là étaient trop mal faites pour que le public pût les lire avec intérêt. Garneau a été, je crois, le premier à raconter les luttes de nos ancêtres pour conserver leur langue et leur nationalité et pour obtenir le gouvernement constitutionnel dont nous jouissons aujourd'hui. »

« François-Xavier Garneau, écrit Omer Héroux, a été l'homme d'une foi et d'un amour : l'amour de la nationalité canadienne-française et la foi en son avenir. L'oeuvre historique de Garneau pourra être dépassée : il reste le grand ini-

tiateur, celui qui a révélé aux Canadiens français la beauté de leur histoire, qui leur a donné foi en l'avenir en leur apprenant la splendeur du passé. Aucun écrivain ne retrouvera cette gloire ; elle reste pour jamais attachée au front du modeste qui, dans une époque où le découragement assaillait les meilleurs, où les Canadiens français allaient oublier leur propre histoire, sut faire jaillir du tombeau de nos morts, une belle leçon de courage et d'énergie. »

Voici ce que dit Gustave Lanctot de « L'Histoire du Canada » de Garneau, paragraphe que je détache de l'étude intitulée « Oeuvre historique de Garneau », étude parue dans LE CENTENAIRE DE L'HISTOIRE DU CANADA DE FRANÇOIS-XAVIER GARNEAU, deuxième Semaine d'Histoire, à l'Université de Montréal, 1945.

« Presque dès son apparition, l'ouvrage de Garneau est devenu le livre classique de notre bibliothèque nationale. Avec l'exploration de nouvelles sources et le progrès de nouvelles méthodes, l'ouvrage a pu vieillir et vieillira. C'est fatal. Cependant, il demeure, pris dans son ensemble, la construction la plus solide, la mieux pensée et la plus éloquente de notre littérature historique. Garneau y a mis la clairvoyance d'un esprit philosophique, l'impartialité d'un historien épris de justice, le courage d'un apôtre de la vérité intégrale, la doctrine d'un libéralisme sincère et la ferveur d'un patriotisme incoercible. C'est plus qu'il n'en faut pour lui assurer une renommée qui ne périra pas. »

4. SA VIE

François-Xavier Garneau naquit à Québec où son père était venu s'établir avec sa mère, née Gertrude Amyot-Ville-neuve, et où il exerça le métier de voiturier et, plus tard, celui d'aubergiste. Le jeune François-Xavier, né en 1809, suivit les classes d'une école primaire jusqu'à l'âge de quatorze (14) ans. Puis, il entra chez Joseph-François Perreault, fondateur de deux écoles à Québec, l'une sur la rue St-Michel et l'autre sur la Grande-Allée. L'ancien greffier de la Cour lui donna un complément de leçons d'anglais, de latin et d'histoire.

Une couple d'années plus tard, l'ayant initié aux secrets du greffe, Garneau devint clerc-notaire. Le 21 juin 1825, il entra chez Archibald Campbell, notaire public. Il devait passer cinq (5) années dans cette étude. En 1830, les notaires Laforce et Panet lui décernaient un brevet de notaire car, à cette époque, il n'y avait pas d'université pour la formation des professionnels. Les clercs devaient étudier soit avec un notaire, soit avec un avocat, soit avec un médecin, puis ils subissaient une épreuve d'admission à la pratique devant un comité nommé à cette fin.

Plus tard, s'étant perfectionné dans la langue anglaise, alors qu'il fit un voyage assez prolongé aux Etats-Unis, avec un ami du notaire Campbell, Garneau se rendit à Londres et à Paris. Et c'est là que, par hasard, il rencontra Denis-Benjamin Viger, délégué de l'Assemblée Législative. Il devint le secrétaire de Viger, ce qui lui permit d'étudier les institutions françaises et britanniques et de fréquenter les bibliothèques publiques. Il revint au Canada après une absence de deux (2) ans et il écrivit ses souvenirs de voyage, vingt (20) ans plus tard, puis il se décida de les livrer à l'imprimeur en 1855. Comme il fut la cible de plusieurs critiques qui trouvaient qu'il avait un style négligé et trop dénué d'intérêt général, Garneau résolut de retirer son ouvrage de la circulation. On dit que six (6) exemplaires seulement échappèrent à ses recherches. C'est pourquoi ces six (6) exemplaires de la première édition, car il y en eut d'autres, se vendent à prime.

Garneau se remit au bureau professionnel, mais son esprit était attiré vers la poésie et la prose. LE CANADIEN de l'époque l'accueillit fréquemment.

Après avoir exercé différents métiers où la fortune ne lui avait pas souri, il échoua, un bon jour, — et c'est ce qui le sauva, — à l'hôtel de ville où il fut nommé secrétaire avec un salaire de \$1,200. Dès l'année suivante, Garneau prouvait qu'il avait bien utilisé ses loisirs — car il y en avait à cette époque — et il publiait son premier volume sur l'« Histoire du Canada » ; le deuxième parut en 1846 et le troisième en 1848. Une deuxième édition suivit peu de temps après, soit en 1852. En 1859, dernière édition, retouchée par Garneau lui-même. Celle-

ci constitue, en quelque sorte, son testament historique ou sa pensée ultime au sujet de ses convictions ou plutôt de la philosophie qui se dégage de son histoire nationale. Cinq (5) autres éditions ont vu le jour depuis dont deux (2) par son fils Alfred et deux (2) autres par son petit-fils Hector.

5. BIBLIOGRAPHIE

Gustave Lanctot : GARNEAU, HISTORIEN NATIONAL ; Editions Fides, Montréal, suivi d'une anthologie, d'un chapitre de critique et d'une bibliographie complète, 1946.

BULLETIN DES RECHERCHES HISTORIQUES, table générale, Beauceville, 1925.

LE CANADA FRANÇAIS, revue mensuelle de l'Université Laval, de Québec, 1925-1929.

CENTENAIRE DE L'HISTOIRE DU CANADA DE FRANÇOIS-XAVIER GARNEAU, deuxième Semaine d'Histoire, à l'Université de Montréal, 23-27 avril 1945. Société Historique de Montréal, 1945.

LE DICTIONNAIRE GENERAL DU CANADA, du Rév. Père L. Le Jeune, o.m.i., Université d'Ottawa, Canada, 1930.







LE CARDINAL TASCHEREAU

Le Cardinal Taschereau (1820 - 1898)

AVANT-PROPOS

Le 2 août 1921, Son Em. le cardinal L.-N. Bégin adressait une lettre pastorale à ses diocésains leur annonçant sa décision d'élever un monument à la mémoire du premier cardinal canadien. Il leur apprenait en même temps qu'il avait confié à Mgr C.-A. Marois, protonotaire apostolique, vicaire général et doyen du Chapitre de Québec, la tâche de recueillir les fonds nécessaires à la réalisation de cette entreprise.

Mgr Marois se mit immédiatement à l'oeuvre pour obtenir des souscriptions et, bientôt, grâce à l'assistance qu'il reçut, l'on réussit à percevoir plus de \$40,000, ce qui permit aux organisateurs de jeter les bases du futur monument que l'on vit sourdre du sol deux ans plus tard, soit en 1923, ce qui donna lieu à une grande démonstration populaire.

1. OÙ L'ON VOIT CE MONUMENT

Pour les Québécois et les habitués de la Capitale, il ne serait pas nécessaire de faire la description de l'endroit où se dresse le monument élevé à la mémoire du premier cardinal canadien. Disons, pour ceux qui ne sont pas familiers avec Québec, que ce monument est érigé au carrefour de plusieurs rues, sur la place de l'Hôtel de Ville, en face de la basilique.

Celle-ci est située à l'endroit où fut construite la première église paroissiale à Québec, en 1647, après l'incendie, en 1640, de la chapelle Notre-Dame-de-Recouvrance.

2. DESCRIPTION DE CE MONUMENT

Lors de son inauguration, le 9 juin 1923, un journal de Québec en publia une description assez complète. J'en détache quelques paragraphes au bénéfice de mes lecteurs.

La statue du cardinal Taschereau, en bronze teint vieil or, fondue aux fameux ateliers Berbedienne, de Paris, sous la direction personnelle de A. Vermare, grand prix de Rome, représente le premier Cardinal canadien dans une attitude qui commande le respect.

Le prélat est debout, revêtu du rochet, de la cappa magna, la main gauche sur la poitrine, dans un geste d'attitude publique qui était familière au Cardinal Taschereau, la tête légèrement tournée dans la direction du séminaire de Québec, et, de sa main droite étendue, désignant à la fois au peuple de sa ville épiscopale et le séminaire et sa cathédrale, objets de sa constante sollicitude pastorale.

Le socle de la statue est aussi des plus riches comme matériel et comme beauté de style architectural. Il est construit de granit grenat du Nouveau-Brunswick, les parties saillantes en étant polies et les autres finement bouchardées, tandis que la terrasse, en granit bleu de la Rivière-à-Pierre, offre à l'oeil un très joli contraste.

Une balustrade en granit de teintes variées encadre superbement la terrasse et le monument.

L'harmonie de l'ensemble est d'une beauté purement classique, et fait grandement honneur à l'architecte qui a conçu le plan du socle, Maxime Roisin. Tout comme la statue elle-même du Cardinal, frappante de ressemblance et de majestueuse dignité, est l'une des grandes oeuvres de la statuaire française moderne et digne en tous points du maître qui l'a conçue et exécutée, M. André Vermare.

Les bas-reliefs sont au nombre de trois. L'artiste a magistralement traduit trois épisodes de la vie du Cardinal Taschereau. Ils rappellent :

1 — Sur la face du côté de la basilique, c'est l'institution des Quarante-Heures par le Cardinal Taschereau. On y voit Son Eminence en adoration devant le Saint-Sacrement exposé, dans le choeur de sa cathédrale. Il est entouré de prêtres et de fidèles en prière;

2 — Sur le côté faisant face à l'hôtel de ville, la carrière de supérieur du Séminaire et de recteur de l'Université Laval du Cardinal Taschereau, qui fut aussi l'un des huit fondateurs

de l'Université, est rappelée. On y voit Son Eminence dans les jardins du Séminaire, causant familièrement, selon son habitude, avec des prêtres, des séminaristes et des écoliers, qu'il aimait toujours d'une affection paternelle et qu'il ne cessa d'entourer de sa sollicitude;

3 — Sur la face arrière du monument, du côté de la rue Buade, revit l'épisode glorieux de la vie du Cardinal Taschereau, lorsque, en 1847, encore jeune prêtre, il alla porter, au risque de sa vie, les secours de la religion aux pauvres victimes irlandaises du typhus, à la Quarantaine de la Grosse-Ile.

4 — A l'arrière-plan de ce bas-relief se dessine nettement la silhouette d'un voilier de l'époque, qui vient de débarquer les malheureux réfugiés de l'Irlande sur les rives du Saint-Laurent, tandis qu'à l'avant-plan, sur la grève, on voit l'abbé Elzéar-Alexandre Taschereau penché sur un malade qui est entouré de parents et de compatriotes, et lui montrant, pour le reconforter, le Christ en croix.

Les trois bas-reliefs sont en bronze vieil or, comme la statue et comme le sont aussi les quatre anges qui ornent les consoles, ainsi que les guirlandes qui encadrent gracieusement le socle.

Sur la face avant du monument, sur une magnifique pierre de granit rouge finement polie, se lit l'inscription suivante :

AU PREMIER
CARDINAL CANADIEN
L'ÉMINENTISSIME
ELZÉAR-ALEXANDRE
TASCHEREAU
ARCHEVÊQUE
DE QUÉBEC

Au-dessus, se dégagent les armoiries du cardinal Taschereau, en bronze vieil or.

3. SA VIE

Il naquit à Sainte-Marie de Beauce, le 17 février 1820. Il était le sixième enfant d'une famille de sept, et le fils du



seigneur Jean-Thomas Taschereau et de Marie Panet. La famille du juge Jean-Thomas Taschereau habitait le manoir seigneurial. Marie Panet était la fille de feu l'honorable Jean-Antoine Panet, premier président de la Chambre d'Assemblée du Bas-Canada, (1792) et la soeur de Mgr Bernard-Claude Panet.

Elzéar-Alexandre Taschereau franchit le seuil du Séminaire de Québec à l'âge de huit (8) ans, soit en 1828, et il termina ses études classiques huit ans plus tard, en 1836.

Il entra dans les Ordres l'année suivante, et se rendit à Rome, avec l'abbé Jean Holmes, où il revêtit la soutane et reçut la tonsure. Le 10 septembre 1842, il était ordonné prêtre par Mgr Piatti, archevêque de Trébizonde.

Il fut ensuite chargé d'enseigner la philosophie au Séminaire de Québec. Plus tard, la théologie et les sciences physiques. Il exerça aussi les fonctions de directeur, préfet des études et organisateur de sociétés littéraires.

Il retourna à Rome où il conquit de haute main le diplôme de docteur en Droit canon. En 1860, il devint supérieur du Séminaire, en même temps que recteur de l'Université Laval.

C'est le 19 mars 1871 qu'il fut sacré archevêque de l'archidiocèse de Québec par Mgr Lynch, archevêque de Toronto.

Lors du deuxième centenaire de l'érection du diocèse de Québec, en 1874, le pape Pie IX lui conféra des pouvoirs extraordinaires; puis il éleva la cathédrale au rang de basilique mineure et le nomma comte romain.

En 1886, le pape Léon XIII lui conféra la pourpre cardinalice. C'était le premier archevêque du Canada à recevoir pareil honneur.

Les oeuvres accomplies par le Cardinal Taschereau sont nombreuses et fort remarquables. Nous ne pouvons que signaler ici les plus importantes :

Ceux qui ont été témoins du 275^e anniversaire de la fondation de Sainte-Anne-de-la-Pocatière, n'ont pas dû oublier, dans leurs prières, le cardinal Taschereau qui sauva le collège de cette paroisse d'une ruine imminente.



Plusieurs communautés religieuses furent admises, durant son règne, pour aider celles qui y existaient déjà, entre autres : les pères Rédemptoristes, les frères du Sacré-Coeur, les clercs de St-Viateur, de St-Vincent de Paul et les Maristes; il a aussi érigé canoniquement près de quarante (40) paroisses.

Si l'on considère Mgr Paul-Eugène Roy comme le sauveur de l'hôpital du Sacré-Coeur, il faut reconnaître que c'est le Cardinal Taschereau qui en fut le fondateur, en 1873.

On doit l'institution des Quarante-Heures, en 1872, au Cardinal Taschereau, et c'est ce que rappelle un des bas-reliefs de son monument, comme nous l'avons signalé il y a un instant.

De 1871 à 1893, le Cardinal Taschereau a lancé pas moins de soixante-six (66) mandements et adressé des centaines de lettres pastorales et circulaires au clergé de son diocèse. A venir au mois d'avril 1889, le Cardinal Taschereau avait présidé les trois (3) derniers conciles provinciaux, consacré six (6) évêques et ordonné deux cent quatre-vingts (280) prêtres, dont cent trente (130) pour l'Eglise de Québec.

Ce bref récit n'est pas l'endroit pour énumérer toutes les oeuvres du Cardinal Taschereau.

Ajoutons, toutefois, que Dieu a visiblement béni les actions de son fidèle serviteur. Il est considéré comme l'un des fondateurs de l'Université Laval et de la succursale de celle-ci à Montréal, aujourd'hui université autonome.

C'est sous son administration que fut divisé le diocèse des Trois-Rivières; sa partie sud, du côté sud du fleuve St-Laurent, devint le diocèse de Nicolet avec Mgr Elphège Gravel comme premier évêque. Mgr Calixte Marquis se fit l'avocat des partisans des Bois-Francs, à Rome.

Le Cardinal Taschereau a dû lutter, comme évêque et archevêque-cardinal, contre certains éléments du clergé qui ne voyaient pas du même oeil que lui des questions d'enseignement universitaire, de séparation de diocèse, la liberté et la probité des élections, etc. Mais sa science, sa sagesse, son jugement, aidés avant tout des lumières du Saint-Esprit, l'ont fait, presque toujours, triompher des difficultés qui se sont présentées sur son passage, et aujourd'hui, l'on constate que ceux qu'on a appelés les ultra-mondains de l'époque, ont

dû baisser pavillon et que nous jouissons d'une plus grande mesure de liberté et de justice que naguère.

"Le 22 septembre 1891, lit-on dans le DICTIONNAIRE GÉNÉRAL DU CANADA, Mgr Bégin fut élu archevêque de Cyrène, puis administrateur du diocèse de Québec, le 3 septembre 1894, afin de venir en aide au Cardinal Taschereau, alors frappé d'un ramollissement cérébral qui anéantit ses forces intellectuelles." Il mourut le 12 avril 1898.

4. BIBLIOGRAPHIE

Les Evêques de Québec, par l'abbé Henri Têtu; **Le Dictionnaire général du Canada**, par le Père L. Le Jeune, O.M.I.; **Les Monuments commémoratifs de la province de Québec**, par P.-G. Roy; **Mandements des Evêques de Québec**, (nouvelle série) 1889 à 1905 (5 volumes); **La Semaine religieuse de Québec**; **l'Annuaire de l'Université Laval 1898-99**; **Le premier cardinal canadien**, par Mgr T.-E. Hamel (Québec 1886).





HONORÉ MERCIER

Le monument Mercier (1840 - 1894)

1. ENDROIT

C'est en face du parlement de Québec, dans la partie du parterre que longe la Grande-Allée, et à quelques pas de deux autres monuments remarquables, celui de **François-Xavier Garneau** et celui de la **Croix du Sacrifice**, formant un triangle isocèle, que l'on voit se dresser la haute statue de Mercier, juchée sur un socle de pierre monumental. La statue est l'oeuvre du sculpteur français, Paul Chevré, qui a déjà doté la Vieille Capitale du **Monument Champlain**.

2. DESCRIPTION

Comme nous venons de le dire, au sommet d'une colonne de granit, se dresse la statue de bronze de Mercier, représentant celui-ci dans la pose d'un tribun, vêtu d'un long "Prince-Albert", les jambes écartées, le bras gauche replié, pendant que le bras droit est tendu vers une foule invisible à qui il semble s'adresser. C'était, paraît-il, une des poses favorites du grand tribun, qui a subjugué les foules pendant longtemps.

On peut lire des inscriptions sur les plaques de bronze qui ornent les quatre façades du socle. Sur celle d'en avant, on lit cette supplication favorite du grand patriote :

*CESSONS NOS LUTTES FRATRICIDES
UNISSONS-NOUS.*

Sur la plaque commémorative, placée en arrière, au-dessous de la femme symbolisant le Patriotisme, est inscrit ce qui suit :

ÉRIGÉ À LA MÉMOIRE DE
L'HONORABLE HONORÉ MERCIER

*Premier Ministre
de la Province de Québec.*

PAUL CHEVRÉ, SCULPTEUR

Sur le côté sud du socle, sous les moissonneurs, on a apposé la citation suivante :

"Dès l'instant où le peuple a compris sa liberté, le seul moyen de le gouverner est de l'instruire. Ce peuple libre que nous devons instruire et éclairer, c'est le vrai peuple, celui qui travaille, c'est la grande famille par excellence, celle des laboureurs et des manoeuvriers, du commerce et de l'industrie. Ouvrons-leur toute grande la porte du temple, la porte de l'école. Que sa bienfaisante lumière se répande sur le monde universel, et assurons-nous que ses rayons pénètrent jusqu'au foyer des plus humbles chaumières."

(Extrait d'un discours de l'honorable Honoré Mercier sur le patriotisme)

Enfin, sur le côté nord de la base, se lit la déclaration suivante :

"Nous, de la province de Québec, sommes déterminés à n'avoir d'autre guide dans nos affaires publiques que la justice. Nous croyons en elle en tout et en dépit de tout; pour elle nous assumons les responsabilités les plus lourdes comme les conséquences les plus graves, non seulement du présent et de l'avenir, mais encore du passé; et lorsque nous constatons que dans le fait accompli, les préceptes de cette justice ont été méconnus, ses intérêts négligés, ses droits trahis, alors nous croyons qu'il faut revenir sur ses pas, retourner en arrière, pour redresser les torts et payer la dette."

(Extrait d'un discours de l'honorable Honoré Mercier, au congrès de Baltimore)

Les deux bas-reliefs qui ornent le socle du monument, représentent, l'un l'Eloquence, symbolisant le génie de Mercier, en faisant connaître que la vraie fortune d'un pays se trouve dans les produits de la ferme, dévoile l'abondance de-

vant les cultivateurs et les encourage dans leur labeur; l'autre montre une Statue de Femme serrant un drapeau sur sa poitrine, exprimant par là le Patriotisme. A ses pieds, l'on voit un cartouche avec les armes de la province de Québec.

Le travail de maçonnerie de ce monument fut exécuté dans les ateliers de l'entrepreneur Joseph Gosselin, de Lévis.

3. INAUGURATION DE CE MONUMENT

C'est le 25 juin 1912 qu'eut lieu le dévoilement de ce monument; cette fête coïncida avec le premier Congrès de la langue française, dont les séances s'étendirent du 24 au 26 du même mois.

Les organisateurs de ce congrès avaient bien voulu suspendre leurs séances, pour permettre aux admirateurs de Mercier de dévoiler son monument, le lendemain de la célébration de la Saint-Jean-Baptiste.

Cet hommage donna lieu à un grand déploiement. Une estrade avait été dressée en face de la statue Mercier, et sur cette estrade, on voyait les principaux citoyens de la Province, sans distinction de parti, qui venaient rendre un témoignage d'admiration à un grand patriote et à un orateur aimé des foules.

Inutile d'ajouter que les discours ne manquèrent pas. Parmi les orateurs, il faudrait citer : L'honorable Louis-Alexandre Taschereau, ministre des Travaux Publics dans le gouvernement Gouin, et président de cette fête patriotique; puis vinrent successivement Sir François Langelier, lieutenant-gouverneur de la province de Québec; l'honorable Charles Langelier, juge des Sessions de la Paix; l'honorable Adélar Turgeon, président du Conseil Législatif de la Province; l'honorable Chs Devlin, ministre de la Colonisation; l'honorable P.-S.-G. MacKenzie, trésorier de la Province; Hector Laferté, représentant de la Jeunesse Libérale; Honoré Mercier, fils du grand patriote, alors député de Châteauguay, et autres.

Une pièce de vers fut récitée par le poète Louis-Joseph Doucet, qui en était l'auteur, et des gerbes de fleurs déposées au pied du monument.

4. VIE DE MERCIER

Il fut tour à tour journaliste, avocat, homme politique, premier ministre (1887-1892); Grand-Croix de St-Grégoire, commandeur de la Légion d'Honneur, commandeur de l'Ordre de Léopold et comte palatin, à titre héréditaire.

Il naquit le 15 octobre à Iberville; fit ses études au collège classique des Jésuites, à Montréal. Dès 1862, à l'âge de vingt-deux (22) ans, il était déjà rédacteur en chef du **Courrier de St-Hyacinthe**. En 1865, soit trois ans plus tard, il fut admis au Barreau du Bas-Canada. En 1872, il est élu député pour le comté de Rouville, à la Chambre des Communes. Il entre à la Chambre d'Assemblée provinciale en 1879, comme député de St-Hyacinthe. Joly de Lotbinière ayant résigné son poste de chef du parti libéral, en 1883, Mercier fut choisi pour lui succéder. En 1885, il fit une campagne violente, dans plus de soixante localités, pour soulever l'indignation publique contre les auteurs de la pendaison de Louis Riel.

Deux ans plus tard, soit le 23 février 1887, il devenait premier ministre de la province de Québec et il le fut jusqu'au 16 décembre 1891. Simultanément, il occupa les postes de procureur général, ministre de l'Agriculture et de la Colonisation, et président du Conseil Exécutif.

Pendant son règne, il s'efforça d'améliorer la voirie, construisit des ponts et des chemins de fer, encouragea les écoles d'Arts et Métiers, fonda les écoles du soir, organisa des bibliothèques ouvrières, régla la question de l'indemnité réclamée des Jésuites pour la spoliation de leurs biens, convoqua une conférence interprovinciale, fit concéder gratuitement des lots aux pères de famille de douze enfants, et bien d'autres item qu'il serait trop long d'énumérer ici.

Toutefois, les dernières années de Mercier furent assombries par des accusations. Il fut renvoyé d'office par le lieutenant-gouverneur Angers et forcé de comparaître devant la Cour d'Assises, au sujet de sommes qui lui auraient été versées dans l'affaire dite du chemin de fer de la Baie des Chaleurs et d'un contrat avec J.-B. Langlais, libraire. Il fut exonéré par le jury et le peuple le porta en triomphe. Mais il ne put survivre à cet affront. Toutefois les électeurs de Bonaventure lui

assurèrent un mandat jusqu'à sa mort, le 30 octobre 1894. Il devait renaître dans le bronze dix-huit (18) ans plus tard. Québec s'était souvenu, selon sa devise.

5. BIBLIOGRAPHIE

Devant la statue de Mercier, Ph. Roy; **Dictionnaire général du Canada**, Le Père L. Le Jeune, O.M.I.; **La vie de Mercier**, L.-O. David; **L'Opinion publique** (1879), L.-O. David; **La Province de Québec**, vol. VI : **Les Nationaux et Mercier**, Robert Rumilly; **Biographie et discours**, J.-A. Pelland, 1890; **Le Panthéon canadien**, M. Bibaud; **L'Hon. Honoré Mercier, sa vie, son oeuvre, sa fin**, par un auteur anonyme (brochure de quarante (40) pages, in-8.) 1896.



GEORGES-ETIENNE CARTIER

Georges-Etienne Cartier (1814 - 1873)

1. ENDROIT

Le monument **Sir Georges-Etienne Cartier** a été érigé dans le Parc Montmorency, au sommet de la Côte de la Montagne, sur le lopin où jadis l'on voyait le somptueux palais épiscopal de Mgr de St-Vallier. La chapelle de ce palais fut convertie en Chambre d'Assemblée, pour le premier parlement canadien, dont la première session s'ouvrit au mois de janvier 1792.

Le Parc Montmorency est certainement le coin de terre le plus chargé d'histoire de tout Québec, bien que sa superficie soit restreinte à tout au plus deux ou trois arpents, sous forme de triangle.

L'historique demeure des évêques, construite en 1693 par Mgr de St-Vallier, peu de temps après son arrivée à Québec, en 1688, devait être le témoin d'une durée fort remarquable puisqu'elle se prolongea jusqu'à 1854, alors qu'elle fut détruite par un incendie. Un édifice plus modeste la remplaça.

Cartier qui fut élu député de Verchères en 1848, prit la parole maintes fois dans la chapelle de cet édifice, et c'est pourquoi on a voulu lui dresser un monument à l'endroit même où il avait combattu pour que les habitants du Bas-Canada jouissent des mêmes libertés, des mêmes droits et des mêmes privilèges que de ceux du Haut-Canada.

2. DESCRIPTION

La statue de Sir Georges-Etienne Cartier, de grandeur héroïque, puisqu'elle a plus de six (6) pieds, repose sur un piédestal de granit. Sa base est formée de trois marches aussi de granit. Au sommet de la colonne, Cartier est debout, dans

la position d'un orateur qui s'adresse à une foule. Son bras droit est tendu, pendant que sa main gauche tient un parchemin reposant sur un guéridon. Cette statue est l'oeuvre du sculpteur G.-H. Hill, qui est aussi l'auteur de l'autre monument de Cartier, dans le Parc Jeanne-Mance, au pied du Mont-Royal, à Montréal. Ceux qui ont vu les deux monuments ne peuvent s'empêcher de constater que celui de Montréal a plus grande allure que celui de Québec, bien que ce soit deux statues identiques que l'on remarque aux deux endroits.

Le monument du Parc Montmorency est très simple et très modeste, pour ne pas dire davantage, puisque, en tout et partout, il ne s'élève qu'à environ quinze (15) pieds, et que son piédestal n'est guère plus haut que la statue elle-même.

C'est en 1914, lors du centenaire de Cartier, qu'on fit élever, à Montréal, le monument que l'on voit maintenant, mais ce n'est qu'en 1919 que la statue du grand homme fut dévoilée. La première Grande Guerre fut la cause de ce retard. Le monument de Montréal est l'un des plus beaux que l'on puisse voir. De plus, il occupe un site remarquable. Au sommet d'une colonne de cent pieds, qui se dresse en arrière de la statue de Cartier, on voit un ange, les ailes étendues. Cet ange représente la RENOMMÉE. On dit que ce monument a coûté plus de \$100,000.

Mais revenons à Québec pour la description du monument du Parc Montmorency. Sur la façade principale du cénotaphe, du côté où Cartier tourne la figure, on voit le simple mot : CARTIER. Ce laconisme est regrettable, car des guides improvisés le confondent avec Jacques Cartier, le découvreur du Canada.

A l'arrière : "Nous franco-canadiens, nous sommes l'une des races de la Confédération, à nous de le comprendre et de travailler au bien commun."

A la droite : "Pour assurer notre existence, il faut nous cramponner à la terre et léguer à nos enfants la langue de nos ancêtres et la propriété du sol."

A la gauche : "Dans un pays comme le nôtre, il faut que tous les droits soient sauvegardés et que toutes les convictions soient respectées."

Ces trois sentences sont extraites des discours de Cartier.

C'est le 6 septembre 1920 que la statue de Cartier fut dévoilée par l'honorable M. Taschereau, alors premier ministre de la province de Québec. Son Eminence le Cardinal Bégin fut l'un des orateurs à cette occasion, et il en profita pour rappeler les nombreux souvenirs historiques qui se rattachent à ce coin de terre où fut érigé le palais épiscopal de Mgr de St-Vallier. L'honorable E.-L. Patenaude en a aussi rappelé les fastes dans une causerie intitulée "Vers la grande histoire en passant par la petite," à un dîner du club Canadien, à Québec, le 13 avril 1935.

3. VIE DE CARTIER

Georges-Etienne Cartier naquit le 6 septembre 1814, à St-Antoine-sur-Richelieu. Ses concitoyens et ses co-paroissiens lui ont élevé un monument dans sa paroisse natale, et ce monument fut dévoilé le 28 septembre 1919. C'est un buste qui repose au sommet d'une colonne d'environ vingt-cinq pieds de hauteur, avec deux marches de base. Au sommet de cette colonne, on voit une couronne qui va rejoindre la partie inférieure du buste de Cartier, et au-dessous de cette couronne, on lit l'inscription suivante :

À
CARTIER
à
son village natal
La patrie reconnaissante

Mais il y a mieux, si l'on peut dire, que les monuments de pierre et de bronze pour immortaliser le souvenir d'un homme : ce sont les pages d'un livre. Plusieurs auteurs se sont appliqués à nous rappeler la vie de Cartier, comme on pourra le constater par les notes bibliographiques à la fin de cette étude.

Georges-Etienne Cartier fit ses études classiques chez les messieurs de St-Sulpice, à Montréal. Au temps où il fut admis au Barreau, en 1835, les esprits étaient fort agités et il y avait de la poudre dans l'air. C'était l'époque où nos compatriotes

étaient à la veille de faire éclater leur colère, devant les injustices dont ils étaient les victimes de la part des nouveaux maîtres de la politique canadienne. Lord Aylmer était alors le gouverneur général du Canada et le Family Compact tenait entre ses mains les rênes du pouvoir politique.

Cartier ne prit pas de temps à se ranger du côté des Fils de la Liberté et devint même secrétaire de son comité d'organisation. Il fit le coup de feu à Saint-Denis, en 1837, contre les troupes de Gore. Le docteur Wolfred Nelson commandait les révoltés. Ces premières victoires de Saint-Denis et de Saint-Charles, gagnées par nos compatriotes, furent chèrement payées après; les HABITS-ROUGES ne se gênèrent pas pour piller, incendier et tout massacrer au crédit des répresseurs. Cartier dut s'enfuir aux Etats-Unis, et il ne revint à Montréal qu'un an plus tard, c'est-à-dire après l'amnistie de Lord Durham. La paix revenue, Cartier se remit à la pratique de sa profession. Il fut non seulement l'associé de Louis-Hippolyte Lafontaine, mais il partageait aussi ses idées politiques.

L'Union du Haut et du Bas-Canada effectuée en 1840 fut loin de donner satisfaction au Bas-Canada où l'usage du français, au parlement, était interdit, ainsi que dans l'impression des documents publics. Il fallut de longues années de lutte pour obtenir le redressement de cette injustice.

Cartier comprenait bien que le salut ne viendrait pas du côté des oppresseurs, mais que nous devons compter sur nos propres forces, pour la défense de nos droits et l'adoption de mesures justes et équitables. Après avoir fait ses premières luttes, en 1843, pour combattre Denis-Benjamin Viger qui se présentait dans le comté de St-Hyacinthe, Cartier se lança lui-même dans la mêlée, pour son propre compte, dans le comté de Verchères, en 1848. Pendant vingt-cinq ans, il fut continuellement sur la brèche et toujours au premier rang. Il entra dans le ministère Mac Nab-Taché en 1855, comme membre de l'Exécutif, en qualité de secrétaire provincial; puis le 24 mai 1856, le cabinet Taché-MacDonald lui offrit le portefeuille de procureur général; le 26 novembre 1857, il devenait chef de l'administration MacDonald-Cartier jusqu'au 1er août 1858; et encore du 6 août au 23 mai 1862; enfin il y retourna du 30 mars 1864 au 1er janvier 1867.

Tout d'abord libéral, ou plus exactement appartenant au parti libéral-conservateur, Cartier ne tarda pas à observer et à déplorer les écarts du parti libéral, qui encourut les blâmes du clergé et des hommes pondérés à cause de ses idées radicales et les discours enflammés de L.-J. Papineau, et aussi son alliance avec les esprits les plus fanatiques de l'Ontario. Voici comment s'exprime un de ses biographes à ce sujet : "Dès lors il se posa en adversaire de ces idées et de ces projets, comme le plus énergique défenseur des intérêts nationaux et religieux des Canadiens français."

En somme, au cours de sa vie publique, Sir Georges-Etienne Cartier a été tour à tour avocat, homme d'état, ministre, Père de la Confédération. C'est au lendemain de la Confédération qu'il fut créé baronnet du Royaume-Uni, par la reine Victoria.

Bien qu'élu député de Verchères en 1848, il ne siégea pas longtemps à Montréal, parce que le Parlement de l'époque y fut incendié en 1849, par des émeutiers, et alors on dut transférer le siège du gouvernement à Toronto. Ce n'est qu'à la session de 1852 que Québec eut l'honneur de recevoir, pour la première fois, ce jeune député appelé à une haute renommée.

En 1854, le coin de terre de Québec, où se trouvait le parlement, est témoin de l'incendie de l'antique palais épiscopal. On reconstruisit un autre parlement en 1860 et celui-ci fut inauguré par le Prince de Galles qui y établit son quartier général pendant son séjour à Québec. Plus tard, il devait monter sur le trône, à la mort de sa mère la reine Victoria, en 1901, sous le nom d'Edouard VII.

En 1864, ce nouveau palais législatif donnait asile aux Pères de la Confédération pour l'élaboration d'un pacte qui devait être adopté et devenir effectif le 1er juillet 1867. L'on a dit de Sir Georges-Etienne Cartier que, sans lui, la Confédération n'aurait pas vu le jour. C'est Sir John A. MacDonald qui le déclara au dévoilement de la statue de son ami à Ottawa, le 9 janvier 1885, premier monument érigé à Ottawa.

Un jeune journaliste, Chs-Ed. Lavergne a écrit, en 1914, une courte biographie de Georges-Etienne Cartier. Voici comment, en termes cursifs, il burine les principaux traits de Cartier : "Cartier aimait sa province. Il voulait qu'elle profitât de

ses avantages naturels, qu'elle mît en activité l'industrie intelligente de ses habitants; il désirait surtout qu'elle s'attachât à l'agriculture, au défrichement de ces millions d'acres de terre vierge impatiente, des mains qui la féconderaient. Il aimait profondément le peuple. C'est pour lui qu'il travaillait sans relâche et qu'il usait sa vie. Mais, il ne l'a jamais adulé. A ses yeux, le peuple est un enfant. Il faut étudier ses besoins pour les satisfaire, au lieu de s'en rapporter exclusivement à ses propres réclamations inspirées souvent par le caprice. Il considère qu'il vaut mieux former l'opinion que de lui obéir. Il ne flatte pas le peuple, il le conduit. L'étude et la réflexion sont les conseillers qui exercent le plus d'influence sur lui.

Il méprise les coulissiers, les ronds-de-cuir, les flagorneurs, toute la valetaille politique qui grouille autour du trésor public. Il a conscience de sa supériorité sur les politiciens du jour et de son ascendant sur la masse. Aussi, le pouvoir émiétté à l'infini de la démocratie moderne n'est pas fait pour lui plaire. Et son absolutisme perce dans ces paroles : "Je tiens mes promesses parce que je n'en fais jamais."

Très attaché aux vieux principes, toujours jeunes, puisqu'ils ne meurent pas, Cartier fut en même temps un homme de progrès, dans le meilleur sens du mot et le plus étendu.

Son optimisme déconcertait parfois ses amis, mais son action allait toujours aussi loin que sa pensée. S'il avait vécu quinze ans de plus, il aurait accompli de grandes choses que nous attendons encore; il aurait peut-être empêché de malheureux événements. Gladstone l'appelait "l'homme légion", et le mot est juste."

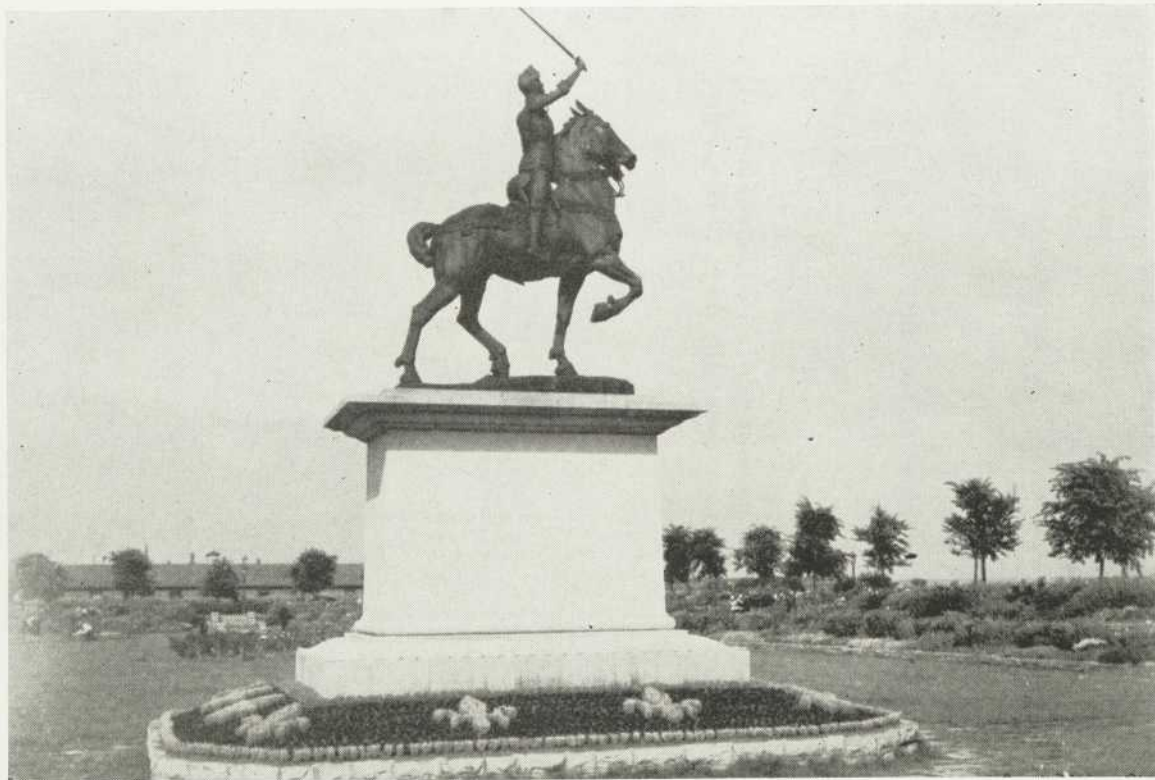
Cartier mourut à Londres le 20 mai 1873 et il fut inhumé le 13 juin à Montréal. Ses restes mortels arrivèrent à Québec, le 28 juin, à bord du "Prussien". Un libéra fut chanté dans la basilique et une oraison funèbre prononcée par l'abbé Antoine Racine qui, plus tard, devint le premier évêque de Sherbrooke. Le "Druid" qui avait été organisé en chapelle ardente pour le voyage de Québec à Montréal, s'arrêta aux Trois-Rivières où un libéra fut aussi chanté dans la cathédrale; le grand vicaire Caron prononça l'éloge du défunt. A Montréal, on dit qu'une foule de plus de cent mille personnes (100,000) se pressait près de l'église Notre-Dame, pendant le service. Ce service fut chanté

par Mgr Fabre, beau-frère de Sir Georges-Etienne Cartier. En effet, celui-ci avait épousé, en 1847, Hortense, soeur de Mgr Fabre.

L'hommage rendu par l'Eglise à Cartier fut sans doute remarquable, mais ce n'était que justice, puisque Cartier n'avait pas rougi de l'Eglise, ni de ses droits durant sa vie, et c'est pourquoi l'Eglise ne rougit pas de lui après sa mort.

4. BIBLIOGRAPHIE

L.-O. David, **Biographies et portraits**, Montréal 1876; A.-D. DeCelles, **Lafontaine et Cartier**, Montréal 1907; J.-D. Tourigny, **Fêtes patriotiques**, 1920; John Boyd, **Sir Georges-Etienne Cartier** (traduit de l'anglais par Sylva Clapin) 1918; Charles-Edouard Lavergne, **Georges-Etienne Cartier**, 1914; le Rév. Père L. Le Jeune, O.M.I., **Dictionnaire général du Canada**, 1831; P.-G. Roy, **Les monuments commémoratifs de la Province de Québec**, volume 1, 1923.



JEANNE D'ARC

Jeanne-d'Arc (1412 - 1431)

1. ENDROIT

Dans le Parc des Champs de Bataille Nationaux, du côté de l'est, presque à l'endroit où les troupes de Montcalm et de Wolfe subirent leur choc, le 14 septembre 1759, se dresse un superbe monument équestre de Jeanne d'Arc. La monture repose sur un cénotaphe assez élevé et couronné d'un entablement supportant Jeanne d'Arc en selle sur un superbe coursier. Ce monument a été élevé au milieu d'une vaste étendue de terrain enfoncé, apparemment à l'origine pour en faire un jardin aquatique, mais qui a été laissé à sec, avec sa rocaille.

La périphérie de ce jardin est garnie, en été, des fleurs les plus variées, et disposées avec un goût exquis. A mesure que se déroulent les mois de la belle saison, on voit apparaître tour à tour, des fleurs de différentes couleurs puis, un peu en dehors, dans le pourtour, on a planté de beaux ormes qui auront bientôt atteint l'âge adulte et sauront ainsi ajouter un fleuron de plus au pittoresque de l'ensemble du terrain, au milieu duquel Jeanne d'Arc semble avancer à la tête de ses troupes. Ce monument fut taillé en 1937 et érigé à Québec peu de temps après.

2. DESCRIPTION

La première base du monument repose sur la pierre schisteuse du rocher de Québec, dominée par un bloc monumental de pierre blanche d'une seule pièce, taillé à même un rocher immense de la chaîne des Monts Notre-Dame aux États-Unis. Ce bloc est de forme rectangulaire, légèrement évasé du bas et sur la façade de droite il porte l'inscription suivante :

*Inspirés par le
Charme historique de Québec*

*Les deux donateurs anonymes
De ce monument
L'ont offert à la
Commission des Champs de
Bataille Nationaux
Comme emblème du
Patriotisme et de la vaillance
Des héros de
1759 - 1760*

Du côté opposé on lit la traduction anglaise de la même inscription :

*A tribute
To the historical charm of Quebec
This monument
Was presented to the
National Battle Fields Commission
By two anonymous donors
As an emblem of
The patriotism and valor
Of the heroes of
1759 and 1760*

Enfin, le côté sud porte l'inscription suivante :

*Sancta Joanna de Arc
1409 - 1431
Ac amoris patriæ
Exemplar eximium
Hoc monumento
Celebratur*

Jeanne d'Arc portant une armure articulée, y compris un casque à visière levée, est fièrement campée sur la selle de son coursier, dont elle tient, de la main gauche, les rênes, pendant que le fier animal, la gueule ouverte et la tête collée au poitrail, fait des efforts pour se dégager et prendre sa course. Elle dresse son sabre de la main droite comme dans un signal de ralliement pour les troupes qu'elle conduit à la victoire, ou encore pour saluer le ciel.

La statue que nous voyons à Québec est la reproduction exacte de celle qui se trouve à New-York ⁽¹⁾.

L'auteur de ce monument a laissé son nom sur le socle même du cénotaphe : "Anna Hyatt Huntington, sculptor, 1938".

Bien que la Commission des Champs de Bataille Nationaux ait reçu ce monument en pur don anonyme de la part de deux admirateurs de la Vieille Capitale, il n'en reste pas moins que le mystère qui enveloppait ce magnifique hommage rendu à la cité de Champlain, a fini par percer. M. et Madame A. W. Huntington, de la ville de New-York, étaient venus, paraît-il, en voyage de noces à Québec. Après avoir parcouru la ville en tous sens et admiré ses beautés naturelles, ses sites historiques et ses monuments commémoratifs; après avoir parcouru les Plaines d'Abraham et appris ce qu'elles représentent de souvenirs pour nous, ils furent conquis par cette épopée et résolurent d'offrir à la cité de Champlain un monument qui ne déparerait pas l'un de ses parcs publics. Et c'est ainsi qu'une couple d'années après, Madame Huntington, qui est l'auteur de ce monument, avec l'assentiment de son mari, en fit don à la ville de Québec. Ce couple, favorisé de la fortune, et en même temps admirateur des beaux-arts, a voulu donner une preuve tangible de son admiration pour Québec et sa générosité ne s'est arrêtée que lorsque le monument fut installé, sans qu'il en coûtât un sou au trésor municipal. Le bloc du cénotaphe pèse vingt-huit (28) tonnes et la statue équestre, deux tonnes et demie (2½). Les travaux d'installation ont été exécutés par Paul Jobin, de Québec, sous la direction de Robert A. Baillie, architecte de New-York.

Il était assez difficile d'admettre qu'on pourrait monter, dans le Parc des Champs de Bataille Nationaux, une statue étrangère à l'histoire qui surgit partout sur ce sol sacré, sans que des murmures se fassent entendre dans la presse anglaise locale. Aussi habile en rhétorique qu'en sculpture, Madame Anna Hyatt Huntington a trouvé le mot juste pour justifier son geste, quand elle a gravé sur la pierre que ce monument est offert à la Commission des Champs de Bataille Na-

(1) Elle-même a été inspirée par la statue équestre de Paul Dubois, Paris (1895). Celle-ci s'élève depuis le 15 juillet 1896, devant le portail de la cathédrale de Reims. Il y en a une autre semblable sur la place St-Augustin, à Paris.

tionaux, "comme emblème du patriotisme et de la vaillance des héros de 1759-1760". Les quelques critiques qui se firent entendre à l'occasion de l'élévation de ce monument, se sont vite apaisées, lorsque l'on prit connaissance de la dédicace, et depuis, Québécois aussi bien que visiteurs étrangers, ne font qu'admirer sans arrière-pensée cette pièce d'art et exprimer leur reconnaissance à ses généreux donateurs.

3. VIE DE JEANNE D'ARC

On sait que Jeanne d'Arc naquit en 1412⁽²⁾ et mourut en 1431. Elle vit le jour à Domrémy, sur les marches de la Lorraine, dans une humble chaumière, de parents pieux et dévoués au roi Charles VII. Il y a plus de cinq siècles qu'elle est morte, mais son souvenir s'est transmis, avec son épopée et sa mort ignominieuse, de génération en génération, jusqu'au jour où son innocence fut reconnue et qu'elle fut proclamée sainte en 1920 par Benoît XV.

Mais reprenons pour les jeunes qui ignorent cette page de l'histoire de la France, et pour les moins jeunes qui l'auraient oubliée, un bref récit de la vie de Jeanne d'Arc.

Comme toute paysanne, son enfance s'écoula paisiblement à Domrémy. Mais un jour, sa patrie est en danger et son monarque n'a pas l'énergie voulue pour tenir tête à l'envahisseur, l'ennemi séculaire, l'Anglais, qui menace d'en faire la conquête. Et voilà que tout à coup en face de son pays ravagé, Jeanne d'Arc entend des voix qui lui disent qu'elle peut le sauver et repousser l'Anglais dans son île. Jeanne d'Arc exige des troupes pour la mener au prince; elle raffermir Charles VII à Chinon, délivre Orléans assiégé, bat les Anglais à Patsy, et donne à Reims un vrai roi à la France. Le roi Charles VII est sacré à Reims, par son archevêque, Mgr Regnault de Chartres.

Abandonnée de tous, de son roi et de son peuple, elle est prise et vendue à Compiègne et va subir un procès de deux

(2) Sur le cénotaphe du monument, en avant, l'on a gravé dans la pierre, comme on vient de le lire, les deux dates de "1409-1431" en dessous des mots "Sancta Joanna de Arc". Après avoir consulté plusieurs historiens de Jeanne d'Arc, des encyclopédies française et anglaise, de même que des albums contenant les principaux traits illustrés de la vie de la Pucelle d'Orléans, nous ne trouvons nulle part que Jeanne d'Arc naquit en 1409 mais bien en 1412, comme nous l'avons indiqué à la suite en dessous du titre de cette étude.

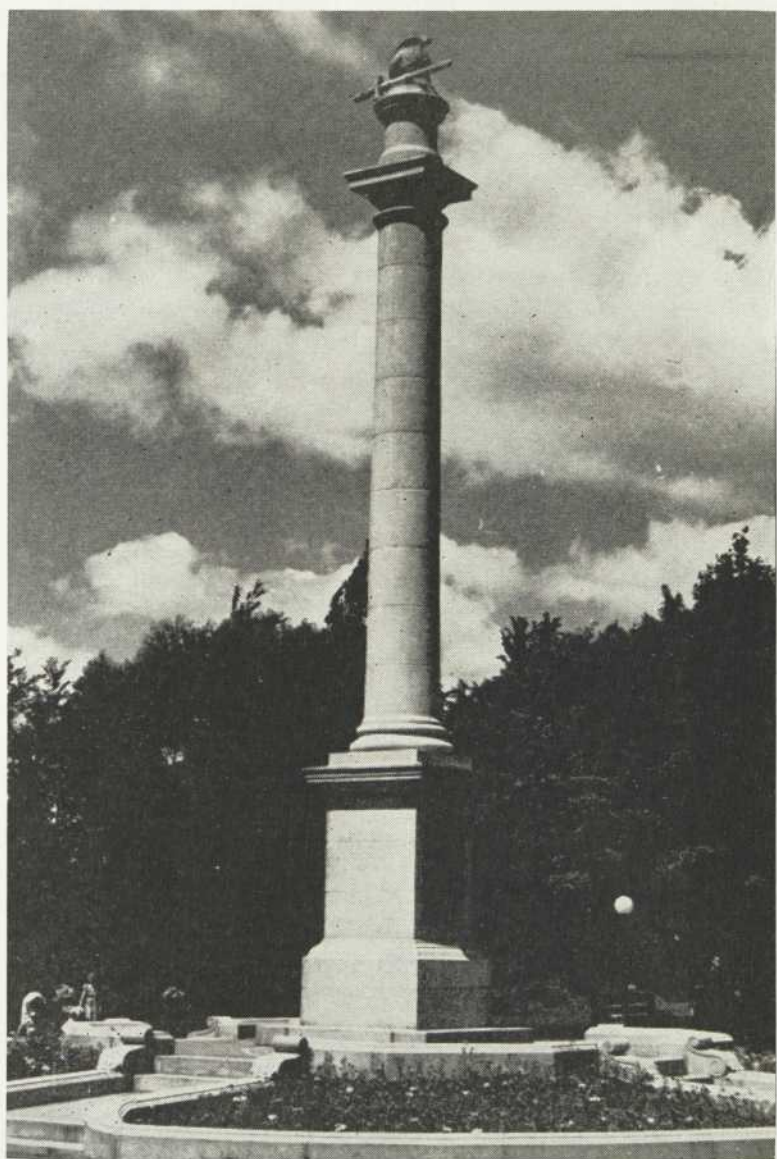
longs mois devant ses juges ou plutôt ses bourreaux. Les juges, ayant pour président l'évêque de Beauvais, Pierre Cauchon, qui s'était rangé du côté des ennemis, la déclarèrent coupable de tous les crimes dont on l'accusait — hérétique, relapse, apostate, idolâtre — et on la fit monter sur le bûcher à Rouen, le 30 mai 1431.

Jusqu'au dix-neuvième siècle et même encore tout récemment, on a lancé toutes sortes d'accusations contre Jeanne d'Arc, mais aujourd'hui il semble que l'unanimité se soit faite, chez les Français, au sujet de la Pucelle d'Orléans. Quoi qu'il en soit, on rencontre peu d'auteurs, de nos jours, qui n'admettent pas sa mission providentielle. L'Eglise a fait son procès et l'a déclarée sainte. C'est le deuxième dimanche de mai de chaque année que la France la célèbre en une "fête nationale".

La colonie française de Québec, et aussi les Québécois, ne manquent pas, depuis que l'église St-Coeur-de-Marie est érigée, d'inviter les catholiques à assister à une messe spéciale, lors de cet anniversaire, pour commémorer la canonisation de Jeanne d'Arc. Il y a messe solennelle et allocution sur Jeanne d'Arc; puis un détachement du Royal 22e Regt défile au son d'une fanfare devant le monument de Montcalm où sont groupés les principaux personnages officiels sortant de la messe de St-Coeur-de-Marie.

La cure de l'église de St-Coeur-de-Marie a été confiée aux Pères Eudistes, originaires de France, qui ont rempli différentes missions au pays. Tout d'abord dans la Nouvelle-Ecosse, le Nouveau-Brunswick et puis dans la province de Québec, à Chicoutimi, où ils fondèrent une paroisse et, enfin, sur la côte Nord. A Québec, outre leur église de St-Coeur-de-Marie, inaugurée en 1918, ils possèdent l'externat classique St-Jean-Eudes, érigé dans la paroisse St-Fidèle, quartier Limoilou, en 1937; et un noviciat et un scolasticat à Charlesbourg, à Gros-Pin, fondé en 1923.

On peut donc dire que ce sont les Pères Eudistes qui, à Québec, entretiennent le feu sacré du souvenir de Jeanne d'Arc, et que leurs efforts ont trouvé une oreille attentive et un coeur ouvert chez nos compatriotes. De tout temps, ceux-ci ont appris à vénérer la petite bergère de Domrémy, cette héroïne qui a sauvé son pays de l'esclavage, au temps jadis.



LE MONUMENT DU GÉNÉRAL WOLFE

James Wolfe (1727-1759)

1. ENDROIT

Comme nous l'avons vu précédemment, lorsque nous avons parlé de l'obélisque dédié à Wolfe et Montcalm, dans le Jardin du Fort, Wolfe possède encore au moins trois autres monuments à Québec, ou plutôt, un monument commémoratif de pierre et de bronze, et deux statues, dont l'une, sur la façade du parlement, et l'autre, à l'encoignure nord-ouest des rues Saint-Jean et Côte du Palais.

Ci-après, nous allons donner quelques précisions sur le Monument Wolfe que l'on voit dans le Parc des Champs de Bataille nationaux, tout près du musée et de la prison des hommes. Ce monument s'élève au fond de l'entrée centrale du parc, puisqu'il y en a deux autres, à l'est et à l'ouest. C'est une colonne de trente-huit pieds de hauteur, surmontée d'un casque et d'une épée à l'antique. On y voit, sur le piédestal, qui est de forme carrée, deux inscriptions gravées dans le bronze.

L'une rappelle que ce monument fut érigé par l'armée britannique, au Canada, en 1849, alors que le lieutenant-général, Sir Benjamin d'Urban, GCD, KCH, KCTS, SC, commandant des troupes britanniques, organisa une souscription parmi les militaires, afin d'obtenir les fonds nécessaires pour remplacer le monument érigé par Lord Aylmer, GCD, en 1832, lequel était délabré et même rompu.

L'autre inscription contient, en résumé, ce qui suit : Le premier monument, pour rappeler le souvenir de Wolfe, fut une pierre roulée à cet endroit, par l'armée même de Wolfe, afin de marquer l'endroit où il mourut. Un deuxième monument fut érigé à cet endroit en 1832. Le troisième fut donné par l'armée britannique en garnison au Canada, en 1849. Enfin, le qua-

trième monument — celui d'aujourd'hui — n'est qu'une reproduction du troisième, dont on a conservé le couronnement et les deux inscriptions. C'est l'oeuvre de la Commission du Parc des Champs de Bataille nationaux, en 1913.

2. DESCRIPTION

C'est le major Holland, arpenteur général du Canada, qui, en 1790, avait choisi les Plaines d'Abraham pour y placer quatre méridiennes. Ces méridiennes désignaient une ligne astronomique septentrionale. Elles servaient à ajuster les instruments des arpenteurs. L'une de ces méridiennes s'élevait à l'endroit où Wolfe avait rendu le dernier soupir, d'après la tradition. En conséquence, elle fut considérée comme le premier monument élevé en l'honneur du vainqueur de la première bataille des Plaines d'Abraham. Quelques années plus tard, soit en 1832, on constata que la méridienne de Holland était toute déchiquetée, car chacun en détachait des morceaux comme souvenirs. C'est alors que Lord Aylmer, gouverneur général, fit élever au même endroit une colonne tronquée, sur laquelle on pouvait lire l'inscription suivante : "Here died Wolfe victorious, sept. 13, MDCCLIX". Cette colonne qui, d'après les dessins, ne s'élevait pas à plus d'une douzaine de pieds de hauteur, était de forme cylindrique cannelée, et reposait sur une base de gros cailloux informes. Elle était entourée d'une clôture de fer, afin de la protéger contre les déprédations des vandales. Toutefois, dès 1849, elle tombait déjà en ruines. C'est alors que les officiers des régiments anglais, en garnison à Québec, prirent l'initiative de faire souscrire, parmi les militaires, les sommes nécessaires pour remplacer de nouveau ce monument. Ce troisième monument, nous l'avons vu, fut installé à cet endroit en 1849. Il avait exactement la forme de celui que l'on voit à l'heure actuelle, lequel ne remonte qu'à 1913.

La seule différence entre le troisième et le dernier Monument Wolfe, c'est que le troisième était entouré d'une clôture de fer, comme l'ancienne colonne tronquée, afin de le protéger. Le dernier, ou celui que l'on voit actuellement, s'élève au milieu d'une pelouse et de plates-bandes de fleurs, partagées en quatre parties et encerclées d'une chaîne de granit. Quatre allées pavées composées de quatre marches, permettent de se ren-

dre jusqu'au monument sans fouler le gazon ni abîmer les fleurs. Le piédestal est surmonté d'une superbe colonne de style dorique. Toujours à propos du monument érigé par Lord Aylmer en 1849, je me fais un devoir de signaler que l'exemple donné jadis, par Lord Dalhousie, devait se répéter. En effet, Lord Aylmer, dans sa sollicitude pour la mémoire de Wolfe, n'oublia pas non plus celle de Montcalm. Il fit apposer, dans la chapelle des Ursulines, un marbre portant cette touchante inscription :

*En l'honneur de Montcalm !
Le destin, en lui dérobant la victoire,
L'a récompensé par une mort glorieuse.*

Une épitaphe avait été préparée par l'Académie des Inscriptions et des Belles-Lettres (France), dont Montcalm était un membre, et elle devait être placée près du choeur, dans la chapelle des Ursulines, près de l'entrée réservée au public. Ce monument expédié au Canada en 1761, par M. de Bougainville, avec l'autorisation du roi d'Angleterre, ne s'est jamais rendu à destination. Le vaisseau le portant ayant, croit-on, fait naufrage. Ce projet fut, toutefois, réalisé environ cent ans après (1859).

3. LA VIE DE WOLFE

Nous en avons dit un mot, naguère, en parlant du Monument Wolfe-Montcalm. Ajoutons qu'il n'avait que quatorze ans, en 1741, lorsqu'il reçut sa commission de second lieutenant, dans un régiment de marine, commandé par son père, le colonel Edward Wolfe. Au cours des quinze années suivantes, il fit du service dans les Pays-Bas, en Allemagne et en Ecosse. Il était présent, à Dettingen, en 1743, et à Culloden, en 1745. Promu lieutenant-colonel en 1750 et colonel en 1757, il fut élevé au rang de brigadier-général en 1758, lors de l'expédition contre Louisbourg, au Canada. La capture de Louisbourg lui est due en grande partie. C'est pourquoi, William Pitt, sans s'occuper des clameurs de certains officiers séniors, le nomma commandant de l'expédition contre Québec, en 1759. Il était major-général et n'avait que trente-deux ans.

Après avoir saccagé les habitations des deux rives du St-Laurent et avoir été repoussé à la bataille de Montmorency, le 31 juillet 1759, il réussit enfin à mettre pied à terre à l'Anseau-Foulon, dans la nuit du 12 au 13 septembre et, quand le soleil se leva, son armée était rangée sur les Plaines d'Abraham, et prête à l'attaque, à l'ouest de Québec. Montcalm accourut d'où il était retranché, à Beauport, et c'est à dix heures du matin qu'eut lieu l'attaque. Supérieure en nombre et mieux armée, l'armée de Wolfe fut victorieuse et le combat ne dura pas plus d'un quart d'heure. Mortellement blessé, Wolfe eut la satisfaction d'entendre dire, avant de rendre le dernier soupir : "Ils fuient !" Qui ? demanda-t-il. — "Les Français", lui répondit-on. Wolfe leva les yeux au ciel et dit : "Je meurs content". Wolfe était célibataire.

4. BIBLIOGRAPHIE

Aux volumes que nous avons déjà indiqués, en parlant du MONUMENT WOLFE-MONTCALM, ajoutons : THE MAKERS OF CANADA; KNOX'S JOURNAL par A. G. Doughty; THE LIFE AND LETTERS OF JAMES WOLFE par F. W. Witton; MONTCALM AND WOLFE par Francis Parkman; THE FIGHT FOR CANADA par le colonel W. Wood; et PICTURIAL LIFE OF WOLFE par A. E. Wolfe-Aylward.





LE MONUMENT DE L'AFRIQUE DU SUD

Monument de l'Afrique du Sud (1899-1902)

1. ENDROIT

Il est à deux pas de la porte Saint-Louis, à l'intérieur des murs, au bord de l'Esplanade, vis-à-vis le club de la Garnison. L'endroit semble bien approprié pour un monument du genre, puisque jadis, l'Esplanade servait de terrain de revue pour les Habits-Rouges, et l'on voit parfois des gravures qui représentent les troupes britanniques avant 1871, faisant la parade appelée "MARCH PAST", en présence du commandant des troupes de Québec.

2. DESCRIPTION

Ce monument est de forme pyramidale, et le cénotaphe repose sur cinq (5) marches, dont celle de la base est flanquée de quatre (4) obusiers. Au sommet de la colonne de granit, l'on voit un soldat canadien portant l'uniforme de l'époque, empoignant de la main droite une carabine dont la crosse repose à terre, dans la position du "STAND AT EASE", pendant que, de l'autre main, il tient la hampe alourdie d'un immense "UNION JACK" de bronze.

Il est dédié aux héros de guerre ANGLO-BOER, est l'oeuvre du sculpteur HAMILTON McCARTHY, de Toronto, Ont. Il porte quatre inscriptions bilingues. Sur la façade principale, voici ce qui se détache sur un cartouche de bronze :

À
CES FILS DE QUÉBEC
QUI ONT DONNÉ LEUR VIE DANS
L'AFRIQUE DU SUD
EN COMBATTANT POUR
L'EMPIRE
A.D. 1899-1902

3. DÉVOILEMENT

C'est le 16 août 1905 que ce monument fut dévoilé par Lord Grey, en présence de vingt mille (20,000) personnes. Le prince Louis-Alexandre de Battenberg, commandant de l'escadre anglaise en rade, faisait partie des notables qui assistèrent à ce dévoilement. On avait érigé deux estrades. Sur la plus petite, on voyait le lieutenant-gouverneur, Sir Louis-A. Jetté, M. Kleckowski, consul général de la France, le général Henry, consul des Etats-Unis et bien d'autres membres du corps consulaire, le major général Lake, commandant de la milice canadienne, le colonel Buchan, commandant de la province, le colonel Roy, commandant du district de Québec, le colonel Wilson, commandant de la forteresse, le sénateur Choquette et un grand nombre d'autres personnages. Des détachements de troupes faisaient escorte aux visiteurs de marque.

La ville était représentée par le pro-maire, Georges Tanguay, H. J. B. Chouinard, greffier de la cité, et le major William Wood, président du comité formé pour l'érection de ce monument. Le pro-maire lut une adresse au nom de la cité, et le major Wood prononça, à cette occasion, des paroles fort remarquables. Lord Grey lui répondit.

Ainsi prit fin cette grande démonstration, en même temps que cet événement patriotique, qui tous deux ont laissé comme souvenir tangible un monument de pierre et de bronze rappelant l'odyssée des braves Québécois, qui allèrent verser leur sang pour le roi lors de la guerre de l'Afrique du Sud de 1899-1902, entre les forces britanniques et les Boers, petit peuple de paysans de moins d'un quart de million d'habitants.

4. CONTRIBUTION CANADIENNE

Dans l'histoire de cette période sanglante, écrite par le professeur et historien T.-G. Marquis, sous le titre de CANADA'S SONS ON KOPJE AND VELDT, on trouve la liste du rôle d'honneur des Canadiens. Voici ce rôle :

Officiers et sous-officiers tués à l'action	17
Soldats tués	49

Officiers et sous-officiers morts de maladie ou accidents	7
Soldats morts de maladie ou accidents	60
	<hr/>
TOTAL :	133

Sur le monument dont je viens de faire la description, on lit que Québec a perdu un officier, deux sous-officiers et sept hommes, soit dix (10) en tout.

5. BIBLIOGRAPHIE

Si vous voulez revivre cette période de la contribution volontaire canadienne à la guerre de l'Afrique du Sud, en 1899-1902, vous en trouverez tous les détails dans le livre mentionné plus haut, dont l'auteur est l'écrivain T.-G. Marquis, mais ce livre est en anglais. En français, on en trouve un bon résumé dans l'HISTOIRE DE LA PROVINCE DE QUEBEC, Volume IX, de Robert Rumilly, mettant en vedette F.-G. Marchand, alors premier ministre de la province. Puis, pour plus de détails, nous renvoyons nos lecteurs à l'ouvrage intitulé : CANADA IN THE GREAT WORLD WAR, Volume 1. (Six tomes, in-quarto). Le premier est consacré aux guerres du Canada de 1608 à 1914, les cinq autres à la première Grande Guerre (1914-18).



LE MONUMENT SHORT-WALLICK

Les monuments Baines et Short-Wallick

1. ENDROIT DU MONUMENT BAINES

Le premier de ces monuments se trouve au cimetière Mount-Hermon, et l'autre en bordure du carré George V, le long de la Grande-Allée.

2. DESCRIPTION

Le monument BAINES fut érigé au cours de l'été de 1867, au cimetière Mount-Hermon, à Sillery, pour rappeler un acte d'héroïsme accompli par un militaire, le lieutenant Henry Edward Baines, lors du grand feu du 14 octobre 1866, qui détruisit complètement la partie du faubourg St-Roch qui avait été épargnée lors des désastreux incendies de 1845. Tout le quartier St-Sauveur y passa, avec son église, son couvent et son école des Frères; près de trois mille (3,000) maisons furent détruites et plus de quinze mille (15,000) personnes se trouvèrent sans asile.

Voici l'inscription que porte le monument, en anglais. Je traduis :

*ÉRIGÉ PAR LES CITOYENS DE QUÉBEC
POUR CONSERVER LA MÉMOIRE
ET POUR MARQUER LEUR GRATITUDE
POUR LA VALEUR HÉROÏQUE DU
LIEUTENANT HENRY EDWARD BAINES
ARTILLERIE ROYALE
DONT LA MORT FUT CAUSÉE PAR SA
TENTATIVE POUR ARRÊTER LES PROGRÈS
DE L'INCENDIE DÉSASTREUX*

QUI, LE 14 OCTOBRE 1866
DÉTRUISAIT UNE GRANDE PARTIE
DE LA CITÉ.
NÉ À CHREWSBURY, ANGLETERRE
4 AVRIL 1840
MORT À QUÉBEC
27 OCTOBRE 1866

MONUMENT SHORT-WALLICK

1. SIÈGE DU MONUMENT

Nous l'avons vu il y a un instant, il s'élève au coeur même de Québec, le long de la Grande-Allée, face à la salle des exercices militaires sur le Carré George V. C'est un joli monument par ses formes.

2. DESCRIPTION

Au sommet d'une pyramide, on voit le buste des deux héros que l'on a voulu honorer, et, au pied, assise sur une pierre du cénotaphe, une femme, représentant la ville de Québec, présente aux deux héros, les hommages reconnaissants de ses concitoyens. Le monument est fait de granit de nos montagnes, pendant que les personnages sont de bronze. C'est Philippe Hébert, sculpteur de Montréal, qui en est l'auteur.

Voyons brièvement ce que rappelle ce monument. Dans la nuit du 15 mai 1889, un incendie détruisait une partie notable de Saint-Sauveur, à partir du Boulevard Langelier qui, à cette époque, s'appelait la rue St-Ours, en gagnant l'ouest. Quatre cents (400) maisons furent détruites et cette fois encore il y eut pertes de vie; entre autres celles du major Short et du sergent d'état-major Wallick qui faisaient partie de la garnison de Québec, laquelle fut appelée au secours des pompiers de la ville.

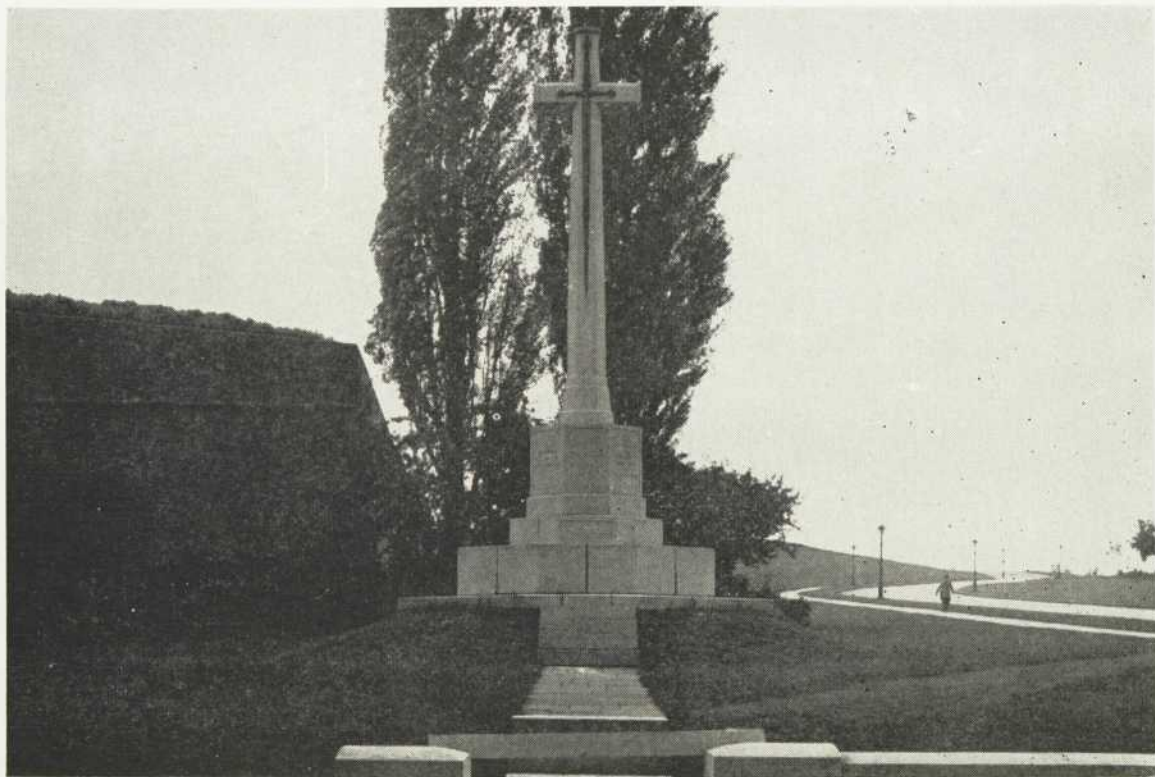
Le major Short était le fils du juge Short de Sherbrooke. C'était aussi un militaire de valeur très estimé de ses compagnons d'armes.

Deux ans après cet incendie, soit le 12 novembre 1891, la population de Québec, avec le maire Frémont en tête, se réunissait pour dévoiler le monument élevé à la mémoire des deux braves qui avaient sacrifié leur vie pour elle. Sur une plaque rivée au cénotaphe, on peut lire l'inscription suivante en anglais. Je traduis :

À LA MÉMOIRE DU
MAJOR CHARLES JOHN SHORT, A.D.C.
ET DU
SERGENT D'ÉTAT-MAJOR
GEORGE WALLICK, BATTERIE "B"
RÉGIMENT CANADIEN D'ARTILLERIE
QUI ONT PERDU LEUR VIE EN
ACCOMPLISSANT LEUR DEVOIR
AU GRAND FEU DE SAINT-SAUVEUR
MERCREDI, LE 16 MAI 1889
CE MONUMENT EST ÉRIGÉ PAR LES
CITOYENS DE QUÉBEC
EN RECONNAISSANCE DE LEUR CONDUITE
NOBLE ET HÉROÏQUE

Cette conflagration est signalée dans le **Journal de Québec**, au lendemain de l'incendie du 10 mai 1889.

Dans l'ouvrage "Statistiques Rouges" d'Eugène Leclerc, ancien commissaire des incendies de Québec, on peut lire le récit de la plupart des grands incendies qui ont ravagé Québec, à différentes époques. Il serait facile de retracer l'histoire de cette ville à la lueur de ses grands feux de naguère, alors que des quartiers entiers furent anéantis, à plusieurs reprises.



LA CROIX DU SACRIFICE

La Croix du Sacrifice

1. ENDRUIT

Quand on a franchi la porte St-Louis, en sortant de la ville, par la rue St-Louis, le premier monument que l'on aperçoit à gauche, à l'entrée du parc des Champs de Bataille nationaux, est celui de la Croix du Sacrifice. Il se dresse sur un petit tertre et au milieu d'un parterre au gazon toujours bien entretenu pendant la belle saison.

Dans un grand nombre de villes de l'Empire britannique, on a érigé des monuments semblables, après la première Grande Guerre.

Cette idée prit naissance en Grande-Bretagne, et c'est le défunt lieutenant-colonel (archdeacon) F.-G. Scott, C.M.G.S.O., qui la fit connaître à Québec, à une assemblée de l'Association des Vétérans de la Grande Guerre. Un comité fut formé pour obtenir la réalisation de ce projet, lequel fut ensuite soumis à une assemblée des principaux citoyens de Québec.

Québec a voulu rappeler le souvenir de ses glorieux morts, en leur dédiant cette croix, doublée au croisillon d'un glaive de bronze. Elle porte l'inscription suivante gravée dans la pierre de sa base :

*À NOS MORTS DE LA
GRANDE GUERRE
TO THE CITIZENS OF QUEBEC
WHO FELL IN THE GREAT WAR*

Et, plus bas, deux dates que l'on n'a pas oubliées : 1914-1918. Puis notre devise : JE ME SOUVIENS sur une marche faisant face à la Grande Allée.

Un comité fut nommé en 1947 afin de savoir de quelle façon l'on rappellerait le souvenir des fils de Québec qui sont morts au cours de la dernière Grande Guerre. Ce comité était présidé par le lieutenant-général Sir Richard Turner, V.C., K.C. M.G., D.S.O., V.D.

Quelques jours avant la cérémonie annuelle du souvenir, en 1947, l'inscription suivante avait été ajoutée sur la base de la Croix du Sacrifice :

À
NOS
GLORIEUX
MORTS
1914-1918

TO
OUR
GLORIOUS
DEAD
1939-1945

Au cours de la première Grande Guerre, deux cent dix-neuf (219) Québécois furent tués à l'action et quatre-vingt-trois (83) moururent, plus tard, de blessures ou de maladies contractées au cours de leurs années de service.

Le 9 novembre 1947 une nouvelle cérémonie de dédicace et de bénédiction de la **Croix du Sacrifice** donna lieu à une touchante démonstration à laquelle participèrent les militaires de Québec. Ce fut tout d'abord à deux heures et demie, la dédicace et la bénédiction proprement dite. Puis, à trois heures, la cérémonie de l'armistice. Comme les années auparavant, des monceaux de couronnes où domine le coquelicot, furent déposées au pied de cette croix.

2. DESCRIPTION

La Croix du Sacrifice repose tout d'abord sur une grande base de pierre de granit, sur laquelle sont superposées trois marches pyramidales. Les quatre (4) angles du monolithe ont été abattus pour donner au fût la forme octogonale. Le glaive occupe près des trois-quarts de la façade de la croix du côté de la Grande-Allée.

L'on a déposé dans la base de ce monument une copie du programme de la journée du 1er juillet 1924, une copie des journaux de Québec et des pièces de monnaie de l'époque.

A l'automne de 1947 l'on a enfoui, du côté faisant face à la Grande-Allée, à la base de ce monument, quelques poignées de terre venant de la "Société Alsace-Lorraine, terre française". C'est le président de la Commission des Champs de Bataille nationaux, le lieutenant-colonel L.-J.-Adjutor Amyot qui présidait la cérémonie.

Les entrepreneurs de ce monument sont la Stanstead Quarries Limited, de Beebe, P. Q.

La **Croix du Sacrifice** est faite d'une seule pièce de pierre. Ce monument a coûté \$4,000, et les fonds nécessaires à son érection proviennent d'une souscription des principaux citoyens de Québec.

3. DÉVOILEMENT

C'est le 1er juillet 1924, je le répète, que ce monument fut dévoilé, à l'occasion de la fête anniversaire de la Confédération, soit six (6) ans après l'Armistice du 11 novembre 1918. Bien des raisons ont empêché l'érection plus tôt de ce monument, mais la principale c'est qu'il fallait tout d'abord voir au rétablissement civil des soldats de retour du front. Sur le demi-million de Canadiens qui furent enrôlés pour cette guerre, et dont plus de deux cent mille (200,000) virent le feu, il en resta, sur le sol français, plus de soixante mille (60,000) ce qui équivaut au nombre de colons qui demeurèrent ici, dans la Nouvelle-France, après la conquête des Anglais en 1760. Nous avons donc payé notre dette à la France, cent pour cent et sang pour sang.

La cérémonie commença à onze (11) heures du matin, alors que le Royal 22ème Régiment, commandé par le lieutenant-colonel Henri Chassé, D.S.O., M.C., prit place à la droite du cénotaphe; en même temps, les marins du H.M.S. Valerian se rangeaient à gauche; une garde, composée d'au delà de deux cents (200) vétérans, faisait face à la croix, du côté du glaive. C'est la musique régimentaire du 22ème Régiment qui salua l'arrivée des officiers. Après la présentation des armes, Lord Byng de Vimy, G.C.B., G.C.M.G., M.V.C. gouverneur général du Canada et ancien commandant des forces canadiennes au front, monta sur l'estrade où se trouvaient déjà l'hon. Narcisse Péro-

deau, lieutenant-gouverneur de la province, le lieutenant-général Sir Richard Turner et Sir Georges Garneau. On remarquait sur la même estrade, un grand nombre de personnalités du monde civil et religieux, français et anglais, catholique et protestant, dont il serait oiseux d'inclure ici la liste.

Avant de procéder à la cérémonie du dévoilement, le baron de Vimy passa en revue le détachement des vétérans, puis Sir Richard Turner adressa, le premier, la parole, du sommet de la tribune qui avait été spécialement dressée à cette fin. Sir Georges Garneau lui succéda. Après le discours de Sir Georges, au milieu d'un silence profond, qui marquait le respect de la foule pour nos morts, le général Lord Byng de Vimy fit tomber le drapeau qui recouvrait la croix, pendant que les soldats et les marins étaient au garde-à-vous. A chacun des coins de la base du monument, l'on voyait quatre (4) soldats, revêtus de l'uniforme des tranchées, avec l'arme renversée. Pendant deux (2) minutes, la foule garda respectueusement le silence. C'était là, en quelque sorte, des minutes de méditation sur les sacrifices des nôtres dans cette première Grande Guerre, et ces sentiments ne pouvaient être mieux exprimés que par le colonel Wood, dans l'une des pages du Programme de la manifestation. Nous regrettons de ne pouvoir la reproduire ici. Elle en vaut la peine. Comme on le sait, le colonel Wood fut toujours de l'avant lorsqu'il s'agissait de manifestation devant mieux faire connaître et estimer la ville de Québec et sa population. Hélas, il est disparu depuis septembre 1947.

Le major abbé P.-H. Casgrain, C.M.G., aumônier des immigrants, ainsi que le lieut.-colonel Canon F.-G. Scott, C.M.G., D.S.O., alors recteur de l'église St-Mathieu et vénéré de tout le monde à Québec, prononcèrent ensuite des paroles remarquables et émouvantes et bénirent la croix.

Des couronnes de fleurs furent déposées au pied du monument. Tout d'abord par les officiers, ensuite par diverses associations et sociétés de Québec, de même que par les familles des héros que l'on honorait. Je ne puis résister à la tentation de nommer quelques-uns de ceux qui déposèrent des couronnes, à cette occasion. Tout d'abord le gouverneur du Canada, Lord Byng de Vimy, au nom du gouvernement fédéral, l'honorable Narcisse Pérodeau, lieutenant-gouverneur de la pro-

vince, le lord-évêque Williams, l'honorable Jos.-E. Caron, au nom du gouvernement provincial, le brigadier général J.-P. Landry, commandant de la cinquième division militaire, Joseph Samson, maire de Québec, l'abbé P.-H. Casgrain, de l'archevêché de Québec, le brigadier général Thomas-Louis Tremblay, ancien commandant du 22ème, le colonel Henri Chassé, alors commandant du 22ème et un grand nombre d'autres faisant partie de l'élite de la société québécoise.

A la suite, chaque année, le 11 novembre, au jour anniversaire de l'armistice, l'on se fait un devoir d'aller déposer des couronnes pour honorer la mémoire de nos glorieux morts. Au cours de la dernière Grande Guerre, on a suspendu cette cérémonie, mais pour la reprendre aussitôt après la victoire des alliés, alors que l'agresseur fut réduit à l'état de prisonnier chez lui et obligé d'obéir aux ordres d'un gouvernement composé de membres nommés par les vainqueurs. C'est pour rappeler les sacrifices de cette dernière Grande Guerre, sacrifices accomplis par les Canadiens, que l'on a ajouté sur le monument deux nouvelles dates, comme nous l'avons dit plus haut.

La cérémonie de la nouvelle dédicace de ce monument, au mois de novembre 1947, fut présidée par le major général, l'honorable Sir Eugène Fiset, Kt., CMG, DSO, EDMD, LLD, DCI, lieutenant-gouverneur de la province de Québec.

Pour couronner cette journée mémorable une salve d'artillerie fut tirée de la Citadelle, pendant que la fanfare du Royal 22ème Régiment jouait l'hymne national, O CANADA, et que les militaires présentaient les armes au représentant du Roi.



LE PÈRE FLAVIEN DUROCHER, o.m.i.

Le Père Durocher, o.m.i.

1. ENDROIT

La statue du Père Durocher, avec son piédestal mesurant dix-huit (18) pieds de haut, a été installée sur le Marché Saint-Pierre, près de la halle qui fut incendiée il y a quelques années. Aujourd'hui, ce marché Saint-Pierre porte le nom de Place Durocher. Le socle du monument est de granit de nos montagnes, pendant que la statue est de bronze.

Napoléon disait à ses troupes : "Du sommet des Pyramides d'Egypte, quarante siècles vous contemplant". Le Père Durocher, du sommet du piédestal, sur lequel repose sa statue de grandeur héroïque, contemple la paroisse Saint-Sauveur, qui est son oeuvre, puisqu'il en fut le premier curé.

2. DESCRIPTION

Sur la façade principale du monument, on lit l'inscription suivante :

AU REV. PERE FLAVIEN DUROCHER, O.M.I., FONDATEUR ET PREMIER CURE DE LA PAROISSE DE SAINT-SAUVEUR, 1867. PRETRE ZELE, RELIGIEUX PARFAIT, IL FUT LE PASTEUR CHARITABLE.

De l'autre côté, une deuxième plaque de bronze rappelle les principales étapes de la vie du Père Durocher :

"La Société St-Jean-Baptiste de Saint-Sauveur, célébrant son jubilé d'or, le 24 juin 1912, a érigé ce monument au Rév. Père Flavien Durocher, fondateur. Né en 1800. Prêtre en 1823, missionnaire à Oka, 1830-1841. Sur la Côte Nord, 1843-53. Religieux Oblat, 1846. Desservant la chapelle du village St-Sauveur, 1853-67. Premier curé de St-Sauveur en 1867. Décédé le 6 décembre 1876".

3. INAUGURATION

C'est le 23 juin 1912 que Mgr Bégin, archevêque de Québec, de même que Mgr Adélarde Langevin, archevêque de Saint-Boniface, dévoilèrent ce monument en présence d'une foule de plus de douze mille (12,000) personnes.

Ce fut une grandiose démonstration, et les vieux de Saint-Sauveur et d'ailleurs, car on était accouru de partout à cette fête, en ont gardé un souvenir ému. Les discours furent prononcés par le docteur Joseph Gosselin, président de la Société St-Jean-Baptiste de Saint-Sauveur, Mgr Langevin, Sir Lomer Gouin, le révérend P. Legault, curé de Saint-Sauveur à cette époque, puis le maire de Québec, M. Napoléon Drouin, M. J.-B. Caouette, grand patriote et littérateur distingué, lut un poème d'une belle inspiration, sur le héros du jour. On peut trouver le compte rendu au complet de cette fête du dévoilement du monument du Père Durocher, dans **l'Almanach du Sacré-Coeur de Saint-Sauveur de Québec pour 1913**. J'ajoute, à titre de renseignement, qu'il y avait jadis à Québec différentes Sociétés St-Jean-Baptiste, entre autres, celles de Saint-Sauveur et de Limoilou. Aujourd'hui, elles sont fusionnées.

4. NOTES BIOGRAPHIQUES

L'importance de la vie religieuse du Père Durocher, la place qu'occupe la paroisse de Saint-Sauveur parmi la trentaine de celles qui fleurissent à Québec, l'oeuvre qu'accomplissent les Oblats à Saint-Sauveur en particulier, mais dans la mission en général, tout cela méritait plus qu'une simple notice figiolée dans un paragraphe de quelques lignes. C'est pourquoi je donne ci-après un aperçu général de la vie et de l'oeuvre du Père Flavien Durocher, qui a illustré, par ses oeuvres, la communauté des Oblats, d'où devait sortir quelques années plus tard, l'évêque de Gravelbourg, puis l'archevêque de Québec et finalement le cardinal Villeneuve, dont le nom sera toujours associé, dans le souvenir du peuple catholique, et même non catholique, à la congrégation des Oblats de Marie-Immaculée.

La famille Durocher est originaire de l'Anjou. Le révérend Père Flavien Durocher naquit le 6 septembre 1800, à St-Antoine, sur la rivière Richelieu, du mariage de Olivier Duro-

cher de cette paroisse, avec Geneviève Durocher, fille d'un autre descendant de la même famille, établi à St-Jean, Ile d'Orléans. Il était le quatrième d'une famille de dix enfants, dont deux autres furent aussi prêtres, et deux filles se firent religieuses; la plus jeune fut la fondatrice des Soeurs de la Congrégation des Saints Noms de Jésus et de Marie.

Flavien Durocher avait 12 ans quand il entra au Collège des Sulpiciens, à Montréal. Il réussit peu d'abord, dans ses études, bien qu'il fût très laborieux, et ses parents voyant l'inutilité de leurs efforts, pensèrent même à le retirer du collège; mais son travail, sa piété, son désir de devenir prêtre finirent par triompher de la lenteur de sa mémoire et de la faiblesse de son talent, et dans les dernières années il étonna ses condisciples par les succès qu'il remporta.

Le jeune Durocher entra au Grand Séminaire de Montréal à l'âge de 17 ans. Ses Supérieurs l'employèrent quelques années à l'enseignement. Et après trois (3) ans d'études théologiques, il était ordonné prêtre en 1823 par Mgr J.-J. Lartique, alors administrateur du district de Montréal, et plus tard premier évêque de ce diocèse. M. l'abbé Durocher fut tout de suite nommé vicaire de la paroisse de Notre-Dame. Puis, en 1825, vicaire à Trois-Rivières, où il demeura aussi deux ans. Mais l'abbé Durocher avait le goût de la vie de communauté; après de vives instances, il fut admis dans la société des Sulpiciens en 1828, remplit le Saint Ministère de ces Messieurs dans la ville de Montréal pendant deux ans, puis fut transféré à Oka, près du lac des Deux-Montagnes, où il put satisfaire son désir qui était d'évangéliser les sauvages et il dépensa quatorze (14) ans de sa vie à donner les soins de la religion aux Algonquins.

En 1841, les révérends Pères Oblats de Marie-Immaculée étaient venus au Canada, M. l'abbé Durocher entra en relations avec eux, et après vingt (20) ans de ministère sacerdotal il entra dans cette congrégation; il fit son noviciat au sein des régions sauvages et prononça ses voeux de 8 septembre 1846.

En 1844, les Pères Oblats avaient été chargés des missions sauvages du golfe St-Laurent et du Saguenay; le Père Durocher s'y rendit en 1845 et il desservit diverses missions de cette contrée, de 1845 à septembre 1853, date à laquelle Mgr l'archevêque de Québec confiait aux Pères Oblats la desserte de la pa-

roisse de St-Sauveur de Québec, où le révérend Père Durocher devait être pendant vingt-trois (23) ans supérieur de la communauté à St-Sauveur; il était en même temps nommé premier curé de cette paroisse, en 1867.

La paroisse de St-Sauveur était alors habitée par une population pauvre et tout était à y organiser. Le révérend Père Durocher qui avait passé vingt-trois (23) ans de sa vie à évangéliser les peuples sauvages, trouva encore à Saint-Sauveur un vaste champ où il put exercer son zèle apostolique. Aidé par ses confrères, il établit les uns après les autres les confréries, la bibliothèque paroissiale, la société du Bon-Secours, dont le but était de procurer des habits aux enfants pauvres, des conférences de ST-VINCENT DE PAUL.

Le Père Durocher fut aussi apôtre de l'éducation. Pour lui, l'oeuvre des écoles fut son rêve d'or, comme il le disait, et on le vit même quêter de l'argent et des matériaux pour construire deux maisons d'école.

Les Pères Oblats étaient à Saint-Sauveur depuis treize (13) ans et la paroisse avait été transformée, lorsque se déclara en 1866 le grand feu qui plongea des centaines de familles dans la misère; l'église et les deux écoles étaient détruites; tout était à recommencer; le révérend Père Durocher se remit à l'oeuvre et, à force de travail, il parvint à reconstruire ses écoles et l'église et, après quatre (4) années d'épreuve, il parvint à triompher de tout, et St-Sauveur devint plus florissant que jamais. Et c'est au Père Durocher et à ses frères en religion ainsi qu'à ses successeurs qu'est dû, en grande partie, le développement de St-Sauveur, qui peut aujourd'hui soutenir la comparaison avec les autres quartiers de la partie basse de la ville.

Le 29 septembre 1873, le révérend Père Durocher célébrait le cinquantième anniversaire de son ordination. De belles fêtes eurent lieu à cette occasion.

Depuis 1862, le Père Durocher en sa qualité de curé était chapelain de la Société St-Jean-Baptiste de Saint-Sauveur qui, en reconnaissance de ce que ce grand apôtre a fait pour la paroisse et pour le pays, lui a fait élever un monument.

Le révérend Père Durocher mourut le 6 décembre 1876, à l'âge de 76 ans, laissant la réputation d'un prêtre zélé, d'un

apôtre dévoué, d'un patriote éclairé et, par-dessus tout, d'un saint.

BIBLIOGRAPHIE

Les Oblats du Saguenay, par l'abbé Victor Tremblay; **Biographie du Rév. Père Flavien Durocher, o.m.i.**; **Les monuments commémoratifs de la province de Québec**, par Pierre-Georges Roy; **Le Clergé canadien-français**, volume 1, par l'abbé J.-B.-A. Allaire; **L'Action Sociale** du 25 juin 1912.



SIR WILFRID LAURIER

Sir Wilfrid Laurier (1841 - 1919)

1. SIÈGE DU MONUMENT

C'est sur le Boulevard Langelier, près de la rue Saint-Valier, dans le quartier Saint-Roch, que se dresse majestueusement la statue de Laurier. Ce quartier Saint-Roch fait partie de la division électorale de Québec-Est, que Laurier a représentée aux Communes de 1877 à 1919, soit pendant 42 ans.

2. DESCRIPTION

Sur un socle de marbre, portant la seule inscription : LAURIER, c'est dans un bronze de 14 pieds de hauteur que l'homme est représenté de pied en cap, dans sa tenue légendaire, c'est-à-dire en surtout dit "Prince Albert", portant la tête haute et le regard tourné vers l'avenir. C'est une oeuvre d'Émile Brunet, sculpteur de Montréal, et la réplique de celle que l'on voit dans le parc Dominion, à Montréal. Ses pieds effleurent le sol, c'est-à-dire que la statue ne repose pas sur un piédestal, comme la plupart des autres monuments du genre à Québec, excepté ceux que l'on voit dans les niches sur la façade du Parlement. L'architecte André Gilbert, a préparé les plans de la plaque de granit rouge du Lac Saint-Jean, qui fait ouverture autour du socle, par une découpe au tracé dix fois arrondi; des arbustes y croîtront, "symboles de toute la nation canadienne, grandissant dans la réconciliation des deux races qui forment, aujourd'hui, un peuple brave et heureux". (Laurier, janvier 1908).

3. ORIGINE ET DÉBUTS DE LAURIER

Il naquit à Saint-Lin, le 20 novembre 1841. Son père, arpenteur, portait le nom de Carolus et sa mère était née Marcelle Martineau.

L'ancêtre des Laurier, appelé François-Jacques Cottineau, dit Champlaurier, naquit en Charente, France, et émigra au Canada en 1677; il s'établit à Lachenaie, à quelques milles au nord-ouest de Montréal.

Laurier perdit sa mère tout jeune et fut élevé par une belle-mère. Dans son enfance, il fréquenta une école anglaise de New-Glasgow, village de Terrebonne; ensuite, il s'engagea en qualité de commis dans un magasin écossais; il fit ses études classiques au Collège de l'Assomption et son droit à l'Université McGill, de Montréal. Il pratiqua le droit à Arthabaskaville pendant quelques années. Il fit aussi du journalisme. A l'âge de 27 ans, il épousa Mlle Zoé Lafontaine, qui ne lui donna pas d'enfant. En 1871, il débuta dans la politique en se présentant dans son comté d'adoption, Arthabaska, où il fut élu haut la main pour l'Assemblée législative de Québec, contre M. Hemming, avocat de Drummondville.

4. SA VIE POLITIQUE

Il fut chef du parti libéral pendant 32 ans, et premier ministre du Canada de 1896 à 1911. Les 15 années de son administration coïncident avec des années de grande prospérité et généralement de bonne entente entre les deux principaux groupes ethniques de la population canadienne.

L'idéal de sa politique en était un de conciliation entre les divers éléments du peuple. Il fut un tolérant. La semence qu'il a jetée en terre n'a pas été perdue, bien que les résultats n'aient pas toujours répondu à son rêve. Jamais orateur public ne fut plus acclamé que Laurier dans tous les milieux. Toronto l'écoutait avec autant de plaisir que Québec, mais votait contre sa politique : *blood is thicker than water*. Il fut battu aux élections générales de 1911, sur trois questions : la marine de guerre, la réciprocité commerciale avec les Etats-Unis et les écoles du Manitoba. Ce sont surtout les financiers de son entourage qui sont responsables de sa chute, en leur faisant une trop grande confiance. Il demeura chef de l'opposition, à la tête du parti libéral, jusqu'à sa mort en 1919 (19 février).

Voici une appréciation de sa vie politique par un membre éminent du clergé québécois : Pendant sa longue carrière par-

lementaire — 1871-1919 — les plus graves problèmes de notre vie canadienne agiterent à la fois le peuple et le parlement : les droits scolaires des minorités dans les provinces anglaises; la création des nouvelles provinces; la question des tarifs douaniers; la participation des colonies aux guerres impériales; l'émancipation progressive des colonies devenues nations autonomes; la création d'un esprit national à base de tolérance et d'entente entre les races. Toutes ces questions constituent comme le fond principal des succès oratoires de Laurier. (Manuel d'histoire et de littérature canadienne de langue française, Beauchemin, Montréal, 1945).

5. RELIQUES DE LAURIER

Le terme "reliques" employé ici n'a aucun sens religieux, mais veut signaler avec quelle dévotion le peuple honore ce qui a appartenu à Laurier. La maison où il naquit à Saint-Lin est conservée en bon état et elle est devenue comme un endroit de pèlerinage patriotique pour ses admirateurs. Sa maison d'Arthabaskaville a été acquise par la Commission des Monuments historiques qui en a fait un musée où sont réunis mille souvenirs qui étaient chers aux yeux de leur propriétaire de jadis. Son nom figure à maints endroits dans tout le Canada à l'égal de celui du fondateur du pays : Samuel de Champlain. Des appellations géographiques nombreuses rappellent le souvenir de ce grand politique.

6. L'APOTHÉOSE

Le monument Laurier était, depuis longtemps, dans la pensée et le cœur des citoyens de Québec, ses fidèles appuis pendant 42 ans, soit de 1877 à 1919. Il a été matérialisé dans la pierre et le bronze quand une quarantaine de personnalités québécoise se sont jointes au lieutenant-colonel Oscar Gilbert, président des journaux "Le Soleil" et "L'Événement-Journal", pour réunir en faisceau les désirs de la reconnaissance québécoise.

La souscription publique organisée à cette occasion remporta un succès magnifique, avec le gouvernement de Québec en tête qui y alla d'un don de \$20,000, exemple qui fut suivi par

des sociétés commerciales, des entreprises industrielles, des groupements sociaux, augmentés de souscriptions individuelles nombreuses et généreuses.

Le monument Laurier fut inauguré avec grandes pompes le 21 novembre 1954. Des allocutions furent prononcées à cette occasion par le Très Hon. Louis S. St-Laurent, premier ministre du Canada, l'hon. Maurice Duplessis, premier ministre de la province de Québec, Son Exc. Mgr Maurice Roy, archevêque de Québec et primat de l'Église canadienne, et Son Hon. le maire de la Cité de Québec, l'hon. Wilfrid Hamel.

L'assemblée était sous la présidence de l'honorable Charles-Gaven Power, député aux Communes, et du lieutenant-colonel Oscar Gilbert, président du Comité de souscription.

7. TITRES HONORIFIQUES

Voici quelques-uns des titres qui lui furent conférés au cours de sa vie politique : L.L.D., par l'Université de Toronto, en 1897, de même que par celles de McGill, en 1898, et de Glasgow, en 1911; de D.C.L., d'Oxford, en 1897, de Cambridge, en 1897, de Queen's en 1898, d'Édimbourg en 1902; l'Université Laval lui conféra le titre de Litt. D. (Docteur ès-Lettres) en 1902. En 1897, il fut créé G.C.M.G. (Grand-Croix de Saint-Michel et de Saint-Georges) et membre du Conseil Privé. La même année, il recevait la décoration de Grand Officier de la Légion d'Honneur de la France.

Le seul ouvrage portant la signature de Laurier s'intitule : "Conférence sur le libéralisme politique" et il est considéré, en quelque sorte, comme la charte du parti libéral depuis cette époque (1877). Toutefois, Ulric Barthe a réuni et publié plusieurs de ses discours, entre autres : **Wilfrid Laurier à la tribune** et **Discours à l'étranger et au Canada**.

8. SON ÉLOQUENCE

Laurier était un charmeur, à cause de la "distinction de sa personne, sa haute taille élancée et princière, la correction de ses manières, le port noble de sa tête, l'expression fine de son visage, l'harmonie de sa voix, la sobriété élégante de son geste,

qui contribuaient largement à l'autorité et au prestige de son éloquence". (Mgr Camille Roy).

9. BIBLIOGRAPHIE

Laurier, sa vie, ses oeuvres, par L.-O. David, 1919; **Canada and its provinces**, T. IV, Toronto : Bulletin des recherches historiques, Beauceville; **Sir Wilfrid Laurier**, par Robert Rumilly, Montréal, 1931; **La Revue Canadienne**, Montréal, 1917; **The Life and Letters of Sir W. Laurier**, O.-D. Skelton, Toronto (2 vol.) 1921; aussi **The Day of Sir Wilfrid Laurier**, 1915; **Sir Wilfrid Laurier and the Liberal Party** (2 vol.), Toronto, 1903 and 1926, J. Williamson; **Laurier**, Toronto, 1922, J.-W. Daffoe; **Sir Wilfrid Laurier**, H. Moreau, Paris, 1902.



LE MONUMENT ST-MICHEL

L'archange Saint-Michel

1. ENDROIT

Ce monument a été érigé près du Couvent des Soeurs de Ste-Jeanne d'Arc, sur le fief St-Michel, au coeur de Sillery.

M. de Puiseaux a été propriétaire de ce fief, et il avait bâti, dans l'anse St-Michel, une chapelle de ce nom depuis longtemps disparue. Toutefois, la place du sanctuaire est encore désignée par des poteaux reliés par des chaînes. Au milieu, se dresse le monument du Père Ennemond Massé. On sait que la maison des Jésuites, érigée en face de ce dernier monument, en 1637, existe encore. Elle est la propriété des Jésuites.

Ajoutons que le fief de St-Michel a tour à tour appartenu à M. de Puiseaux, contemporain et témoin de l'érection de l'église St-Michel; puis, plus tard, à le Gardeur de Tilly et au Séminaire de Québec; actuellement, il est la propriété des Soeurs de Ste-Jeanne d'Arc.

2. DESCRIPTION

C'est une colonne assez élevée surmontée d'un St-Michel victorieux, armé en cavalier, faisant flotter triomphalement l'étendard du Sacré-Coeur, après avoir transpercé, de son épée, le dragon infernal. De chaque côté du monument, se dressent deux urnes de pierre qui, en été, sont ornées de fleurs naturelles. Autour, des poteaux de granit, reliés par des chaînes, en protègent les abords.

La statue de St-Michel est considérée comme le chef-d'oeuvre de Sicard, sculpteur français. Les plans de ce monument furent exécutés par la Maison Fumière de Paris, et la statue de bronze, figurant saint Michel, fut coulée par la même maison, pendant que c'est la firme Génois et Jobin de Québec qui a taillé

le granit de la base et de la colonne, et qui l'a installée avec la statue qui la surmonte.

Une belle inscription en bronze fixe pour toujours l'idée qui a inspiré ce monument, l'autorité qui en a favorisé et encouragé le projet.

O très glorieux
SAINTE MICHEL ARCHANGE
Prince de la milice
céleste
Porte-étendard du
Sacré-Coeur
Défenseur de ses
oeuvres
Ange-Gardien de Jeanne
d'Arc
CE MONUMENT
Oeuvre d'amour, de confiance,
de générosité
Béni par S. E. le Card. Bégin,
Arch. de Québec
Par S. Gr. Mgr Roy,
Coadj. de Québec
LE 29 SEPTEMBRE 1922
sur cette terre
appelée dès l'année 1637
"FIEF DE SAINT-MICHEL"

3. INAUGURATION

Elle eut lieu le 29 septembre 1922, sous la présidence de Mgr P.-E. Roy, coadjuteur de Québec, qui le bénit solennellement. En termes vibrants, il souligna la portée nationale que cet événement renfermait : "Cette fête, dit-il, nous reporte aux origines de notre histoire, elle ramène dans nos vies un des caractères essentiels de la dévotion du Canada en son berceau. Nous souhaitons que ce monument, avec la cérémonie qui vient de se dérouler et celles qui suivront cette inauguration, attire davantage l'attention des fidèles sur le rôle important joué sur cette terre et dans tout le pays du Canada par saint Michel."

Ces éloquents paroles se passent de commentaires et prouvent bien ce que fut le glorieux Archange pour la Nouvelle-France et ce qu'il peut être encore, car sa puissance n'a pas fléchi, ni diminué. Il est toujours prêt à secourir et à protéger ceux qui mettent leur confiance en lui.

4. LE RAYONNEMENT DE ST-MICHEL DU CANADA

Pour compléter cet article, nous croyons devoir reproduire une page remarquable, au sujet de la dévotion à saint Michel, et aussi pour rendre hommage à l'oeuvre accomplie par le Rév. Père Marie-Clément Staub, Assomptioniste.

En effet, c'est le Père Marie-Clément Staub, le vénéré fondateur des Soeurs de Ste-Jeanne d'Arc, qui a été autorisé, par Son Eminence le cardinal Bégin, archevêque de Québec, à établir la nouvelle congrégation dans son archidiocèse. Quand il eut acquis le fief de St-Michel, il songea à bâtir un couvent pour la nouvelle communauté des Soeurs de Ste-Jeanne d'Arc. Plus tard, il fit dresser le monument St-Michel, dont nous venons de donner la description.

Voici donc une page que nous détachons de la revue **Le Lys** (Vol. V-14e année — No 3) au sujet du culte à saint Michel. Ce précieux témoignage, nous le trouvons dans l'éloquent panegyrique de saint Michel, prononcé par l'abbé I. Beaudoin dans la chapelle des Soeurs de Ste-Jeanne d'Arc, le 24 septembre 1933. En voici quelques extraits :

"Elle est sainte, disait-il, cette terre de Bergerville-Sillery, mise sous l'égide de saint Michel par les fondateurs de ce pays : Ce n'est pas seulement cette anse, cette falaise, cette côte qui lui furent consacrées, mais tout le territoire qu'on rêvait de gagner au Lys et à la Croix.

"Il faudrait des heures pour relater les faits historiques qui prouvent cet avancé. Contentons-nous d'y glaner quelques noms et quelques dates, appuyés de certaines déclarations authentiques.

"... Fief de Saint-Michel", c'est là plus qu'un mot, c'est une réalité que proclament des actes par devant les notaires du roi. Oui, devant même la loi humaine, l'Archange reste tou-

jours le protecteur choisi de ces lieux, leur premier propriétaire, le seigneur indiscuté de ces terres. Témoins d'abord M. de Puisieux et M. le Gardeur de Tilly, puis le Séminaire de Québec, enfin de nos jours, les Soeurs de Ste-Jeanne d'Arc, dignes gardiennes d'une si précieuse relique.

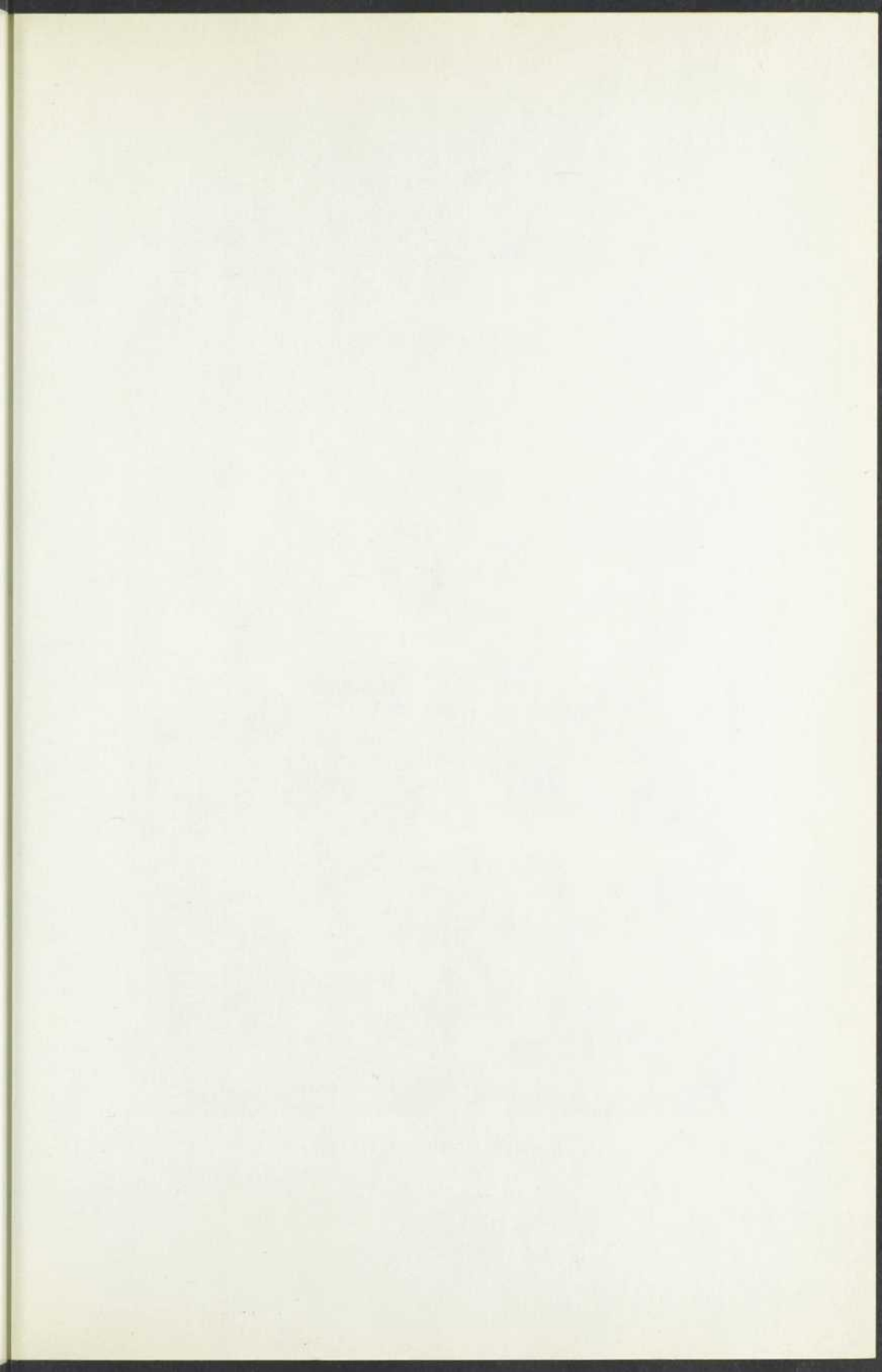
"Saint Michel est donc bien chez lui chez nous, de par le droit national autant que religieux. Notre histoire et notre préhistoire en témoignent éloquemment. Gloire donc à notre Prince et Seigneur Michel, le saint guerrier du Tout-Puissant, le bouclier de l'Eglise, le boulevard de la France, le capitaine des Milices du Christ au Canada ..."

5. MONUMENT À SAINTE-JEANNE D'ARC SUR LE FIEF SAINT-MICHEL

Après avoir dressé la statue du saint Archange en 1922, le Père Marie-Clément fit ériger, en 1931, un superbe monument à sainte Jeanne d'Arc pour commémorer le Vème centenaire de son martyre. Nous en parlons dans le chapitre suivant.

Ainsi, par les soins du vénéré Fondateur des Soeurs de Ste-Jeanne d'Arc, le Fief Saint-Michel est non seulement demeuré digne de son céleste suzerain, mais il est devenu le vivant et perpétuel mémorial de l'histoire du berceau de la Nouvelle-France. (*Le Lys*, octobre 1937).

NOTE : Le 17 mai 1936, à Bergerville, décédait, à l'âge de 59 ans le Père Marie-Clément, Assomptioniste. Il était né à Geysersberg, dans le Haut-Rhin, en Alsace. Passa aux Etats-Unis en 1909, et plus tard, en 1917, au Canada, en y faisant admettre les Pères de l'Assomption dans le diocèse de Québec, où ils s'établirent à Bergerville. Il fut un grand prédicateur et un animateur hors ligne. Ses oeuvres sont multiples et d'envergure.





JEANNE D'ARC (À SILLERY)

Jeanne d'Arc, à Sillery

1. ENDROIT

Nous avons déjà signalé le monument St-Michel élevé à Sillery, sur le terrain de l'Institut des Soeurs de Ste-Jeanne d'Arc. C'est à l'instigation et grâce au travail d'organisation du révérend Père Marie-Clément, A.A., que ce monument de St-Michel Archange a été érigé. L'endroit où il se dresse porte le nom de fief St-Michel et celui-ci appartient, depuis quelque temps déjà, (1917) à la Congrégation des Soeurs de Ste-Jeanne d'Arc.

2. GENÈSE

Le fondateur de cette communauté religieuse au Canada, en 1914, ne pouvait pas rester indifférent à l'approche des fêtes romaines de canonisation de Jeanne d'Arc, lors du cinquième centenaire (1931) de son martyre sur le bûcher de Rouen. Aussi fit-il appel aux autorités civiles et religieuses pour obtenir les secours nécessaires. Bientôt les souscriptions affluèrent et permirent au révérend Père Marie-Clément, Assomptionniste, de faire exécuter, en France, le plan de ce futur monument de Jeanne d'Arc, et de confier au sculpteur J. Dechin, de Paris, le soin de modeler une statue équestre portant Jeanne d'Arc; aussi de demander à l'architecte G. Dehaut, de Lille, de dessiner un socle monumental destiné à porter la statue de la nouvelle sainte. Les éléments de bronze de ce monument ont été fondus par la maison A. Dufresne, de Paris, pendant que la maison E. Jobin de Québec, en fournissait le granit du socle.

On peut, aujourd'hui, voir ce monument dans la cour de la Maison des Soeurs de Sainte-Jeanne d'Arc, à Sillery, sur le plateau supérieur du fief St-Michel.

3. DESCRIPTION

Nous avons déjà décrit le monument de sainte Jeanne d'Arc, que l'on voit dans le Parc des Champs de Bataille, au milieu d'un jardin enfoncé, dont les abords, en été, sont garnis de fleurs les plus remarquables, et le pourtour ombragé par des arbres qui atteindront, dans quelques années, l'âge adulte.

Le deuxième monument de Jeanne d'Arc, ou celui de Sillery, est aussi considérable par le volume que celui du Parc des Champs de batailles, et il y a beaucoup d'analogie entre les deux. Ce qui caractérise celui de Sillery, ce sont les personnages de bronze qui ont été apposés au cénotaphe de granit, et qui l'enveloppent entièrement. D'un côté, ce sont des hommes que l'on voit, comme les découvreurs et fondateurs de la Nouvelle-France, et, de l'autre, les femmes qui ont jeté, ici, les premiers éléments de l'enseignement religieux et des soins à donner aux malades. En voici une brève description :

En avant du monument, vis-à-vis la tête du cheval et au-dessous, l'on voit Jacques Cartier, le découvreur du Canada, qui dépose une couronne de fleurs sur une table, en l'honneur de Jeanne d'Arc, pendant que tout à côté, le premier évêque du Canada, Mgr de Laval, portant ses habits sacerdotaux avec mitre en tête, présente des palmes à Jeanne d'Arc. Vis-à-vis ces deux personnages, on lit ce qui suit :

*MONUMENT SOUVENIR
CINQUIÈME CENTENAIRE DU MARTYRE
DE L'HÉROÏQUE PUCELLE*

1431-1931

A la droite du cénotaphe, il y a six statuette qui forment un haut-relief. Ces statuette, de demi-grandeur naturelle, représentent, à partir de gauche, les personnages suivants : l'abbé Queylus, le Père de Brébeuf, le Père Dolbeau, Maisonneuve, Louis Hébert et Samuel de Champlain. De l'autre côté, six femmes, dont quatre portent des palmes, et deux autres rapprochées l'une de l'autre, sont comme enchaînées. Ce sont, de gauche à droite : Marie de l'Incarnation, Jeanne Mance, M. Marie-Catherine de St-Augustin, Marguerite Bourgeoys et deux

religieuses de Sainte-Jeanne d'Arc. Enfin, en arrière, une croix de Lorraine entourée de palmes, portant vis-à-vis les deux croisillons, les mots : "Fille de Dieu, va." Au bas de cette croix, on peut lire, dans un médaillon enguirlandé : "Jeanne d'Arc" et les dates suivantes : 1914, 1917, 1928, 1931. Ce sont là des dates remarquables pour les Soeurs de Sainte-Jeanne d'Arc, entre la fondation de leur Institut et la célébration du cinquième centenaire de la mort glorieuse de sainte Jeanne d'Arc.

4. INAUGURATION

A l'occasion des fêtes célébrées le 19 juillet 1931, l'Institut des Soeurs de Sainte-Jeanne d'Arc a publié une brochure-souvenir qui en rappelle non seulement les fastes, mais présente une foule de renseignements qu'il serait trop long d'énumérer ici. Toutefois, nous ne pouvons passer outre sans signaler quelques faits, afin de rappeler la grandeur de ces fêtes et le souvenir qu'elles ont laissé dans l'esprit de ceux qui en furent les témoins.

Son Eminence le cardinal M. R. Rouleau, o.p., avait béni et encouragé le projet d'un monument à Jeanne d'Arc, mais malheureusement la mort vint le surprendre, avant la date fixée pour son inauguration, le 19 juillet 1931.

La France ancienne et la Nouvelle-France s'étaient entendues pour donner à cette fête un éclat tout particulier. Dans la brochure-souvenir qui en trace les grandes lignes, on voit, tour à tour, monter à la tribune, en face de ce monument, des Canadiens et des Français qui viennent, chacun suivant ses sentiments, exprimer ce qu'ils ressentent, et qui apportent le témoignage, par leurs voix éloquentes, de ces deux peuples qui non seulement honorent et vénèrent, mais prient également sainte Jeanne d'Arc.

5. LE FIEF SAINT-MICHEL

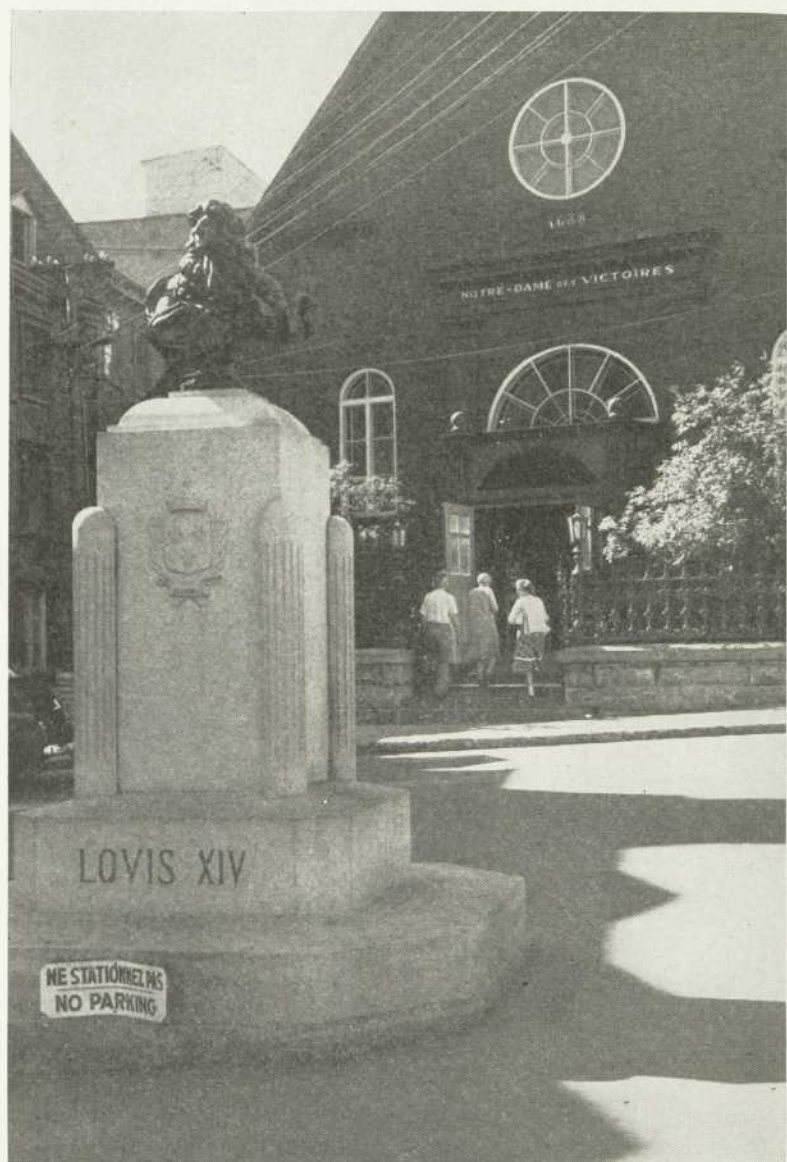
Depuis 1917 jusqu'à sa mort survenue le 16 mai 1936, le Rév. Père Marie-Clément Staub, Assomptionniste, le vénéré fondateur des Soeurs de Ste-Jeanne d'Arc, n'a cessé d'embellir le fief de Saint-Michel. Il l'a jalonné de monuments glorieux où,

dans le bronze et le granit, il a retracé en traits ineffaçables, les origines de la Nouvelle-France.

Ainsi donc, par les soins du Père Marie-Clément, le Fief de Saint-Michel est non seulement demeuré digne de son céleste suzerain, mais il est devenu le vivant et perpétuel mémorial de l'histoire du berceau de la Nouvelle-France.

Remarquons, enfin, que le domaine des SS. de Sainte-Jeanne d'Arc ne constitue qu'un des nombreux anneaux de la chaîne d'institutions religieuses qui s'échelonnent des Plaines d'Abraham jusqu'au Cap-Rouge et qui reprennent graduellement des noms bien français, après avoir été pendant plus d'un siècle l'apanage des magnats du commerce du bois et de la construction des navires, au lendemain de la Conquête et tout spécialement lors des guerres napoléoniennes, à la suite du blocus continental.





LE BUSTE DE LOUIS XIV

Le buste de Louis XIV

1. ENDROIT

Depuis le mois de mai 1948, ce buste a repris son poste de jadis, au milieu de la Place Royale, face à l'église Notre-Dame des Victoires, à la basse-ville.

Sur une base de deux marches, se dresse une colonne de granit blanc de Stanstead, d'une dizaine de pieds de hauteur, colonne surmontée du buste de bronze de Louis XIV, don de la France à Québec.

En effet, on lisait dans **Le Soleil** du 5 mars 1928, le texte d'une lettre de M. Bokanowski (ministre du commerce, des postes, télégraphes et téléphones de la République française, à cette époque) à l'hon. Athanase David, alors secrétaire de la province, lui faisant part de l'envoi, pour le mois de mai suivant, par gracieuseté de la direction générale des Beaux-Arts, du fameux buste, dont le journal reproduisait en même temps deux photographies. Mais revenons en arrière.

2. PREMIER BUSTE DE LOUIS XIV

Lorsque Bochart de Champigny arriva à Québec en 1686, pour remplacer M. de Meules, comme intendant de la Nouvelle-France, il apportait dans ses bagages un buste en bronze de Louis XIV, avec l'intention de l'installer sur une place publique à Québec, car il n'ignorait pas que le grand roi, le Roi-Soleil, comme on l'a appelé, apprécierait vivement ce genre d'hommage. L'installation de ce monument sur la Place Royale donna lieu à une grande démonstration publique, mais elle fut marquée par un accident fort regrettable alors que Henri Petit, marchand de Paris, de passage dans la capitale, fut blessé mortellement par un coup de fusil tiré par Jean Gaultier dit Larouche, taillandier.

L'endroit précis où fut placé tout d'abord ce buste, semble bien être le centre de la Place Royale où plus tard, l'on vit de 1895 à 1943, une fontaine publique à deux grands bassins surmontés d'un échassier qui lançait par son bec un jet d'eau en l'air. Avant 1695, cette fontaine se dressait en face de la Basilique où l'on voit aujourd'hui le monument CARDINAL TASCHEREAU.

Mais ce buste de Louis XIV était à peine installé que des protestations se firent entendre parce qu'on trouvait qu'il obstruait le charroi, ce que l'on appelle aujourd'hui trafic. C'est l'intendant Champigny lui-même qui le fit déplacer et il en informa le ministre de France; il lui dit qu'il avait l'intention de le faire installer en face de la maison de M. Hazeur, qui était la plus belle de la basse-ville, au milieu de la place, faisant face au port où se font les débarquements, et à la vue de l'église et des rues qui conduisent à la même place.

Toutefois, ce transfert ne fut jamais exécuté. C'est pourquoi, plus tard, M. de Champigny reçut du ministre du roi l'instruction d'avoir à replacer le buste où il avait d'abord été installé, c'est-à-dire au milieu de la PLACE ROYALE. Voici en quels termes cette instruction était donnée : "Sa Majesté trouve bon que vous le fassiez remettre dans la Grande Place, de sorte cependant qu'il n'incommodé point le public, mais comme cela pourrait faire quelque peine à M. de Champigny qui l'a donné à la colonie, je crois qu'il est mieux que vous attendiez qu'il soit parti." C'est la dernière mention connue du buste du roi, sous le régime français à Québec.

Dans le BULLETIN DES RECHERCHES HISTORIQUES de 1915, où je puise ces renseignements, sous la signature de P.-G. R., on ajoute, comme conclusion :

"Le buste de Louis XIV installé sur la Place de la basse-ville le 6 novembre 1686 et qui y resta jusqu'à 1699 ou 1700, ne fut jamais placé devant la maison du sieur Hazeur, ainsi que la plupart de nos écrivains l'ont écrit. Après ce déplacement, il fut déposé temporairement dans une chambre du palais de l'intendant".

Fut-il détruit lors de l'incendie du palais de l'intendant, le 6 janvier 1713 ? Nul ne saurait le dire, mais ce qui est certain,

c'est qu'on ne l'a jamais revu après. Quelques-uns prétendent que c'est l'intendant Champigny qui, froissé des misères qu'on lui créait à ce propos, rapporta ce buste en France, lors de son départ du pays à l'été de 1702. Voilà pour l'odyssée du premier buste de Louis XIV.

3. DEUXIÈME BUSTE DE LOUIS XIV

Longtemps après la disparition de ce buste, l'on vit se dresser sur la PLACE ROYALE une fontaine ou jet d'eau qui demeura là pendant trente-six ans (1895 à 1931). En 1931, cette fontaine fut démolie pour y installer un nouveau buste de Louis XIV, don de la France, comme je viens de le dire, il y a un instant.

Sur une base de granit et un court piédestal évasé, le buste de Louis XIV fut finalement installé, après bien des tractations entre les autorités françaises et les autorités municipales de Québec. Les unes tenaient au retour sur la Place Royale du buste de Louis XIV, pendant que d'autres, comme le baron de Vitrolles, consul général de France à Montréal, et René Turck qui le remplaça, s'opposèrent vivement à l'installation de ce monument à Québec, sous prétexte que les britanniques du Canada auraient pu en être offusqués. Quoi qu'il en soit, le 7 décembre 1928, Me Marcel Ribardière, docteur en Droit, créé membre du tribunal du Conseil de la Seine et non seulement propriétaire de des Granges de Port-Royal-des-Champs, mais d'une notable partie du Palais Royal de Paris, obtient de M. Chéron, ancien ministre du Commerce de la république française, que le buste de Louis XIV fût expédié incessamment du Havre à destination de Québec. Ceci se passait au mois de décembre 1928.

Ajoutons que c'est grâce à M. Emile Vaillancourt, naguère ambassadeur du Canada à Belgrade, en Yougoslavie, que Québec a obtenu un deuxième buste de Louis XIV. C'est là toute une histoire que M. Vaillancourt a racontée lui-même, et que l'on peut retracer dans le **Bulletin des Recherches historiques de 1945**.

M. Vaillancourt, qui a toujours été et qui est encore un grand admirateur de la France, avait demandé un jour à M.

Bokanowski de faire cadeau à Québec d'un nouveau buste de Louis XIV, et celui-ci s'était rendu à la requête de celui-là.

Ce buste n'étant pas encore installé en 1930, on apprit qu'il était entre les mains des autorités municipales québécoises, et comme il fallait une base pour l'asseoir, il fut suggéré de faire sculpter une colonne avec un piédestal monumental, devant coûter environ \$30,000. Rien ne fut accompli immédiatement, vu ce prix élevé, et c'est pourquoi, comme le buste qui avait fait antichambre, si l'on peut dire, du temps de l'intendant Champigny, le deuxième bronze lui aussi fut remisé dans un hangar municipal de Québec pour un temps indéfini.

M. Vaillancourt déclare qu'un jour, à la fin de décembre 1931, alors qu'il traversait la PLACE ROYALE de Québec, à la tombée de la nuit, il fut étonné de voir dressé sur son socle, le buste de Louis XIV, en plein milieu de ce parterre. Le tout avait été accompli sans la moindre cérémonie d'inauguration et au lieu d'une base dispendieuse, on avait fiché le superbe buste de Louis XIV sur une espèce de souche de granit, qu'il écrasait de sa majesté.

Cette gloire, comme toutes les gloires terrestres, fut de courte durée. De nouveaux cris se firent entendre, peu d'années après, sous prétexte que ce monument obstruait la PLACE ROYALE, et que les taxis ne pouvaient pas facilement circuler à cet endroit. On vit donc de nouveau disparaître le buste de Louis XIV en 1943, et encore une fois celui-ci fut remisé dans un hangar municipal, ayant comme voisins les camions, les snow-go, les traîneaux et . . . les chevaux de la CORPORATION.

Protestations, requêtes, articles de journaux, rien n'y fit pour le moment. Tout fut rasé et la PLACE ROYALE aplanie. Le commerce va prospérer maintenant à Québec, puisque les taxis pourront dorénavant circuler plus facilement sur la place de l'ancien marché public. L'histoire se répète. Jadis on avait réclamé la démolition des portes de nos murs, pour permettre, comme disait Faucher de St-Maurice, à "deux camions chargés l'un d'une tonne de mélasse, l'autre d'un boucaut de tabac, de passer de front à l'endroit où s'élèvent les portes de la Côte de la Montagne et de la Canoterie. Dorénavant, Québec monopolisera le commerce du St-Laurent".

Après cette nouvelle éclipse du buste de Louis XIV, voilà qu'au mois de mai 1948, on le voit réapparaître majestueux sur un piédestal beaucoup plus élevé que le premier et montrant des lignes fort agréables à contempler.

Sur l'une des façades de cette colonne on voit les armes de Louis XIV, et au bas, sur la deuxième marche, on lit les seuls mots : LOUIS XIV.

Cette odyssee du deuxième buste de Louis XIV a été racontée tout au long — avant la deuxième éclipse — et d'une façon fort spirituelle, par Emile Vaillancourt, dans une lettre qu'il adressait à l'abbé Paul-E. Gosselin, secrétaire de la SOCIÉTÉ HISTORIQUE DE QUÉBEC

Nous n'avons fait que résumer ici ce que M. Vaillancourt a rapporté, et nous conseillons à nos lecteurs qui voudraient en savoir davantage, de retracer cette lettre dans le BULLETIN DES RECHERCHES HISTORIQUES, numéro-souvenir du cinquantième anniversaire de celui-ci, en 1945. M. Vaillancourt, qui est un francophile et qui a la plume aussi bien taillée que la langue bien pendue, n'a pas hésité à dire toute sa pensée à ceux qui craignaient de rendre justice au grand roi Louis XIV. Il les a fustigés les uns après les autres, en les traitant "de fossoyeurs de la troisième république à l'oeuvre dans la province de Québec, avant la présente guerre", (1944).

Sachons, pour le moment, rendre hommage au Conseil de ville de Québec qui a bien voulu remettre en place le buste de Louis XIV, en 1948, en le juchant sur un socle qui lui fait honneur.

C'est par son respect de l'histoire, la petite et la grande réunies, et par la conservation de ses monuments historiques, que Québec gardera son cachet et continuera d'attirer de nombreux touristes, curieux de trouver en Amérique du Nord une oasis française, non seulement par la langue et les moeurs, mais aussi par les aspects de son architecture et la grande vénération de ses habitants pour tout ce qui touche aux reliques du régime français.



MÈRE MARIE DE L'INCARNATION

Mère Marie-de-l'Incarnation (1639-72)

1. ENDROIT

J'ai la conviction intime que la majeure partie des Québécois n'ont jamais vu et ne connaissent pas où se trouve ce monument à Québec, et encore moins les étrangers qui visitent la ville, car ce bronze n'occupe pas une place publique, bien qu'il ne soit pas, non plus, à l'intérieur d'un édifice. C'est dans le minuscule parterre en face du monastère des Ursulines qu'il peut être contemplé, à gauche de la porte d'entrée du parloir.

Les Ursulines, on le sait, tout comme les Hospitalières d'ailleurs, sont des religieuses cloîtrées. On dirait que le monument de leur fondatrice était destiné à suivre la règle de la communauté, en se déroband lui aussi aux regards des curieux, des profanes, et de tous ceux qui ne vivent pas dans l'intimité, si l'on peut dire, des filles de sainte Ursule. Il n'en est pas moins remarquable, et en se dissimulant ainsi à l'ombre des arbres de ce parterre, face à la rue du parloir et des murs trois fois séculaires de ce monastère, il ne s'en dégage pas moins un hommage et une leçon que nous voulons signaler ci-après.

2. LE MONUMENT ET SES DONATEURS

C'est un triptyque de bronze dont le centre est occupé par Marie de l'Incarnation, flanquée de deux fillettes, une Française, à sa droite, et une Huronne, à sa gauche. La petite Française tient un livre ouvert dans ses mains et l'on aperçoit une fleur de lis sur une de ses pages; la petite Huronne élève une croix dans sa main droite, croix qu'elle fixe de ses yeux; Marie de l'Incarnation a posé sa main droite sur l'épaule de la petite Française, et sa main gauche fait le geste de toucher la tête de la petite Huronne. Ce triptyque repose sur une base de deux marches de granit, de forme rectangulaire. Cette base est

peu élevée, disons tout au plus une couple de pieds, et la marche supérieure offre à la vue trois sujets différents, sculptés dans la pierre: à gauche, l'image du voilier "St-Joseph" sur lequel le Père Vimont, s.j., les Ursulines et les Hospitalières traversèrent l'océan en 1639; à droite, celle du premier monastère de 1650 que l'on voit environné de flammes. Au centre, un bas-relief retient davantage l'attention. C'est un vrai tableau en miniature, sculpté dans le bronze avec un art délicat, qui représente les adieux de Marie Guyard-Martin à son fils Claude, au seuil du monastère des Ursulines de Tours. Cette image figure à droite de l'inscription, en larges caractères: MARIE DE L'INCARNATION, et, en dessous, le millésime 1639-1672. Ces deux dates représentant la période de la vie religieuse de Marie de l'Incarnation, car elle naquit en 1599 et elle mourut en 1672, soit donc à l'âge assez avancé de soixante et treize (73) ans.

C'est à l'occasion des fêtes du troisième Centenaire de l'arrivée des Ursulines à Québec, le 1er août 1639-1939, que le premier ministre de la province, l'honorable Maurice Duplessis, à l'instigation de l'honorable Alphonse Raymond, offrit à la communauté des dames Ursulines la somme de \$3,000. Il ouvrit, par ce geste généreux, une souscription en vue de l'érection d'un monument à la mémoire de Marie de l'Incarnation, fondatrice du vieux monastère. Les nombreux amis de l'institution suivirent cet exemple avec le même gracieux empressement, si bien que l'exécution du futur monument pouvait être confiée à l'artiste réputé Emile Brunet qui, dès l'automne de 1939, en commença l'exécution non seulement avec empressement, mais on pourrait dire avec dévotion.

3. LES FÊTES DU TROISIÈME CENTENAIRE DES URSULINES

Le monument commandé à Emile Brunet, sculpteur, fut terminé à temps pour rehausser la célébration de ce troisième Centenaire de l'entrée des Ursulines dans leur monastère, le 2 novembre 1642. L'on fit mieux encore, puisque l'on décida de faire coïncider la cérémonie du dévoilement de ce monument avec la réunion annuelle de l'AMICALE des anciennes de ce monastère, le 20 août 1942.

Les fêtes qui devaient avoir lieu, en plein air, dans le jardin même du monastère des Ursulines, durent se dérouler à l'intérieur, dans une grande salle, parce que la pluie était venue contrecarrer les projets des organisateurs. Toutefois, les religieuses avaient tout prévu et une salle superbement décorée fut ouverte aux nombreux visiteurs. Ces fêtes furent préparées aux soins dévoués de l'aumônier des Ursulines de cette époque, l'abbé Guillaume Miville-Déchènes, D.TH., D.PH., aujourd'hui curé de la paroisse St-François d'Assise de Québec, avec le concours du président du comité des fêtes, le lieutenant-colonel Henri Gagnon. Le geste du gouvernement de la province de Québec, en souscrivant \$3,000, fut imité par le Conseil de ville de Québec et secondé par des amis du monastère, et par ses anciennes élèves.

Pour avoir une idée juste de la célébration du dévoilement du monument consacré à la Vénérable Mère Marie de l'Incarnation, il faut revoir les journaux de Québec de cette époque et aussi une plaquette qui en contient une description fort complète, avec de superbes gravures, de même que les diverses étapes de la béatification de la Vénérable Mère Marie de l'Incarnation. Cette brochure est intitulée: LA VENERABLE MERE MARIE DE L'INCARNATION ET SON OEUVRE DANS LE NOUVEAU-MONDE.

4. LA VIE DE MARIE DE L'INCARNATION

Comme cette vie est très chargée d'oeuvres et que plusieurs auteurs ont traité ce sujet, je prends mon bien où je le trouve. C'est du DICTIONNAIRE GENERAL DU CANADA du révérend Père L. Le Jeune, o.m.i., que je détache une courte biographie de la vie de Marie de l'Incarnation, née le 28 octobre 1599 à Tours, dans la Touraine, et venue ici au Canada en 1639. Je cite les paroles du Père L. Le Jeune :

"INCARNATION" (Marie de l') (1599-1672) veuve, religieuse, fondatrice des Ursulines au Canada, dont la cause de béatification a été introduite à Rome le 15 septembre 1877, et l'héroïcité des vertus proclamées par décret en 1911.

Florent Guyard, artisan et boulanger, épousa à Tours Jeanne Michelet, issue de la noble famille des Babou de la

Bourdaisière et fut père de sept enfants dont quatre filles. Marie naquit le 28 octobre 1599; à l'âge de sept ans, elle se consacre à Dieu, éprouvant, dès lors, une forte tendance vers la piété. A dix-sept ans, accédant au désir de ses parents, elle donna sa main à Claude-Joseph Martin, fabricant de soieries de Tours. Devenue veuve avec un enfant de six mois, le 10 octobre 1619, elle perdit presque tout son avoir. L'année suivante, elle va co-habiter avec l'une de ses sœurs dont elle se fit comme la servante. Elle a, dans la suite, laissé le récit des faveurs dont le Ciel la combla sans cesse. En 1631, elle se détermine à entrer au monastère des Ursulines de Tours, malgré les objurgations de son fils Claude. Ayant inauguré son noviciat le 25 janvier, elle prononça ses voeux de professe en 1635 et reçut des communications intimes au sujet de la mission en Nouvelle-France.

Par l'entremise du Père Poncet, Jésuite, missionnaire, Mme de la Peltrie se rendit à Tours, où l'on combina le départ pour le Canada: le monastère donna une compagne à Marie de l'Incarnation, la Soeur Marie de Saint-Joseph. La comtesse de Brienne les introduisit à Paris auprès d'Anne d'Autriche. A Dieppe, les Ursulines consentent à leur adjoindre la Soeur Cécile de Ste-Croix. Trois Religieuses Hospitalières de la même ville passaient aussi à Québec. Les six missionnaires s'embarquent le 4 mai 1639 et abordent à Québec le 1er août suivant.

Le lendemain, les Jésuites conduisent les Ursulines à Sil-lery, où sont domiciliés des Sauvages. Durant trois ans, elles habitent une maisonnette, dans l'incommodité et les privations, entourées de petites indigènes dont elles apprennent la langue. En juillet 1640, arrivée de deux Ursulines du couvent de Paris. Au printemps de 1641, pose de la première pierre d'un monastère, assis sur l'emplacement du couvent actuel. Puis soudain, sonne l'heure des épreuves pour la fondatrice: Soeur Marie de Saint-Joseph suscite des chagrins, la communauté de Tours témoigne des froideurs, le directeur s'aigrit contre elle, Mme de la Peltrie l'abandonne pour passer dix-huit mois à Ville-Marie. Toutefois, rien n'ébranle sa vertu. Remplacée dans sa charge, elle sera dans les plus humbles emplois. En 1642, elle apprend que son fils s'est agrégé aux Bénédictins. En 1644, le Ciel multiplie le pain qu'elle distribue aux pauvres. En 1650, le

feu consume le monastère. En 1651, réélue Supérieure, elle travaille à le relever de ses cendres, tout en catéchant les Sauvages en langue huronne, algonquine et iroquoise; et en traduisant des opuscules à leur usage. Sa dévotion au Sacré-Coeur de Jésus est intense et enflammée. Ses lettres annuelles ont consigné le détail des principaux faits et de la vie des personnages de l'époque.

Dès l'année 1664, les douleurs et les infirmités viennent l'avertir du terme prochain de sa carrière. Elle s'empresse de mettre la dernière main à ses travaux sur les idiomes sauvages tandis que son âme vit plus au ciel que sur la terre. Elle meurt le 30 avril 1672, objet de la vénération générale. Bossuet lui-même l'appela "LA THERESE DE SON SIECLE ET DU NOUVEAU-MONDE".

5. BIBLIOGRAPHIE

Son fils Claude, bénédictin de Solesmes, publia, en 1681, à Paris, un in-4 intitulé: LETTRES DE LA VENERABLE MERE MARIE DE L'INCARNATION, que l'abbé P.-F. Richaudeau a réédité à Tournai en 1876, en deux volumes. Le R. P. Dom Albert Jamet, bénédictin de Solesmes (Sarthe) a érigé un monument définitif à la mémoire de la Fondatrice, en sept volumes. C. de Rochemonteix, s.j.: LES JESUITES ET LA NOUVELLE-FRANCE, tomes I et II; Mère Marie Chantal, Ursuline: VIE DE MARIE DE L'INCARNATION; l'abbé H.-R. Casgrain: HISTOIRE DE LA MERE MARIE DE L'INCARNATION; BULLETIN DES RECHERCHES HISTORIQUES; MEMOIRES DE LA SOCIETE ROYALE DU CANADA; Blanche Gagnon: REMINISCENCES ET ACTUALITES; LE MESSAGER CANADIEN DU SACRE-COEUR (novembre 1945).



LES ABORIGÈNES DU CANADA

Les Aborigènes du Canada

1. HOMMAGE LEUR EST RENDU

Les étrangers qui parcourent Québec ne manquent jamais de visiter l'Hôtel du Gouvernement, ou au moins d'en faire le tour et tout particulièrement d'en admirer la façade, s'ils n'ont pas le temps de pénétrer à l'intérieur pour en voir les divisions et l'aménagement.

La description de cet édifice, tant à l'extérieur qu'à l'intérieur a été faite jadis (1897) par Ernest Gagnon, secrétaire du Département des Travaux publics. Ce petit volume est devenu très rare aujourd'hui et c'est pourquoi il est question d'en tirer une nouvelle édition pour l'usage du public.

L'Hôtel du Gouvernement, j'entends par cette expression celui que nous devons à E. E. Taché, est une sorte de chef-d'oeuvre du style de la Renaissance française, en même temps qu'un livre grand ouvert, car à l'intérieur aussi bien qu'à l'extérieur, tout nous rappelle les pages les plus glorieuses de notre histoire.

Mais l'auteur s'est souvenu qu'avant l'établissement des Français au Canada il y avait eu ici des aborigènes, et comme ils furent les premiers possesseurs du sol, il a voulu leur rendre hommage en leur dédiant deux bronzes où le sculpteur les a campés dans des positions qui leur donnent presque la vie, tant celles-ci sont naturelles et tiennent compte des habitudes, des moeurs et des accoutrements de ces Peaux-Rouges.

2. DESCRIPTION DES DEUX BRONZES

C'est Ernest Gagnon qui dit: "En face de l'entrée d'honneur, au pied du campanile et établie dans la déclivité du

terrain, se trouve la fontaine monumentale dédiée aux races aborigènes du Canada: l'un de ces bronzes représente une famille d'indigènes ou d'abénaquis faisant une halte dans la forêt, pendant qu'en dessous on voit un sauvage armé d'une nigogue, debout sur une pierre au milieu d'une cascade, se préparant à darder un saumon".

L'auteur de ces deux piéres de bronze, qui font l'admiration de tous les visiteurs, est Louis-Philippe Hébert, qui a laissé au Canada une oeuvre abondante et remarquable.

C'est Jean-B. Lagacé, un autre sculpteur de chez-nous, qui nous a fait connaître la vie et les oeuvres de Louis-Philippe Hébert.

Voici comment celui-ci décrit ces deux bronzes:

"FAMILLE INDIENNE." C'est un passage de l'Histoire du Canada de Garneau qui a inspiré à Hébert la pensée de ce groupe charmant que l'on peut voir, dominant la fontaine monumentale du Palais législatif de Québec. "Dès qu'un jeune sauvage était capable de manier l'arc, il s'accoutumait à l'usage des armes et se formait, en grandissant, sur l'exemple de ses pères". Voici comment Hébert a rendu la pensée de l'historien.

Debout au centre du groupe, le chef indien appuyé sur son arc, vient d'apercevoir un orignal, probablement bondissant dans une clairière où court un ruisseau limpide. Il l'a désigné à son fils; aussitôt le jeune homme a saisi ses flèches, a tendu son arc, et d'une main assurée va décocher le trait meurtrier. De l'autre côté, faisant pendant au jeune chasseur, la mère attise le feu d'une main distraite, car toute son attention est fixée sur le "beau coup" qui se prépare. Tous les regards, d'ailleurs, sont tournés de ce côté; on sent que le dîner dépend de l'habileté du chasseur. Il n'y a pas jusqu'au petit, à peine âgé de sept ans, qui ne suive avec intérêt l'action qui se passe sous ses yeux; il s'est faufilé entre son père et sa mère, et son petit visage joufflu, encadré de cheveux flottants, émerge entre la jambe droite de l'un et l'épaule de l'autre.

Ce groupe a grand air sur son piédestal élevé; rien n'a été fait de mieux en sculpture, à notre connaissance, pour honorer la mémoire des familles aborigènes de l'Amérique. On y re-

marque bien quelques faiblesses; mais, tel qu'il est, il produit sur le visiteur une très vive impression.

Au bas de ce groupe monumental, est placée une autre statue: le Pêcheur à la nigogue, ou le harponneur indien, dardant un poisson au milieu d'une cascade. C'est un épisode charmant de la libre vie du sauvage au sein des bois. Le harponneur est debout au bord d'une cascade mugissante; un poisson, entraîné par le courant, bondit hors de l'eau pour éviter les cailloux contre lesquels se brisent les flots rapides; l'Indien le harpon levé, va le frapper. Le mouvement de son corps est gracieux, l'attitude bien étudiée, l'anatomie excellente. Placé dans une niche profonde, au bord d'une vasque de forme elliptique remplie d'eau, le Pêcheur à la nigogue est d'un effet saisissant. C'est une véritable trouvaille!"

3. BIOGRAPHIE ET OEUVRES DE LOUIS-PHILIPPE HEBERT (1850-1917)

L'auteur des deux bronzes dont je viens de donner une brève description, puisée dans un article de Jean-B. Lagacé, est Acadien de naissance.

Ses parents furent au nombre des premiers colons acadiens qui habitaient Port-Royal, au recensement de 1671. On retrouve plus tard le trisaïeul à Boston, à la suite du Grand Dérangement de 1755. Après avoir pérégriné ici et là, entre autres dans l'armée américaine, il revint en terre canadienne, pour aller rejoindre des compatriotes établis à St-Grégoire de Nicolet. Plus tard, un des descendants de celui-ci émigra dans les Cantons de l'Est. C'est Théophile Hébert marié à Julie Bourgeois, aussi de descendance acadienne. Ils s'établirent à Ste-Sophie d'Halifax, dans le comté de Mégantic. C'est dans cette paroisse que naquit Louis-Philippe Hébert, le 27 janvier 1850. De son enfance, il y a peu à dire, si ce n'est qu'il quitta l'école primaire à l'âge de 14 ans. Plus tard, il fit du service dans les rangs des Zouaves, à Rome. C'est en visitant les nombreux monuments et les chefs-d'oeuvre de maîtres anciens et modernes de la Ville Eternelle, que son âme d'artiste se réveilla à toutes ces beautés plastiques, soit par la peinture, soit par la sculpture. Revenu au Canada, il exerça différents métiers,

car chez lui l'instinct de tailler ou, comme disent nos gens, de "gosser", était tel qu'on le voyait toujours avec une pièce de bois et un canif entre les mains.

L'un de ses compatriotes du nom d'Edouard Richard le fit admettre dans l'atelier de Napoléon Bourassa (père d'Henri) où il prit des leçons durant six ans. Plus tard, il ira à Paris pour étudier et, à son retour, il se signale au public par la statue du colonel de Salaberry, que l'on voit encore à Chambly. C'est à partir de 1882 qu'il obtient différents contrats du gouvernement fédéral et du gouvernement provincial, pour des statues d'hommes politiques. En 1886, le gouvernement de Québec le charge de décorer les niches et les abords du Palais Législatif. On lui doit, entre autres :

à Québec :

- La halte dans la forêt, un groupe d'indiens, 1890.
- Le pêcheur à la nigogue, 1890.
- La statue de Frontenac, 1890.
- Lord Elgin, 1890.
- Le colonel de Salaberry, 1894.
- Le général Montcalm, 1894.
- Le général Wolfe, 1894.
- Le chevalier de Lévis, 1896.
- Le monument Mgr Laval, 1908.
- Le monument Short-Wallick, 1891.
- La poésie et l'histoire, au sommet du fronton de l'avant-corps du parlement, dédié à Champlain.
- La religion et la patrie, couronnent l'avant-corps du parlement, dédié à Maisonneuve.

à Montréal :

- Le monument Maisonneuve, 1895.
- Le monument Mgr Bourget, 1903.
- Le buste de Crémazie, 1906.
- La statue Jeanne Mance, 1909.
- La statue John Young, 1911.
- Le monument Edouard VII, 1914.

A Ottawa, il n'a donné que la statue de la reine Victoria. Ailleurs, l'on trouve à Chambly, la statue de l'abbé Pierre-

Marie Mignault, 1909; à Lévis, la statue de Mgr Joseph-David Déziel, 1885; à Marieville, la statue du grand vicaire Crevier, 1888; à Mascouche, la statue de Pierre Le Gardeur de Repentigny, 1910, et à Verchères, Madeleine de Verchères, 1913. En dehors de la province de Québec et de l'Ontario, il a présenté des oeuvres à Halifax et à Lowell, Mass.

Comme nous l'avons vu au commencement, Louis-Philippe Hébert est décédé en 1917. Il avait épousé en 1879, Marie, fille de Thomas Roy. Il était membre de l'Académie Royale. Il fut décoré en 1894, par le gouvernement canadien, de la médaille de la Confédération, en 1901, chevalier de la Légion d'honneur et de St-Grégoire le Grand; en 1903, compagnon de St-Michel et St-Georges.

L'un de ses fils est aujourd'hui un sculpteur remarquable qui marche sur les brisées de son père, c'est Henri. Un autre, Adrien, s'adonne à la peinture et il a déjà exposé plusieurs de ses oeuvres, à Paris même. De son mariage sont nées deux filles.

4. BIBLIOGRAPHIE

LA REVUE CANADIENNE, 37^e année, 1^{er} volume, tome 39. L'OPINION PUBLIQUE, 1881-83. LE DICTIONNAIRE GENERAL DU CANADA, du Père L. Le Jeune. SOUVENIRS ET BIOGRAPHIES, de L. O. David. CANADA AND ITS PROVINCES. Les journaux de Montréal du 17 juin 1917, le jour de son décès.



LE MONUMENT ABRAHAM MARTIN DIT L'ÉCOSSAIS

Abraham Martin dit L'Écossais

1. ENDROIT

C'est la compagnie de chemin de fer du Pacifique Canadien qui résolut, il y a quelques années, (1922) d'assurer la pérennité du souvenir d'Abraham Martin, en lui faisant élever un monument au bout de la Jetée Louise, près de l'entrée du bassin du même nom.

Ce monument est de forme monolithique, fait de granit, et surmonté d'un globe terrestre appuyé sur quatre (4) chardons, emblèmes de l'Écosse, puisque Abraham Martin portait le surnom de l'Écossais.

On lit sur l'une des façades de ce monument, où figurent quatre (4) fleurs de lis, l'inscription suivante :

*CE MONUMENT
RAPPELLE AU PASSANT
ABRAHAM MARTIN
APPELÉ L'ÉCOSSAIS
PREMIER PILOTE ROYAL
SUR LE ST-LAURENT
QUI CULTIVA LE SOL
DES ILLUSTRÉS PLAINES
QUI PORTENT SON NOM*

C'est un monument de huit pieds de hauteur, qui a une très belle allure et dont les lignes sont fort remarquables. Henri Hébert l'a sculpté. S'il n'est pas à la vue des gens qui circulent dans les places publiques, par contre, c'est le premier que rencontrent, en mettant le pied à terre, les passagers des transatlantiques qui parfois font escale à Québec, à l'exception

toutefois des *Empress* qui se rendent au quai de l'Anse-au-Foulon.

2. BIOGRAPHIE

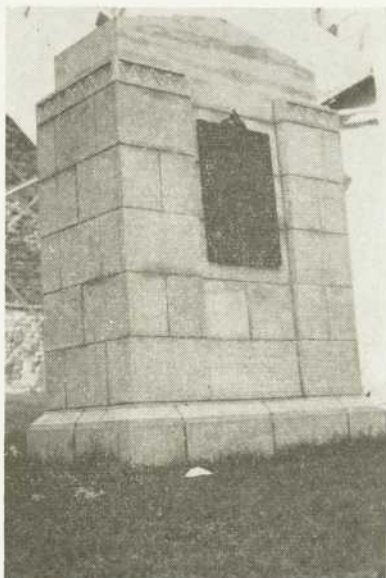
On croit qu'Abraham Martin naquit vers l'an 1600, en France. Avant d'être pilote, il fut cultivateur pendant quelques années. La compagnie des Marchands l'employa aussi à titre de commis. Certains historiens ont prétendu qu'Abraham Martin était venu à Québec vers 1613 ou 1614, mais cette assertion n'est pas confirmée par les faits. En effet, aucun arrivage de navires d'outre-mer n'a été enregistré à cette époque. Toutefois, il aborda à Québec en 1619 ou 1620, avec son épouse et sa fille Anne, née d'un premier mariage. Plus tard, celle-ci, Anne, épousa Jean Côté, à Québec, en 1635.

De son deuxième mariage naquirent deux fils et six filles. Il n'apparaît pas que son fils aîné, Eustache, se soit marié et, par conséquent, ait laissé de descendants. Quant à l'autre, Charles-Amador, il se fit prêtre et mourut à Ste-Foy, en 1711, où il avait été nommé premier curé en 1697. Et voilà pourquoi le nom de Martin, comme celui de Louis Hébert d'ailleurs ne s'est pas perpétué par les mâles.

Louis Jolliet, découvreur du Mississippi

1. ENDROIT

Il y a deux monuments Louis-Jolliet à Québec. Le premier, constitué par une statue de grandeur héroïque, que l'on voit dans une des niches de la façade du Palais législatif. Cette statue est l'oeuvre du sculpteur canadien Suzor Côté qui mourut en 1937, à l'âge de 68 ans. C'est en 1928 que cette statue fut installée au panthéon de notre Palais législatif. Elle représente Jolliet en costume d'explorateur : longues bottes malouines, habit avec ceinture et pistolet accroché à cette dernière. Deux bandes de cuir sont croisées sur sa poitrine et retiennent de chaque côté un havresac et une corne à poudre. Il appuie sa main droite sur un gourdin en guise de canne. Il porte de longs cheveux et une barbe touffue, pendant que son crâne est coiffé d'un solide casque de cuir. C'est sans doute accoutré de cette façon qu'il accompagna jadis le Père Marquette, s.j., dans sa randonnée de la découverte du Mississippi, en 1673.



L'autre monument, que je veux tout spécialement décrire aujourd'hui, a été érigé en 1945 près de la maison où naquit

tout probablement Louis Jolliet, à Québec. Cette maison est située au pied de l'ascenseur qui fait la navette entre la terrasse et la rue Champlain.

Elle a été restaurée grâce aux soins de celui qui en a fait l'acquisition.

L'intérieur a été meublé et pourvu de souvenirs de l'époque, ce qui en fait un petit musée fort achalandé par les touristes. Le monument que l'on voit à sa gauche, quand on fait face à la maison, a la forme d'une stèle d'environ six à sept pieds de hauteur. Il porte sur l'une de ses façades l'inscription suivante :

LOUIS JOLLIET
1647-1700
NATIF DE QUÉBEC.
AVEC MARQUETTE IL
DÉCOUVRIT ET EXPLORA
LE MISSISSIPI, 1673
NATIVE OF QUEBEC
WITH MARQUETTE HE
DISCOVERED AND EXPLORED
THE MISSISSIPI, 1673

Ce monument a été érigé par la Commission des Sites et Monuments historiques du Canada, grâce aux instances et aux démarches du Comité permanent de la Survivance française en Amérique. Cette société fut fondée en 1939.

Louis Jolliet s'est surtout distingué par ses explorations et sa découverte du Mississipi avec le Père Marquette, s.j. Il était hydrographe du roi. En récompense de ses nombreuses explorations, le gouvernement de la Nouvelle-France lui concéda l'île d'Anticosti, les îles Mingan et d'autres terres sur la Côte Nord.

Jolliet naquit en 1645. Il fit ses études classiques au collège des Jésuites et entra au séminaire de Québec, où il reçut la tonsure le 2 août 1662. Mais bientôt, il quitta le Séminaire et renonça à l'état ecclésiastique pour s'embarquer sur le St-Sébastien, dans le dessein de poursuivre en France certaines

études spéciales. Il était de retour à Québec en 1668, c'est-à-dire deux ans après son départ. On sait qu'il est le principal auteur de la découverte du Mississippi, alors qu'il prit pour compagnon, à Michillimakinac, le Père Marquette. Jolliet avait alors 28 ans et le Père Marquette, 36.

Le grand fleuve qui se jette dans le golfe du Mexique fut tout d'abord appelé Conception, Buade et Colbert, mais, plus tard, on changea ces noms en celui de Mitchi Siski, ce qui veut dire en indien "grande rivière". Les voyageurs se rendirent jusqu'à l'embouchure de la rivière Arkansas et là, ayant obtenu la certitude que cette grande artère se jetait dans le golfe du Mexique, et non dans l'Océan Pacifique, comme ils l'avaient rêvé, ils rebroussèrent chemin pour revenir au point de départ. Toutefois, le Père Marquette mourut avant d'atteindre la mission de Michillimakinac, et il fut enterré sur place, à Ludington, Michigan. De son côté, Jolliet fut bien près de perdre la vie dans un naufrage au Sault St-Louis, que l'on appelle communément "les rapides de Lachine". Il perdit tous ses papiers et ses cartes. C'est le récit laissé par le Père Marquette qui a fait connaître cette exploration et qui en a marqué les étapes.

La vie de Louis Jolliet, avec ses pérégrinations, a été écrite au long par Ernest Gagnon, ancien secrétaire du département des Travaux Publics.

Louis Jolliet, avait épousé, à Québec, le 7 octobre 1675, Claire-Françoise Bissot, qui fut la mère de sept (7) enfants, dont quatre (4) garçons et trois (3) filles. L'aîné, Louis, mourut célibataire. Les autres héritèrent du titre de seigneur avec les noms suivants: Charles Jolliet d'Anticosti, François Jolliet d'Abancourt et Jean-Baptiste Jolliet de Mingan.

Une curieuse épitaphe au cimetière de St-Romuald

Victimes du pont de Québec



C'est dans le cimetière de St-Romuald que l'on voit ce monument - épitaphe d'un genre tout à fait typique et qui rappelle un souvenir lugubre : celui de la catastrophe de la chute du pont de Québec, du côté sud, le 29 août 1907. Il a été élevé à même les pièces d'acier que l'on a retirées du fleuve après l'écroulement du bras cantilever du pont, qui s'abîma dans le fleuve vers 5 heures 30 du soir, le 29 du mois d'août 1907, entraînant avec lui près d'une centaine de travailleurs dont soixante-et-seize (76) perdirent la vie ou

sont morts des suites de leurs blessures. Sur ces soixante-et-seize (76) victimes, l'on comptait trente-trois (33) Indiens de Caughnawaga, dix-sept (17) Américains et vingt-six (26) Canadiens. Sur une plaque de bronze, à l'intérieur de l'église de St-Romuald, on voit figurer vingt-et-un (21) noms, la plupart étant des victimes demeurant à New-Liverpool, un quartier de St-Romuald, et qui furent enterrés dans le cimetière de cette paroisse. Voici les noms qui figurent sur cette plaque :

JOSEPH BIRON
J.-G. BOUCHER

LAUREAT PROULX
GUS WILSON

ALBERT ESMOND
EUGENE DORVAL
BARRY FRENCH
BTE CROTEAU
VICTOR HARDY
PHILIPPE HARDY
LEO ESMOND
HONORE BEAUDRY

STANLEY WILSON
OMER FONTAINE
CHS HANSEN
JAMES HARDY
WILFRID PROULX
MICHEL HARDY
OSCAR LABERGE
ERNEST JONCAS

JOHN McNAUGHTON

Cet écroulement du bras d'ancrage du pont de Québec, du côté du sud du fleuve, ne devait pas rester unique, puisque, neuf (9) ans plus tard, lorsqu'on se mit en frais de hisser, entre les deux bras cantilever, la travée centrale qui mesure six cent quarante (640) pieds de long, celle-ci se détacha des vérins hydrauliques qui la soulevaient et elle s'abîma dans le fleuve, entraînant encore plusieurs victimes avec elle. L'on se remit de nouveau à la tâche, malgré ces deux accidents et, en 1917, la travée centrale était reliée aux deux bras cantilever. Le pont fut inauguré peu de temps après, à l'automne.



NOËL BRÛLART DE SILLERY

Brûlart de Sillery, prêtre

SILLERY (Noël Brûlart, seigneur de) (1577-1640) Page, chevalier, premier écuyer, commandeur de Malte, chevalier d'honneur à la Cour, ambassadeur, ministre d'Etat, Prêtre, fondateur de la Réduction de Sillery. Sillery, bourg dans l'arrondissement de Reims (Marne, France).

1. ENDROIT

Depuis 1956, on voit ce monument sur l'avenue Maguire, à Sillery, en face de l'hôtel de ville. C'est une colonne de granit de nos montagnes posée sur deux plateformes, et portant en chef un buste de bronze du Chevalier de Sillery. C'est à l'occasion de la célébration du centenaire de l'érection en municipalité et en commission scolaire de Sillery, que l'on a voulu honorer le fondateur et le bienfaiteur de Sillery.

2. LA VIE DE SILLERY (chevalier et prêtre)

Né le jour de Noël 1577 — d'où son prénom — il reçut au foyer des leçons d'un précepteur et peut-être même de plusieurs, car il savait parfaitement toutes les langues. De tradition, la famille fut représentée dans l'Ordre des Chevaliers de St-Jean de Jérusalem ou de Malte.

A dix-huit ans, ses parents le dirigèrent vers l'Ordre où il remplit les fonctions de page, Grand-Maitre, Martin Gorzès, d'Aragon.

En 1598, il devint Chevalier de la Langue ou Nation de France. Après un séjour de douze années à Malte, et les cinq campagnes navales réglementaires, il entra en France pour occuper les fonctions de commandeur à Troyes, en Champagne.

Introduit à la Cour, il s'attira les sympathies d'Henri IV qui le retint auprès de lui. Après avoir rempli diverses fonctions à la Cour, le Commandeur de Sillery fut nommé Ambassadeur de son Ordre auprès de la Couronne.

Le Jubilé Universel de 1625 porta à l'âme du Commandeur le coup décisif. Il choisit pour diriger sa conscience le pieux Vincent de Paul. Après avoir lu LA VIE DEVOTE, DE ST FRANÇOIS DE SALES, il résolut de vendre son riche mobilier et en donna le fruit aux églises et aux pauvres. Le 28 décembre 1632, il revêtit l'habit ecclésiastique et fut ordonné prêtre en 1634.

Il serait trop long d'énumérer tous les dons qu'il fit, mais la colonie naissante de Québec reçut de lui, pour sa nouvelle mission, dans l'anse de Sillery, une somme assez élevée. Monsieur de Sillery avait formé le dessein de l'établissement d'un Séminaire, pour instruire et élever les filles des sauvages avec les Français du pays, accordant au Père Le Jeune la mission d'avoir l'oeil sur les ouvriers envoyés pour la construction du bâtiment et le défrichement des terres. Le terrain fut concédé par les Cent Associés (5 avril 1639), soit douze arpents ou environ, borné en bas de la Pointe-à-Puiseaux, et en haut par la pointe St-Joseph. C'est sous la direction du Père Charles Lallemand que les ouvriers se mirent à l'oeuvre dès le mois de juillet 1637.

Dans son testament, le Chevalier de Sillery léguait un capital de 20,000 livres pour la fondation d'une rente perpétuelle, en faveur de la mission St-Joseph. De son vivant, il s'était engagé à payer aux missionnaires de Sillery, une rente annuelle de 1500 livres.

C'est donc à bon droit qu'on lui donne le titre de fondateur et de bienfaiteur de Sillery, bien qu'il ne soit jamais venu au Canada.

3. BIBLIOGRAPHIE

HISTOIRE DE SILLERY, par Paul Lamontagne; DICTIONNAIRE GENERAL DU CANADA, Père Le Jeune, o.m.i.

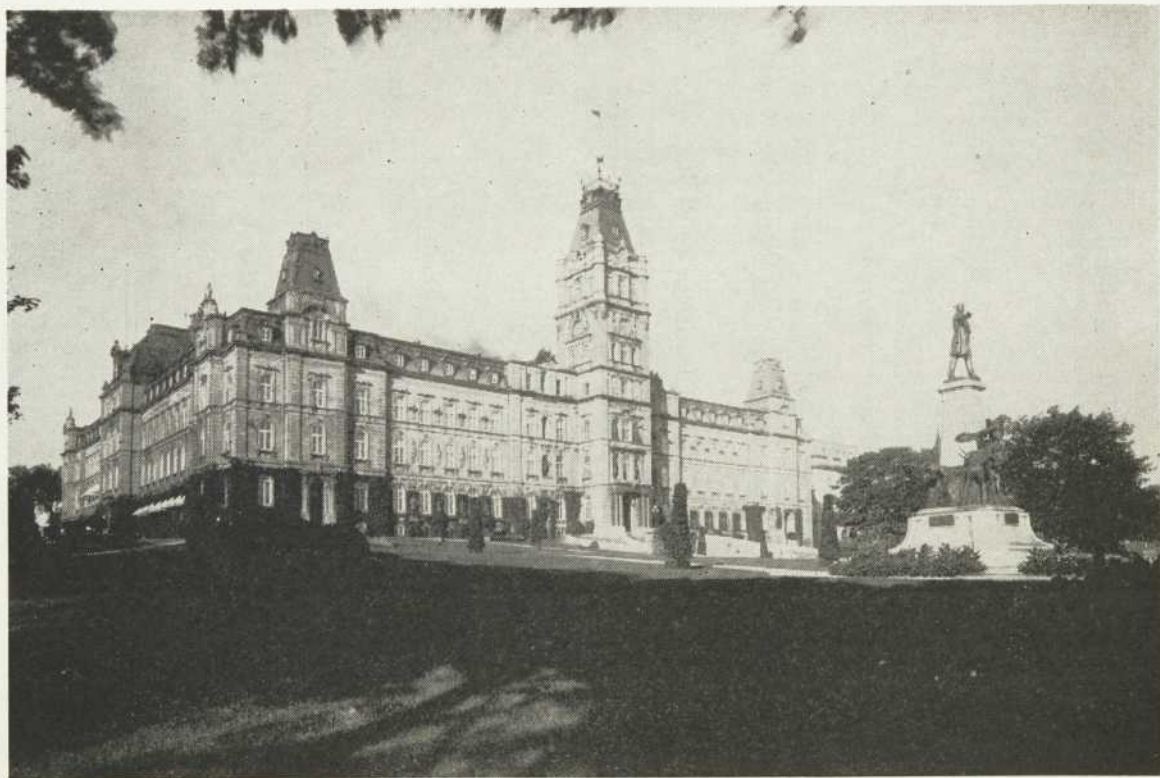
Notre Panthéon National

A Paris, l'on a élevé un édifice appelé PANTHEON pour rappeler la mémoire de quelques-uns des hommes qui ont fait la gloire de la France. C'est au sommet de l'ancienne montagne Sainte-Geneviève que se dresse ce temple imposant par son architecture dans le style néo-grec, surmonté d'une coupole dont l'extrême sommet atteint 267 pieds. Au fronton de cet édifice, on lit l'inscription suivante: "Aux grands hommes, la patrie reconnaissante".

Il serait trop long de faire ici l'histoire de ce Panthéon, ou de ce tombeau national, où l'on garde avec respect et vénération les cendres de ceux qui se sont dévoués avec succès à la gloire de la France. Ce temple fut, tour à tour, suivant les époques et les gouvernements, une église ou un temple de la gloire. Il fut construit entre les années 1754 et 1780, d'après les plans de l'architecte Soufflot.

L'Hôtel des Invalides, sur la Place du même nom, accomplit un rôle identique à celui du Panthéon; en plus, il possède un musée d'armes.

Ce qui frappe le plus en pénétrant dans l'enceinte des Invalides, c'est le tombeau de Napoléon 1er, enfoncé au centre d'une crypte. Ce puits, si l'on peut dire, est entouré d'un solide garde-fou où les foules considérables viennent, chaque jour, avec respect et dans le plus grand silence, contempler le minuscule tombeau qui contient les restes de l'exilé de Sainte-Hélène; je dis minuscule tombeau, puisque Napoléon était de petite taille, mais un géant par le génie qui a fait briller au zénith le nom de la France en Europe. Tout près, sur le parquet, l'on voit depuis quelques années seulement le tombeau du maréchal



PALAIS LÉGISLATIF DE QUÉBEC

Foch, porté sur les épaules de huit fantassins. (1) Mais laissons là ces souvenirs et souhaitons que nos lecteurs puissent un jour aller contempler le Panthéon de Paris. La façade du Panthéon et celle des Invalides se ressemblent étrangement. Les deux sont surmontés d'une coupole gigantesque.

L'architecte du Parlement de Québec, E.-E. Taché, i. c., a voulu, lui aussi, rendre un hommage public aux hommes de chez nous qui se sont distingués, depuis les premiers temps de la colonie jusqu'aux années des grandes luttes constitutionnelles. En préparant les plans du Parlement de Québec, il a ménagé, sur le frontispice ou la façade principale, des piédestaux et des niches pour y installer des statues, pendant qu'ailleurs, encore sur les murs de la façade principale, il a dessiné des trophées entourés de feuilles de chêne, des cartouches, des panoplies et des draperies flottantes portant, sculptés en relief, les armoiries et les noms des gouverneurs et intendants royaux connus dans notre histoire ; aussi les principaux découvreurs, de même que les hommes de guerre dont il a voulu immortaliser les exploits.

Il serait peut-être fastidieux d'entrer dans le détail de cette exposition, au grand air, de nos gloires nationales.

Toutefois, nous croyons signaler rapidement l'existence des seize (16) statues que l'on voit sur la façade du parlement de Québec, de même que les six (6) niches destinées à d'autres bronzes, mais qui sont encore vides.

Voici l'énumération des statues que l'on voit sur le campanile, soit sur les avant-corps du centre: Salaberry, Montcalm, Wolfe, Lévis, Talon, Marquette, Brébeuf, Dorchester, Frontenac, Elgin, Lafontaine, Baldwin, Boucher, La Vérendrye, Iberville, Jolliet.

Et voilà seize (16) statues bien comptées et l'on remarquera que les Jésuites sont représentés par deux de leurs membres : le Père de Brébeuf, martyr, et le Père Marquette, l'un des découvreurs du Mississipi. Celui-ci occupe temporaire-

(1) Depuis 1941, l'on y voit aussi celui du roi de Rome ou le fils unique de Napoléon Ier, que Hitler a remis à la France. L'Aiglon était né au palais des Tuileries, Paris, en 1811.

ment, dit-on, la niche destinée au Père Viel, récollet, considéré comme le premier martyr en terre canadienne.

Les niches vides sont celles qui appartiennent aux plus anciens dans l'histoire du Canada et de la Nouvelle-France. Ce sont: Jacques Cartier, Samuel de Champlain, Paul Chomedey de Maisonneuve, N. La Violette, Mgr de Laval et le Père Olier, sulpicien.

Nous voulons énumérer brièvement ci-après quelques traits de la vie et des oeuvres des héros représentés par les statues que l'on voit sur la façade du parlement de Québec. Il a déjà été question de quelques-uns d'entre eux, qui possèdent des monuments ailleurs. Ce sont celles de Montcalm et de Wolfe. C'est donc dire que sur seize (16) statues de bronze qui figurent au Panthéon canadien, nous dirons ce que furent quatorze (14) de ces héros, profitant de l'occasion pour faire connaître l'auteur de chacune de ces statues et la date de leur installation sur la façade du parlement.

Quant aux six (6) niches vides dont nous venons de faire l'énumération, remarquons que certains noms sur le socle de ces niches figurent sur des monuments dont nous avons déjà parlé, ce sont ceux de Jacques Cartier, Samuel de Champlain et de Mgr de Laval, que Québec a déjà honorés et qui occupent une place d'honneur à différents endroits de notre ville.

Il resterait donc les noms de Maisonneuve, de La Violette et du Père Olier dont aucune marque sensible ne rappelle la vie parmi les nombreux monuments qui font la gloire et l'orgueil de la capitale québécoise.

Sans suivre rigoureusement l'ordre chronologique, nous allons commencer par les noms que l'on trouve dans les premières pages de l'histoire de la colonie française.

LE PERE DE BREBEUF (1593-1649). — La statue du Père de Brébeuf, qui figure sur le campanile du Parlement de Québec, juchée aux étages supérieurs, est l'oeuvre du sculpteur Alfred Laliberté. On voit côte à côte, au même niveau, le Père de Brébeuf et le Père Marquette, l'un des découvreurs du Mis-

sissippi. Son compagnon, celui qui fut envoyé par le gouverneur pour faire la découverte d'un grand fleuve dont l'embouchure était inconnue, fut Louis Jolliet, un Québécois.

Le Père de Brébeuf était venu au Canada avec quelques compagnons en 1625 et il exerça son ministère au pays des Hurons et tout particulièrement à la bourgade St-Louis, pendant quinze (15) ans, et où, en 1649, il fut fait prisonnier par les Iroquois et mis à mort après avoir enduré le plus cruel des martyrs. Il a été canonisé le 20 juin 1930.



JEAN TALON (1625 - 1694). — C'est vis-à-vis le premier étage du Parlement que l'on remarque la superbe statue de l'intendant Talon, qui est l'oeuvre du sculpteur Alfred Laliberté. Elle fut installée sur son piédestal en 1916. Talon porte l'habit de gala de l'époque, les cheveux longs et bouclés, l'épée au côté gauche et de larges bottes malouines à la façon des mousquetaires de ces temps reculés. Il est campé fièrement et a toutes les allures d'un riche et grand seigneur. On sait qu'il vint au Canada en même temps que le pre-



mier vice-roi, le marquis de Tracy, en 1665. Son règne fut de courte durée à Québec, à peine sept (7) ans, et encore au cours de cette période il fit un voyage en France qui dura près de deux ans.

Avec l'établissement d'un gouvernement vice-royal, la réorganisation du Conseil souverain et l'arrivée d'un homme d'Etat et d'un administrateur comme Talon, la colonie allait bientôt prendre un essor inconnu jusqu'à cette date. Il serait trop long d'énumérer les oeuvres de Talon, car elles sont nombreuses, mais l'on peut dire sans crainte de se tromper que celui-ci doit donc occuper une des trois ou quatre premières places parmi le groupe d'hommes que l'on peut appeler "Les fondateurs du Canada". C'est Sir Thomas Chapais qui lui a rendu ce témoignage dans son ouvrage intitulé: Jean Talon, intendant de la Nouvelle-France.



LE PERE MARQUETTE, s.j.

— Bien que sa statue soit installée dans la niche destinée à Viel, le Père Marquette, avec son compagnon et voisin, le Père de Brébeuf, voit les choses de haut sur la façade du Parlement. C'est en 1916 que cette statue fut hissée dans la niche où on la voit actuellement. C'est l'oeuvre du sculpteur Alfred Laliberté. Dans son ouvrage sur "Les monuments commémoratifs de la province de Québec", Pierre-Georges Roy dit: "Espérons que son ami et compagnon, Louis Jolliet, aura bientôt la sienne au

même endroit." Ce voeu, exprimé en 1923, a été réalisé puisque Jolliet figure aussi dans notre Panthéon national, mais on l'a séparé de son compagnon de voyage puisqu'il occupe un piédestal au rez-de-chaussée de l'édifice.

C'est en 1673 que le Père Jacques Marquette et Louis Jolliet entreprirent de faire un voyage afin de découvrir une grande rivière, dont le cours était connu des Indiens de la région des Grands Lacs. Après avoir descendu la majeure partie du grand fleuve, auquel on donna le nom de Colbert, l'on décida de revenir au point de départ, c'est-à-dire à Michillimakinac. Les deux voyageurs se séparèrent, Jolliet vint rendre compte de sa mission au gouverneur Frontenac, pendant que le Père Marquette succomba à la maladie avant d'arriver au terme de son voyage de retour. La mémoire du Père Marquette a été signalée par un remarquable monument élevé depuis peu d'années à Laon, en France, son pays d'origine. De même encore aux Etats-Unis, on voit une foule de choses qui rappellent le nom du Père Marquette. Ce sont des statues, des édifices, des noms de place et même un chemin de fer qui s'appelle Père Marquette Railway. On voit même sa statue au Capitole de Washington.

LOUIS JOLLIET (1645-1700). — La statue de Jolliet que l'on voit sur la façade du Parlement est l'oeuvre du sculpteur canadien Suzor Côté. C'est en 1928 qu'elle fut installée sur son piédestal, au rez-de-chaussée du Parlement. Elle représente Jolliet en costume d'explorateur : longues bottes malouines, habit avec ceinture et pistolets accrochés à cette dernière. Sur sa poitrine sont croisées deux courroies de cuir auxquelles sont suspendus un havresac et une corne à poudre. Il appuie sa main droite sur un gros gourdin, en guise de canne. Ses cheveux et sa barbe sont touffus et il porte un casque de cuir portant visière.



Ernest Gagnon a écrit la vie de Louis Jolliet. Il y a une couple d'années, la librairie Beauchemin a édité une quatrième édition de Louis Jolliet. C'est la Société historique de Québec qui a mené à bonne fin cette dernière entreprise. Louis Jolliet a été un explorateur doublé d'un hydrographe du roi. En récompense des services rendus, il reçut les seigneuries de l'Île d'Anticosti, des Îles Mingan et autres lieux. Jolliet avait fait ses études au collège des Jésuites et même porté la soutane. A l'âge de 17 ans, il sortait du collège, après avoir terminé son cours classique. A 21 ans il présenta une thèse sur toute la logique, en présence du marquis de Tracy, du gouverneur Courcelles, de l'intendant Talon et de Mgr de Laval. En 1665 il renonçait à l'état ecclésiastique et commençait à naviguer. Sa vie a été mouvementée; il a fait des explorations dans les endroits les plus reculés. Il a parcouru le Labrador, le Nouveau-Québec, la Baie d'Hudson, les lacs Témiscamingue, l'Abitibi et bien d'autres endroits encore.

Le Père Jean De (Delanglese) Langlez, s.j., Ph. D. Litt, D, de l'université de Chicago, a étudié dans les archives mêmes la vie et en particulier les voyages de Louis Jolliet. L'édition anglaise de son ouvrage s'intitule "Life and voyages of Louis Jolliet", et l'on annonce qu'il y aura une édition française de cet ouvrage.

J'ajoute que Louis Jolliet avait épousé, en 1675, Claire-Françoise Bissot et que sept (7) enfants naquirent de cette union: 4 garçons et 3 filles. Sur la fin de sa vie, Louis Jolliet se retira, pour faire la chasse et la pêche, dans les Îles Mingan. Il mourut entre le 4 mai et le 18 octobre de l'année 1700. Il fut probablement inhumé dans les Îles Mingan, mais jusqu'à présent on n'a pu retracer l'endroit exact où repose sa dépouille mortelle.

MONTCALM (Louis-Joseph, marquis de) (1712-1759). — Enseigne, capitaine, aide de camp, brigadier, maréchal de camp, commandant d'armée, lieutenant-colonel et commandeur de l'Ordre de Saint-Louis, Louis-Joseph, marquis de Montcalm, seigneur de St-Véran, Tournemire, Vestric et Candiac, St-Julien d'Arpahan, baron de Gabriac, naquit au château de Candiac,

près de Nîmes, le 28 février 1712. Il s'enrôla jeune dans le service militaire et, dès l'âge de 17 ans, il avait atteint le grade de capitaine.

En 1741, la France entra dans la coalition formée contre l'Autriche. Montcalm fit partie de cette expédition et c'est pourquoi il fut nommé aide de camp du marquis de la Fare, nommé lieutenant général. Montcalm fut légèrement blessé au cours d'une bataille de cette expédition et il entra bientôt en France.

En 1742, il devenait colonel du régiment d'Auxerrois qui allait bientôt faire la campagne d'Italie contre les armées autrichiennes et sardes. A la bataille de Plaisance, en Autriche, il fut blessé cinq fois et il tomba aux mains de l'ennemi, c'est-à-dire des Autrichiens. Bientôt remis de ses blessures, Montcalm put rentrer en France, prisonnier sur parole. Mais pour raccourcir cette histoire, disons qu'au lendemain de la défaite du général Dieskau, en 1755, dans la vallée de l'Ohio, on demanda à Montcalm de le remplacer et il accepta.

Le 6 février suivant, il fit ses adieux aux siens, à Montpellier, pour se diriger vers Paris et Versailles, afin de rencontrer le Roi; celui-ci le nomma maréchal de camp. Ayant à ses côtés le chevalier de Lévis, brigadier, M. de Bourlamaque, colonel, M. de Bougainville, capitaine, les sieurs Descombes et Desaudrouin, ingénieurs, il s'embarqua à Brest le 21 mars suivant se faisant devancer de onze à douze cents hommes de la Sarre et du Royal-Roussillon. Toutefois, le départ de la flotte n'eut lieu que le 3 avril suivant, faute de vent favorable.

Il avait pour troupes sous ses ordres, les régiments de la Reine, du Languedoc, de Guyenne, du Béran, de la Sarre, du



Royal-Roussillon, soit un total de 2,778 hommes, auxquels il faut ajouter 156 volontaires et 918 recrues, donc un total de 3,852 soldats, sans compter les officiers. D'autre part les troupes de détachement de la marine formaient un contingent de 1950 hommes avec en plus un millier de sauvages domiciliés.

Ici n'est pas l'endroit voulu pour rappeler les campagnes de Montcalm au Canada. Ce fut d'abord à Oswego en 1756, puis à William Henry en 1757 et, enfin à Carillon (Ticonderoga) en 1758. L'année 1759 devait lui être fatale, car on sait qu'il fut défait sur les Plaines d'Abraham, par l'armée de Wolfe.

A l'âge de 24 ans, Montcalm avait épousé Angélique Louise Talon du Boulay (3 octobre 1736). A sa mort, le général Montcalm, outre sa mère et son épouse, laissait deux fils et trois filles.

Au château de Candiac, à quelque vingt-cinq (25) kilomètres de Nîmes, on peut encore voir une chapelle appartenant à ce foyer, où reposent les restes de la famille de Montcalm. Ajoutons que sur la place publique, en face du château de Candiac, le gouvernement français a fait ériger un monument semblable à celui que l'on voit sur la place Montcalm, Grande-Allée, Québec.

La statue de Montcalm, sur la façade du Parlement est l'oeuvre du sculpteur Philippe Hébert. Elle fut installée là au printemps de 1894.

BIBLIOGRAPHIE

Thomas Chapais : LE MARQUIS DE MONTCALM, Québec, 1911 ; H. Casgrain : HISTOIRE DU CANADA, tome 2, Paris, 1920 ; H. Gagnon : MONTCALM ET LEVIS, 1891 ; BULLETIN DES RECHERCHES HISTORIQUES, table générale, 1925.

LEVIS (François-Gaston, seigneur et duc de) (1720-1787). — Sous-lieutenant du régiment de la Marine, capitaine, major, colonel, chevalier de St-Louis, brigadier et commandant en second, lieutenant-général, gouverneur de l'Artois, maréchal de France et duc de Lévis.

François-Gaston naquit le 23 août 1720, au château d'AJac, près de Limours, dans le Languedoc, aujourd'hui département de l'Aude. Dès l'âge de 14 ans, le chevalier de Lévis portait l'épée dans le régiment de la Marine et ce fut dans la campagne de Bohême que Montcalm et Lévis se rencontrèrent pour la première fois.

Après de nombreux combats et après avoir reçu maintes blessures, sa bravoure et son mérite furent reconnus et le comte d'Argenson le fit nommer commandant en second, sous le marquis de



Montcalm, en Nouvelle-France. Il s'embarqua à Brest, le 26 mars, sur la "Sauvage", commandée par M. de Tourville, avec les officiers de M. Rochebaucourt et M. Descombes, ingénieurs militaires, et M. de Fontbrune, son aide de camp. Toutefois, les frégates et transports ne mirent à la voile qu'au commencement d'avril. Il arriva à Québec le 31 mai suivant et, dès le 27 juin, en compagnie du général Montcalm, du chevalier de Montreuil, il remonta la rivière Richelieu, traversa le lac Champlain pour atteindre Carillon le 3 juillet.

Ses compagnes, au cours des quatre années qui suivirent, correspondent à celles du général Montcalm. Rappelons toutefois qu'en 1759, M. de Lévis était créé maréchal de camp et qu'il vint à Québec pour prêter main-forte à Montcalm. C'est lui qui détermina les positions que les troupes devaient occuper depuis la rivière St-Charles jusqu'à la rivière Montmorency.. Le 31 juillet 1759, une partie des troupes de Wolfe tentèrent de débarquer au Sault Montmorency, mais elles furent repoussées avec de grandes pertes. Du côté des Français, l'on comptait environ une centaine de tués et de blessés. L'amiral Saunders

fit brûler les transports échoués sur les battures et l'on considéra Lévis comme le héros de la victoire de Montmorency.

Mais le sort devait tourner contre Montcalm, car au cours du mois de septembre il était vaincu par Wolfe, sur les Plaines d'Abraham. Après la mort de Montcalm, Lévis se replia sur Jacques-Cartier, c'est-à-dire la rivière Jacques-Cartier, au Cap Santé, où un fort avait été érigé, et il y demeura jusqu'au 10 novembre, pour aller ensuite passer l'hiver à Montréal, avec ses troupes.

On sait que Lévis avait conçu et mûri le projet de reprendre Québec.

Au printemps de 1760 la rencontre eut lieu à peu de distance de l'endroit où Wolfe et Montcalm avaient livré leur combat l'année précédente. Les troupes de Murray d'environ trois mille (3,000) hommes, s'avancèrent jusqu'à la Suète, pour aller rencontrer celles de Lévis, mais elles durent bientôt retraiter et la bataille se livra à l'endroit traversé par l'avenue des Braves.

Murray fut battu à plate couture et il se réfugia avec ses troupes à l'intérieur des murailles, pendant que Lévis commençait le siège de Québec avec le peu de canons et de munitions qu'il possédait. L'arrivée soudaine de plusieurs vaisseaux de guerre britanniques força Lévis à retraiter vers Montréal. Trois armées anglaises marchaient vers la ville, aujourd'hui la Métropole. Elles se composaient d'environ trente mille (30,000) hommes, c'est-à-dire dix pour un. M. de Vaudreuil, gouverneur, se résigna à capituler le 8 septembre suivant.

Lévis s'embarqua pour la France le 18 octobre suivant, à bord de la "Marie", avec le chevalier de Montreuil, le commissaire Bernier, etc. Il continua son métier d'armes en France et il prit part encore à d'autres combats. En 1766 il était créé gouverneur de l'Artois; plus tard, en 1780, gouverneur d'Arras et maréchal de France, en 1783; et enfin, duc de Lévis en 1784 avec droit héréditaire; il mourut d'apoplexie à Arras le 26 novembre 1787.

Près de l'entrée du fort d'Arras, il y avait jadis une plaque d'ardoise rappelant le souvenir du duc de Lévis, qui avait été gouverneur de la ville, comme on vient de le voir. Or, au cours de la première grande guerre, 1914-18, ce fort fut bombardé et rasé.

En 1927, au cours d'une visite que je faisais du fort d'Arras, je fus assez heureux de recevoir de la part du Commandant une partie de la plaque de pierre rappelant le souvenir de Lévis. Cette relique a été déposée au mess des officiers du Régiment de Lévis, au manège militaire de Lévis. Les trois chevrons que l'on voit dans les armes du duc de Lévis sont aussi intercalés dans l'écusson du Régiment de Lévis, réorganisé par le soussigné en 1920. G. E. M.

C'est le 23 juillet 1896 que fut dévoilée la statue du chevalier de Lévis, sur la façade du Palais Législatif. Philippe Hébert est l'auteur de cette statue.

BIBLIOGRAPHIE

C. de Hauteclouque : LE MARECHAL LEVIS, Arras, 1901 ; H.-R. Casgrain : MONTCALM ET LEVIS, Tours, 1889 ; Thomas Chapais : LE MARQUIS DE MONTCALM, Québec, 1911 ; P.-C. Roy : LES PETITES CHOSES DE NOTRE HISTOIRE, tome 1, Québec, 1919 ; A. Doughty : KNOX'S HISTORICAL JOURNAL, 3 volumes, Toronto, 1916 ; H. Garneau : HISTOIRE DU CANADA, tome 2, Paris, 1920 ; BULLETIN DES RECHERCHES HISTORIQUES, table générale, 1925 ; CANADA AND ITS PROVINCES, index, *ib.*, 1917.

La chose qui frappe les étrangers lorsqu'ils contemplant cette façade du parlement de Québec, c'est de voir la variété des sujets qui ont été statufiés. A côté des fondateurs, des explorateurs, des découvreurs, des hommes de guerre, l'on voit des grands politiques, des apôtres de l'Eglise, des évangélisateurs, des martyrs même. C'est là une mosaïque qui prouve que les gouvernements qui se sont succédé à la direction de la province de Québec ont voulu être justes, généreux et que dans leurs appréciations ils n'ont considéré que le mérite, les actes d'héroïsme aussi bien que les travaux qui ont contribué à l'épanouissement de notre peuple et du pays où il a élu domicile.

C'est ainsi qu'à côté d'un homme comme Talon, le Père Marquette et Frontenac, l'on voit, par exemple, un gouverneur anglais, un homme politique de la province voisine comme Baldwin, et un gouverneur de langue anglaise comme Lord

Elgin. On reconnaîtra sans doute que c'est là un exemple d'une largeur d'esprit qui mérite d'être signalée et ce témoignage nous a déjà été rendu par plus d'un étranger.



LAFONTAINE (Sir Louis-Hippolyte) (1807-1864). — Avocat, député, homme d'Etat, magistrat, baronnet. Il naquit le 4 octobre 1807 et fut baptisé à Boucherville. Il fit ses études secondaires au collège des Sulpiciens, à Montréal, et il étudia le droit au bureau de François Roy, de la même ville. Dès 1828, donc à l'âge de 21 ans, il était admis à la profession d'avocat. C'est plutôt jeune, n'est-ce pas? Mais, dès son âge le plus tendre, il s'était fait remarquer par son esprit curieux, calculateur et posé. Ce n'était pas un génie, mais

il avait peut-être mieux puisqu'il possédait un tel jugement que, dès son jeune âge, ses camarades l'avaient surnommé « la grosse tête ».

D'ailleurs, si on regarde bien la statue qu'il y a au Parlement, et qui est censée le représenter fidèlement, on voit en effet qu'il paraît avoir une tête démesurée pour le reste du corps. Cette statue est l'oeuvre du sculpteur Henri Hébert et ce n'est qu'en 1921 qu'elle fut placée sur la façade du Palais législatif.

Autre trait qui le fait remarquer, c'est qu'il avait, avec ou sans recherches, une ressemblance assez frappante avec Napoléon Ier et il semblait mettre un peu de coquetterie à se ramener une mèche de cheveux sur le front, à se glisser la main gauche dans son veston entr'ouvert et à se renvoyer la main droite derrière le dos. On dit même que lorsqu'il était à Paris,

les vétérans le voyant venir, s'arrêtaient stupéfaits en disant: "Napoléon est ressuscité". Toutefois, ajoutons que sa taille était un peu plus haute que celle du Petit Caporal.

Dès 1830, il était élu député de Terrebonne, où il fit deux parlements, c'est-à-dire jusqu'à 1838. Chapais disait de lui: "A ses débuts il eut beaucoup à souffrir des préjugés de la vieille école gallicane et parlementaire: les épreuves, l'expérience chèrement acquise et les études rectifièrent plus tard ses opinions". C'était un patriote ardent et il affichait cette vertu en se montrant en public vêtu de l'étoffe du pays, pour ne pas employer de tissus importés.

Cependant, quand arriva le grand conflit, au lieu de rester à Montréal, Lafontaine prit la route de la rivière Kennebec, pour ensuite passer à Londres, où il séjourna plusieurs mois. S'il était resté au pays, il n'y a pas de doute qu'après les discours enflammés qu'il avait prononcés pour protester contre l'oligarchie anglaise, il eût été arrêté. A Paris, il en profita pour écrire à maintes reprises à Lord Durham afin de le mettre au courant de la situation politique du Canada, et l'on croit que ces lettres eurent une influence prononcée sur les décisions de Durham.

Toutefois, lorsqu'il revint à Montréal, il fut arrêté et jeté en prison, avec son associé, Amable Berthelot, mais faute de preuves suffisantes pour lui intenter un procès, on le rendit à la liberté et à l'exercice de ses fonctions.

Pendant que Baldwin le faisait élire pour le comté de York dans le Haut-Canada, de son côté, Lafontaine moussait Baldwin dans le comté de Rimouski. Sir Charles Bagot, gouverneur de l'époque, appelait les deux amis à faire partie du ministère, le 12 septembre 1842.

Pour connaître la vie politique de Lafontaine, il faut lire l'ouvrage de A.-D. De Celles.

Il finit sa vie sur le Banc, car il fut promu juge du Banc de la Reine en 1853, pour le récompenser de ses grands mérites. Sa Majesté britannique lui conféra le titre héréditaire de baronnet, le premier décerné à un Canadien. Il reçut encore la décoration de l'ordre de St-Sylvestre de Rome.

Une de ses dernières oeuvres fut de siéger à la Cour seigneuriale, comme président (1854).

Il avait épousé en 1831, Adèle, fille de A. Berthelot, son associé et celle-ci, Adèle, décéda sans postérité en 1859. Il épousa en secondes noces, en 1861, Jane Morrisson, veuve de Thomas Kinton.

C'est en 1864 qu'il mourut à la suite d'une deuxième attaque d'apoplexie.

Lafontaine a laissé entre autres ouvrages, LES DEUX GIROUETTES, NOTES SUR L'AMOVIBILITE DES CURES, ANALYSE DES ORDONNANCES DU CONSEIL SPECIAL SUR LES BUREAUX D'HYPOTHEQUES, L'ESCLAVAGE AU CANADA.



BALDWIN (Robert) (1804-1858). — Homme d'Etat né à York, dans le Haut-Canada, le 18 mai 1804, fils aîné de William Warren Baldwin et Phoebe Willcocks, il fut appelé à faire partie du Barreau du Haut-Canada en 1825. En 1829, il était élu à l'Assemblée Législative, mais l'année suivante il est défait. Ce n'est qu'après l'Union, en 1841, qu'il reprit son siège à la Législature. Son habileté et ses grandes qualités lui valurent l'estime générale. En 1836, il fut nommé par sir Francis Bond Head membre du Conseil Exécutif du Haut-Canada.

En septembre 1841, il avait présenté à l'Assemblée Législative une série de résolutions en faveur d'un gouvernement responsable, mais le gouvernement fut défait en 1842 et c'est alors que le gouverneur du temps, Sir Charles Bagot, demanda à Baldwin de former un nouveau gouvernement. Avec Lafontaine, il forma le nouveau ministère connu dans l'histoire sous le nom de « Administration Baldwin-Lafontaine », qui resta au pouvoir jusqu'à la crise du

26 novembre 1843, alors que neuf ministres sur dix résignèrent leurs fonctions à la suite d'un différend avec sir Charles Metcalf. De 1843 à 1848, Baldwin fut dans l'opposition, mais, à la suite de la défaite du gouvernement Draper aux élections générales de 1847, on vit une nouvelle coalition Baldwin-Lafontaine et c'est cette union qu'on a appelée « le Grand Ministère ». C'est encore sous cette administration que le principe de la responsabilité ministérielle fut définitivement accepté et établi.

Dans les années qui suivirent, Baldwin subit de nouveaux échecs et en 1851 il était défait dans le comté de North-York, par une majorité considérable. C'est alors qu'il se retira dans le domaine de la vie privée. Toutefois, c'est en 1854 qu'il approuva la formation d'une union entre les conservateurs et les libéraux, de là l'expression "Libéral-Conservateur".

Il mourut le 9 décembre 1858; il avait épousé Augusta-Elisabeth, fille de Daniel Sullivan. Deux fils et deux filles naquirent de cette union.

George Wilson a écrit : THE LIFE OF ROBERT BALDWIN, et S. Leacock : BALDWIN, LAFONTAINE, HINCKS.

LA VERENDRYE (Pierre Gauthier de Varenne, sieur de) (1685-1749). — Lieutenant, capitaine, chevalier de Saint-Louis, découvreur du Nord-Ouest. La statue qui le représente sur la façade du Parlement nous montre un chasseur ou explorateur habillé à la mode de l'époque. Il tient dans la main droite un long mousquet qui lui va à la hauteur du menton, et sa main gauche, ouverte, se pose au-dessus de ses yeux, afin d'empêcher les rayons du soleil de l'éblouir alors qu'il fixe un objet à l'horizon.



Le gouvernement de la province de Québec a rendu hommage à ce grand découvreur en installant sa statue sur un piédestal, en 1922. C'est Jean Bayeul, ancien directeur de l'École des Beaux-Arts de Québec, qui est l'auteur de ce monument.

De la Vérendrye s'est surtout distingué par ses voyages dans l'Ouest canadien. C'est lui qui donna à la France les immenses territoires du Nord-Ouest, dans lesquels on a taillé trois provinces : Manitoba, Saskatchewan et Alberta. Il n'a pas traversé le continent jusqu'à l'océan Pacifique, mais il s'est approché assez près des Montagnes Rocheuses pour en voir de loin les pics enneigés.

C'était un fils de Trois-Rivières né en 1685, le neuvième et dernier enfant de René Gauthier de Varenne et de Marie Boucher, fille du gouverneur des Trois-Rivières et seigneur de la seigneurie de Boucherville, Pierre Boucher. La Vérendrye avait fait le coup de feu en Europe, de même que dans le Maine, le Massachusetts et l'île de Terre-Neuve. Il fut licencié sans grade, sans solde et sans fortune. Il trouva auprès de M. de Vaudreuil, alors gouverneur, un protecteur, qui lui accorda le privilège de faire la traite sur le petit fief de famille du nom de Gabelle, situé sur la rivière dite des Trois-Rivières. Comme cette exploitation n'était pas très lucrative, il songea à s'éloigner et il sollicita la permission d'aller établir des postes de traite aux extrémités du monde connu. Il parcourut donc l'Ouest pendant un grand nombre d'années, tout en s'occupant de faire le commerce des fourrures, et il adressait au gouverneur le récit de ses voyages et de ses entretiens avec les Indiens de même que des possibilités qu'il y aurait, plus tard, d'établir une colonie dans les larges plaines de l'Ouest où le sol est si fertile. Mais ce n'est pas sans éprouver bien des difficultés, des déboires et même être accusé faussement, que La Vérendrye poursuivait sa tâche et ses voyages, dans le but d'atteindre l'océan Pacifique.

Il est considéré par nos écrivains comme l'égal des grands explorateurs, tels Cavalier de la Salle, MacKenzie et l'on pourrait certainement ajouter Jolliet.

La Vérendrye avait épousé, aux Trois-Rivières, le 29 octobre 1712, Marie-Anne Dandonneau Dusablé, qui lui donna quatre fils et deux filles.

Il mourut le 5 décembre 1749, à l'âge de 54 ans, épuisé par les longues courses qu'il avait faites, les épreuves qu'il avait endurées et les inquiétudes dont il avait été abreuvé, pour ne pas dire l'ingratitude dont on fit preuve à son égard, même en haut lieu, puisque M. de Maurepas, au lieu de le récompenser, lui enleva son commandement sous prétexte qu'il n'avait poussé si loin ses découvertes que pour faire la chasse aux castors. Il fut inhumé le 7 décembre 1749, dans la chapelle Ste-Anne de l'église Notre-Dame de Montréal.

On a aussi honoré son nom dans l'Ouest canadien. Le gouvernement du Manitoba lui a fait ériger, en 1929, un monument à Portage-la-Prairie.

Trois auteurs de chez nous ont écrit la vie de La Vérendrye. Ce sont Robert Rumilly, Pierre Daviault et Guy Frégault.

IBERVILLE (Pierre Lemoyne, sieur d'Yberville) (1661-1706). — Lieutenant en second, capitaine de frégate, capitaine de vaisseau, chevalier de St-Louis, corsaire du roi, découvreur des bouches du Mississipi, fondateur de la Louisiane, combattant d'escadre. Si Jean Bart fut le chef des corsaires français qui enlevèrent à l'Angleterre plus de quatre mille (4,000) navires et ruinèrent son commerce pour longtemps, l'on peut dire avec non moins de vérité que Pierre Lemoyne d'Yberville a joué un rôle aussi méritoire, bien que moins spectaculaire, en Amérique. On peut donc à bon droit lui donner le titre de "Jean Bart canadien".



Pierre Lemoyne ou le Chevalier d'Iberville est le troisième des quatorze enfants de Charles Lemoyne, sieur de Longueuil. Il naquit à Ville-Marie et mourut à la Havane à bord du "Juste", le 9 juillet 1706.

Dès l'âge de 14 ans, il s'initia à la navigation par plusieurs voyages au golfe de St-Laurent et autres endroits, dans un voilier qui appartenait à son père. Plus tard, il fit maintes traversées en France, sous la direction d'habiles navigateurs.

Les auteurs qui ont écrit la vie de Pierre Lemoyne d'Iberville ne font à bien dire que raconter ses différentes campagnes et ses prises, tour à tour à la Baie James, à Terre-Neuve et aux Antilles. Il fit aussi des campagnes sur terre, mais il serait trop long d'entreprendre de les raconter ici.

On le considère comme le fondateur de Biloxi, de Maurepas et de Mobile, trois villes du sud de la Louisiane.

Ses prouesses tiennent presque du prodige et sa vie n'est qu'une répétition de coups de hardiesse, comme on en trouve peu d'exemples dans le monde.

Ses frères furent aussi des braves et plusieurs tombèrent sur le champ de bataille à un âge plutôt tendre. On les a surnommés les Macchabées de la Nouvelle-France. Sur une liste peu banale de douze garçons, dix prirent les armes et se distinguèrent à des degrés plus ou moins élevés. Ils avaient aussi deux soeurs, Catherine-Jeanne et Marie-Anne, qui épousèrent de hautes personnalités de la colonie.

Après avoir traversé mille dangers, combattu des ennemis sur terre et sur mer, d'Iberville devait mourir des fièvres sur le navire amiral qu'il commandait dans les mers des Antilles. Il eut le bonheur d'être assisté des sacrements de la sainte Eglise et, le 9 juillet 1706, il était inhumé à la Havane. Il avait alors 45 ans. Une plaque de bronze rappelle son souvenir dans cette ville.

A Montréal, on lui a érigé un monument juché sur un piédestal fort original puisque le socle repose sur quatre colonnes s'appuyant sur une base assez considérable. C'est sur la place même d'Iberville, en face de l'église paroissiale de Ste-Cunégonde, que l'on voit cet étrange monument. Cette statue est l'oeuvre du sculpteur J.-A. Vincent, et elle fut installée en

juillet 1894, et inaugurée officiellement quatre ans plus tard, soit le 24 juin 1898.

La statue d'Iberville que l'on voit à Québec est l'oeuvre d'Elzéar Soucy. Elle fut hissée dans la niche où on la voit actuellement, en 1923, sans manifestation publique.

Quiconque voudrait en savoir davantage sur d'Iberville, n'aura qu'à consulter : LA GRANDE AVENTURE DE LEMOYNE D'IBERVILLE, par Pierre Daviault; LE CHEVALIER DES MERS, LEMOYNE D'IBERVILLE, par l'abbé Pascal Potvin; IBERVILLE LE CONQUERANT, par Guy Frégault.

FRONTENAC (Louis de Buade, comte de Palluau) (1622-1698). — Capitaine, colonel de cavalerie, maître, puis maréchal de camp, major général des armées, commandant, lieutenant-général, gouverneur à deux reprises de la Nouvelle-France.

Comme on vient de le voir, Frontenac naquit en 1622, à St-Germain-en-Laye (Paris), et il eut pour parrain le roi de l'époque, Louis XIII. Dès l'âge de 17 ans, il choisit le métier des armes et il prit part à de nombreuses batailles en Flandre, en Allemagne et en Italie. A la bataille d'Orbetello, où il était maître de camp au régiment de Navarre, il eut un bras cassé et il ne guérit jamais complètement de cette blessure. C'est ce qui fait dire à un critique de l'artiste qui a fait sa statue qu'il a commis une inexactitude en montrant Frontenac pointant de sa main droite le canon avec lequel il va répondre à l'Anglais. En effet, comme le kaiser Guillaume qui, lui, avait un bras plus court que l'autre, Fron-



tenac ne pouvait plus se servir de sa main droite pour exécuter des manoeuvres, après ce coup de feu. Mais c'est là un détail insignifiant qui n'enlève rien à la fierté du geste du grand gouverneur, ni du mot célèbre qui préluda aux opérations du siège de 1690.

En 1648, Frontenac avait épousé Anne de la Grange-Trianon de Neuville, à qui on a attribué une grande beauté et un titre pour signaler cette grâce : la divine. Toutefois, toutes ces grandeurs réunies n'assurèrent pas le bonheur des époux. On rappelle même que Frontenac avait destiné son coeur à son épouse restée en France, mais que celle-ci refusa d'accepter ce don en disant : "Je ne veux pas d'un coeur mort qui ne m'a pas appartenu de son vivant." Mais c'est là une légende, comme on peut le constater par la lecture du testament de Frontenac lui-même, puisque son coeur devait, selon son ordre, être déposé dans un coffret, avec instruction de l'adresser à la chapelle de l'église St-Nicholas-des-Champs, à Paris.

Mais revenons aux faits, c'est-à-dire à la vie si chargée de Frontenac, alors qu'il fut gouverneur de Québec à deux reprises. Tout d'abord de 1672 à 1682, puis de 1689 à 1698.

Frontenac était de haute taille, avait un air imposant, une démarche fière, beaucoup de volonté, une ardente passion du pouvoir et une grande puissance de travail.

Dans son HISTOIRE DU CANADA, l'abbé Adélarde Desrosiers dit de lui ce qui suit : "Talon n'ayant pas été remplacé (après 1672) Frontenac eut pendant trois ans la responsabilité de l'administration civile et politique. Il représentait le roi dans la colonie et en conséquence il voulut que tout pliât devant lui. Il reprit avec une vigueur renouvelée la politique de progrès intérieur et d'agrandissement inaugurée par ses prédécesseurs."

Dès son arrivée à Québec, au mois de septembre 1672, il organisa autour de lui toute une hiérarchie des officiers, grands et petits, qui composent la cour d'un gouverneur de province.

L'un des premiers qui reçut une commission de Frontenac, de concert avec Talon, fut Louis Jolliet qui fut chargé d'aller à la recherche d'un fleuve qui prenait sa source au nord-ouest

des Grands-Lacs, mais dont on ignorait la décharge, c'est-à-dire l'endroit où il se jetait. L'on espérait que son embouchure se trouvait dans l'Océan Pacifique, mais l'expédition, qui comprenait le Père Marquette, s.j., comme aumônier, s'arrêta à l'embouchure de l'Arkansas, après s'être assurée que le Mississipi déversait ses eaux dans le golfe du Mexique.

C'est au cours de cette même période que se distinguèrent, par leurs découvertes, de La Salle, Du Luth, de Radisson et des Groseilliers.

L'attitude de Frontenac envers le clergé lui attira bien des désagréments et c'est ce qui amena plus tard sa disgrâce auprès du roi de France. Il en fut profondément affligé, mais cette leçon devait lui servir quelques années après, quand il fut rappelé en 1689, au moment où la colonie était menacée de destruction par les Indiens du sud des Grands-Lacs, d'une part, et par les habitants de la Nouvelle-Angleterre, d'autre part.

La deuxième période de l'administration de Frontenac s'étend de 1689 à 1698, et elle fut des plus fructueuses. Le Père de la Rochemonteix, s.j., disait combien le second Frontenac fut différent du premier. Il serait trop long ici d'entrer dans les détails de cette administration, mais rappelons tout simplement qu'au début de 1690, il organisa trois partis de guerre contre les Anglais. Ceux-ci tentèrent de s'emparer de Québec, sous les ordres de l'amiral Phipps, mais sa flotte fut repoussée et c'est lors de cette attaque que Frontenac reçut avec beaucoup de pompe et d'apparat, l'envoyé de Phipps, qui lui ordonnait de livrer la place. Frontenac répondit aussitôt : "Je ne connais pas le roi Guillaume, usurpateur qui a volé les droits les plus sacrés du sang en voulant détrôner Jacques II, son beau-père; quant à votre général, qu'il sache que je n'ai pas de réponse à lui faire que par la bouche de mes canons et à coups de fusil. Qu'il apprenne que ce n'est pas de la sorte qu'on envoie sommer un homme tel que moi et quand je voudrais me rendre, tous ces officiers que vous voyez, n'y consentiraient jamais."

La vie de Frontenac est remplie d'épisodes plus remarquables les uns que les autres, et il eut maintes fois maille à

partir avec le Conseil souverain, de même qu'avec les missionnaires jésuites, et aussi l'évêque.

Quoi qu'il en soit, il a laissé un souvenir impérissable et la Nouvelle-France lui doit beaucoup. Il estimait tout particulièrement les Récollets et il eut toujours des rapports amicaux avec eux. C'est pourquoi, dans son testament, il avait ordonné que ses restes fussent inhumés dans l'église des Récollets, à qui il laissa un legs substantiel, à condition de prier pour lui. Le Père Charlevoix, s.j., qui ne lui tenait pas rancune de cette préférence, écrivait, dans la suite "que la Nouvelle-France lui devait tout ce qu'elle était à sa mort."

Le 11 septembre 1796, dans les ruines de l'église des Récollets, on trouva les ossements réunis d'un certain nombre de religieux, de même que les cendres de quelques anciens gouverneurs. Tous ces restes furent transportés dans la crypte de l'église-mère de Québec, et, en 1890, Mgr Faguy, curé de Notre-Dame, fit graver sur marbre, à l'entrée de la chapelle St-Joseph, une inscription rappelant les noms des quatre gouverneurs de la Nouvelle-France, dont les restes reposent dans ce temple. Le premier nom qui figure sur ce marbre est celui de Frontenac, puis viennent successivement De Callières, le marquis de Vaudreuil et le marquis de la Jonquière.

La statue de Frontenac que l'on voit dans une niche de la façade du Parlement, est l'oeuvre de l'artiste Philippe Hébert. Il est représenté dans l'attitude qu'il devait avoir lorsqu'il donna à l'envoyé de Phipps la fière réponse que nous avons signalée plus haut.

C'est la première statue qui ait été installée sur la façade du Parlement, en 1890.

BIBLIOGRAPHIE

Nova Francia, Paris, 1926; H. Lorin: LE COMTE DE FRONTENAC, Paris, 1895; C. de la Rochemonteix: LES JESUITES DE LA NOUVELLE-FRANCE; P.-G. Roy: BULLETIN DES RECHERCHES HISTORIQUES; Francis Parkman: COUNT FRONTENAC AND NEW-FRANCE UNDER LOUIS XIV; RAPPORT DE L'ARCHIVISTE DE LA PROVINCE DE QUEBEC; Hector Garneau: HISTOIRE DU CANADA, 1928.

SALABERRY (Charles-Michel d'Irumbery de) (1778-1829). — Il naquit à Beauport, le 19 novembre 1778. Il était le fils de Ignace-Michel-Louis-Antoine, celui-ci aussi né à Beauport en 1752. Le héros dont nous voulons retracer brièvement l'histoire s'enrôla très jeune comme volontaire dans le 44e Régiment. A cette époque, soit en 1792, le duc de Kent, à peine âgé de 25 ans, était lui-même commandant du Seventh Fusiliers, transféré de Gibraltar à Québec. Il fréquentait assidûment la famille Salaberry, de Beauport.



C'est lui qui fit entrer le jeune de Salaberry comme enseigne au 90e Régiment, qu'il ira rejoindre aux Indes Occidentales où il sera bientôt promu lieutenant. Plus tard, le duc de Kent, alors commandant militaire à Halifax, le fit entrer dans son régiment. En 1799, il est promu au rang de capitaine en reconnaissance des services rendus dans l'organisation de plusieurs régiments canadiens, puis à celui de major de brigade, en 1808, en Irlande. En 1810, le duc de Kent le fit admettre en qualité d'aide-de-camp, par le général Rottenberg, au Canada.

Sir George Prevost, pressentant, en 1812, qu'il y aurait bientôt une invasion américaine, confia à de Salaberry la mission de lever, parmi ses compatriotes, un corps d'élite appelé "Voltigeurs canadiens". Il réussit au-delà de ses espérances. Bientôt le pays fut envahi à différents endroits par trois armées américaines : celle de Dearborn avait pris le chemin de St-Jean et d'Odelltown, pour marcher ensuite sur Montréal. Salaberry fut chargé, avec ses "Voltigeurs", de lui barrer la route à Châteauguay.

Avec ses troupes, il remporta une victoire éclatante sur le général Hampton. Comme Léonidas aux Thermopyles, Salaberry, avec à peine trois cents "Voltigeurs" sur la ligne de feu, mit en déroute une armée qui en contenait plus de sept mille (7000), grâce aux tactiques adoptées par le général canadien, tactiques qui consistaient à imiter celles des Indiens de naguère. Au moyen de troncs d'arbres jetés sur la route de l'envahisseur, Salaberry réussit non seulement à le tenir en échec, mais à lui faire subir de lourdes pertes. Salaberry, lui, ne perdit que deux hommes.

Le colonel Salaberry fut vivement félicité pour le succès de cette journée du 26 octobre 1813.

Plus tard, en 1817, il fut nommé Compagnon du Bain, en reconnaissance de services rendus, et échelonnés tout le long d'une carrière de trente-cinq années. Le Conseil Législatif de Québec l'accueillit l'année suivante, dans son sein, à côté de son père, et en même temps que Mgr J.-O. Plessis, archevêque du diocèse de Québec.

Le colonel de Salaberry avait épousé, le 14 mai 1812, Marie-Anne-Julie, fille de Jean-Baptiste Melchior Hertel, seigneur de Rouville, et de Marie-Anne Hervieux.

Il mourut subitement le 28 février 1829, à la suite d'une attaque d'apoplexie. Il laissait quatre fils et trois filles.

La statue du héros de Châteauguay, dans la façade du Parlement de Québec, est l'oeuvre du sculpteur Philippe Hébert. Elle y fut installée au mois de septembre 1894.

DORCHESTER (Sir Guy Carleton, Lord) (1724-1808). — Enseigne, lieutenant-colonel, major, lieutenant-général, colonel, général, lieutenant-gouverneur, gouverneur général, chevalier du Bain, commandant en chef, lord et baron.

C'est le 7 avril 1766 que lord Dorchester fut choisi pour être lieutenant-gouverneur de Québec où il débarquait le 22 septembre pour agir en qualité d'administrateur, en l'absence de Murray.

A cette époque, les esprits commençaient à se calmer, mais il faut bien se rappeler qu'il y avait à peine trois ans que

le régime militaire avait fait place à une administration par Conseil spécial.

Carleton était un homme à l'esprit large qui ne demandait qu'à gouverner de façon à conquérir la confiance et le respect de la population, en grande majorité de langue française. Mais il voyait tous les postes de commandement envahis par des nouveaux venus à l'esprit vorace, qui s'étaient abattus sur la colonie comme des vautours sur un cadavre, après la conquête.

En 1770, lord Dorchester se rendit à Londres avec François-Joseph Cugnet, délégué canadien, pour exposer la politique qu'il voulait suivre. Il réussit à faire approuver le décret en vertu duquel Mgr d'Esglis était nommé coadjuteur.

Un comité sous sa direction étudia pendant deux ans la préparation du texte de l'ACTE DE QUEBEC qui allait devenir l'arche de salut des Canadiens et de la colonie elle-même. Ths Chapais a affirmé que c'est "à l'action persistante des Canadiens que ce succès est dû, puisque pendant huit ans, il (Cugnet) avait plaidé en faveur des lois françaises et de la suppression des incapacités confessionnelles. Notre victoire était sa victoire".

Comme on le voit, dès le début de la conquête, nos ancêtres eurent des protecteurs, sinon des amis intimes dans la personne de certains gouverneurs désignés par la Métropole.

Quand Carleton revint à Québec, en 1774, après quatre ans d'absence, il fut reçu, si l'on peut dire, à bras ouverts, non seulement par les notables, mais aussi par le peuple qui s'empressa de lui témoigner sa gratitude en lui adressant des lettres



de félicitations. On ne sera donc pas surpris de voir figurer sur la façade du Parlement de Québec la statue de Carleton. C'est le 21 août 1787 que l'Angleterre le fit pair en lui décernant le titre de lord Dorchester ou baron de ce nom. Sa première administration avait duré de 1766 à 1782, alors qu'il fut nommé commandant en chef en Amérique, à la place de Sir Henry Clinton. Il fut rappelé au pouvoir une deuxième fois en 1786, comme gouverneur-général du Canada et c'est alors qu'on lui octroya le titre de lord Dorchester.

Il est bon de rappeler que Carleton était un des officiers de l'armée de Wolfe et qu'il avait pris part au siège de Québec, en 1759. C'est sir Thomas Chapais qui disait de lui : "Pendant plus de 36 ans, sauf quelques interruptions, lord Dorchester a été mêlé aux affaires canadiennes et il a rendu d'éminents services. En quittant le Canada, il emportait le respect, l'affection et la reconnaissance de notre peuple."

La statue de lord Dorchester que l'on voit dans la façade du Parlement, fut installée en 1916 et elle est l'oeuvre du sculpteur Alfred Laliberté.

BIBLIOGRAPHIE

Thomas Chapais: COURS D'HISTOIRE DU CANADA; W.-S. Wallace: DICTIONARY OF CANADIAN BIOGRAPHIES; H. Garnau: HISTOIRE DU CANADA; A. G. Doughty: KNOX JOURNAL; RAPPORTS DES ARCHIVES CANADIENNES A OTTAWA; BULLETIN DES RECHERCHES HISTORIQUES, de P.-G. Roy.

BOUCHER (Pierre) (1622-1717). — Sieur de Grosbois, lieutenant civil et criminel, juge royal, gouverneur des Trois-Rivières, fondateur et seigneur de Boucherville, auteur d'une « Histoire de la Nouvelle-France », anobli par le roi.

Il vint au Canada en 1634 et il s'établit à Beauport. Dès 1639, Pierre Boucher accompagnait des missionnaires jésuites au pays des Hurons. Plus tard, soit en 1643, il fit partie de la garnison du fort St-Louis. Comme il avait appris parfaitement

la langue huronne, il servit alors d'interprète à M. de Montmagny et il l'accompagna dans plusieurs de ses excursions.

Il fut nommé, en même temps que Charles Lemoyne, interprète de la Compagnie des Cent-Associés, aux comptoirs des pelleteries, aux Trois-Rivières.

Il se fit remarquer à diverses reprises par sa bravoure et il soutint plus d'un combat contre les sauvages. C'est pourquoi, en 1653, en guise de reconnaissance, le gouverneur le nomma lieutenant civil et criminel pour la juridiction des Trois-Rivières. Puis, bientôt, il fut nommé gouverneur de la place.

En 1659, Pierre Boucher se retira et demanda au gouverneur D'Avagour l'autorisation d'aller demeurer dans sa seigneurie de Boucherville.

Peu de temps après, le nouveau seigneur fut chargé d'une mission très délicate: celle de se rendre auprès de Sa Majesté Louis XIV qui inaugurait son règne "pour la supplier de prendre sous sa protection une colonie qui se trouvait absolument abandonnée et réduite aux abois". Le roi lui demanda de composer un livre sur les ressources naturelles de la colonie. Cet ouvrage imprimé à Paris, parut en 1661.

Après s'être retiré de sa charge de gouverneur, il rédigea les raisons qui l'engageaient à établir sa seigneurie des Iles-Percées, qui a nom Boucherville. Cette seigneurie comprenait cent quatorze arpents de front sur deux lieues de profondeur, à prendre sur le fleuve St-Laurent. Boucher érigea son manoir à l'embouchure de la rivière Sabrevois, à vingt arpents du site de l'église actuelle. C'est là où il vécut de longues années,



entouré de ses enfants à qui il laissa un document remarquable : son testament.

Pierre Boucher avait épousé, en premières noces, Marie-Madeleine Chrétienne, jeune indienne élevée au couvent des Ursulines, qui décéda à la naissance de son premier-né, en 1649. Trois ans plus tard, il épousa Jeanne Crevier, qui lui donna quinze enfants. Il mourut en 1717.

L'ouvrage dont nous avons parlé il y a un instant, sous le titre d'HISTOIRE NATURELLE, s'intitule réellement comme suit: Histoire véritable et naturelle des Moeurs et productions du pays de la Nouvelle-France, vulgairement dite le Canada.

La statue de Pierre Boucher est l'oeuvre du sculpteur Alfred Laliberté. Elle fut inaugurée en même temps que celle de Pierre Gauthier de Varenne de la Vérandrye, dont l'auteur est Jean Bailleul, le 20 septembre 1922.

BIBLIOGRAPHIE

Révérénd Père L. Lalande: UNE VIEILLE SEIGNEURIE 1891; B. Sulte: MEMOIRES DE LA SOCIETE ROYALE DU CANADA, (1896); Laura Conan: REVUE CANADIENNE, 1913; P.-G. Roy: Ibid, 1918; R. G. Thwaites: THE JESUIT RELATIONS, table générale, Cleveland, 1904; S. Marion: UN PIONNIER CANADIEN, Pierre Boucher, Québec, 1927.

WOLFE (James) (1727-1759). — Lieutenant en second, enseigne adjudant, lieutenant, capitaine d'infanterie, major, lieutenant-colonel, quartier-maître général, colonel, brigadier, major-général et commandant en chef des troupes de terre.

S'il est une circonstance où l'on peut dire que l'Angleterre perd toutes les batailles, excepté la dernière, c'est bien le cas de la victoire remportée par Wolfe, en 1759, alors qu'il vainquit Montcalm, sur les Plaines d'Abraham.

En effet, on peut affirmer que, depuis 1690, les Anglais n'avaient cessé de harceler les habitants de la Nouvelle-France, ni négligé aucune occasion d'envahir son territoire, en le gr-

geant tout d'abord dans sa partie la plus orientale et, ensuite, en pénétrant dans les terres par le St-Laurent et la vallée de l'Ohio.

Mais revenons à notre sujet. James Wolfe naquit à Westerhan (Kent), le 2 janvier 1727. Dès l'âge de 14 ans, il obtint une commission de second lieutenant dans les gardes-marines. Deux ans plus tard, il se battit à Dattingen où il gagna le grade d'adjudant et, peu de temps après, celui de lieutenant. L'année suivante, soit en 1745, il retourna en Angleterre pour combattre contre les troupes du prétendant Charles-Edouard.



Toutefois, il serait trop long de le suivre dans toutes ses expéditions et c'est pourquoi nous en arrivons immédiatement à celle de Louisbourg où il se signala avec éclat, car Louisbourg fut obligé de capituler et Wolfe, pour obéir à des ordres supérieurs, incendia les villages de la région, de même que ceux de la Gaspésie. Puis, il rentra en Angleterre. Mais il ne pouvait rester longtemps inactif et c'est pourquoi, quelques mois plus tard, il demanda au ministre Pitt de lui donner, de nouveau, du service en Amérique et surtout dans le Saint-Laurent. C'est alors que le ministre l'éleva au rang de major général et commandant en chef des troupes de terre qu'il envoyait contre Québec.

Pour l'aider dans sa tâche, on mit sous ses ordres trois brigadiers, Monckton, Tawnshend et Murray, qui étaient tous plus âgés que lui et on lui donna pour aide de camp le lieutenant-colonel Guy Carleton. C'est alors que Wolfe se fiança à Miss Catherine Lowther, dont il porta le médaillon à son cou jusqu'à sa mort.

Il partit de Spithead le 17 février 1759 à bord du "Neptune", faisant voile vers Louisbourg. En attendant que le Saint-Laurent fut débarrassé de ses glaces, il préparait son plan de campagne contre Québec. Il avait à sa disposition neuf mille (9,000) combattants. C'est le 6 juin que la flotte quitta Louisbourg pour entrer dans le golfe St-Laurent. Le 26 du même mois, elle atteignait l'île d'Orléans. Wolfe se préparait à mettre son plan à exécution. On sait que le siège de Québec fut long, soit environ deux mois et demi, et ce n'est que grâce à des traîtres, que l'ennemi réussit à tromper la vigilance des gardes qui surveillaient à l'Anse-au-Foulon. Wolfe réussit, avec ses troupes, à escalader la falaise à l'ouest du Cap-aux-Diamants, à deux endroits: l'Anse-des-Mères et le ruisseau Saint-Denis. Puis, il fit aligner ses troupes sur les Plaines d'Abraham, à l'endroit où se trouve aujourd'hui la prison, et il attendit de pied ferme, dès l'aube, l'arrivée de Montcalm, dont le quartier général, avec le gros de ses troupes, était à Beauport. Il passait neuf heures lorsque Montcalm, dont les troupes faisaient face à celles de Wolfe, à quelques centaines de pas, donna l'ordre de faire feu. Mieux aguerrie et mieux préparée, l'armée de Wolfe mit bientôt en déroute celle de Montcalm.

Wolfe mourut sur le champ de bataille, atteint de plusieurs balles, pendant que Montcalm, blessé mortellement, mourait le lendemain matin. Ses restes furent enterrés sous la chapelle du couvent des Ursulines, pendant que le corps de Wolfe, après avoir été exposé en chapelle ardente dans l'église de Beaumont, fut transporté en Angleterre à bord du "Royal William".

Un monument a été érigé en l'honneur de Wolfe à l'abbaye de Westminster, ainsi que sur les Plaines d'Abraham, à Québec, à l'endroit précis où il tomba. Sa ville natale, Westerham, (Kent), lui a aussi élevé un monument dès 1760.

A Québec, la statue de Wolfe fut hissée dans sa niche sur la façade du palais législatif en 1894. Elle est l'oeuvre du sculpteur Philippe Hébert.

Ajoutons que la ville de Québec compte trois monuments élevés à la gloire du vainqueur de la bataille de 1759: sur les Plaines d'Abraham, la côte du Palais et au Parlement.

BIBLIOGRAPHIE

A.-G. Doughty: KNOX'S JOURNAL, Toronto 1916; Thomas Chapais: MONTCALM, Québec 1911; H. Garneau: HISTOIRE DU CANADA, tome 2, Paris, 1920; BULLETIN DES RECHERCHES HISTORIQUES, table générale, Beauceville 1925; THE MAKERS OF CANADA, table générale, 1911; Waugh, W. T. JAMES WOLFE, MAN AND SOLDIER, 1928.

ELGIN (James Bruce, huitième comte d') (1811-1863). — Président de l'Oxford Union, maître ès-arts, député aux Communes, gouverneur de la Jamaïque, gouverneur du Canada, chevalier des Templiers, baron d'Elgin, lord lieutenant de Fife, conseiller privé, Grand-Croix du Bain, plénipotentiaire, ministre des Postes, vice-roi des Indes, chevalier de l'Ordre de l'Etoile.

James, fils aîné, naquit le 20 juillet 1811 et reçut sa formation classique à Eaton, entre 1824 et 1828. Il fut nommé président de la Société Oxford Union en 1831, élu député de Southampton aux Communes, de juillet à décembre 1841, devenant alors lord Bruce. En 1842, il fut choisi comme gouverneur de la Jamaïque où il demeura quatre ans, élu chevalier des Templiers, le 2 juillet 1847 ; nommé gouverneur du Canada, le 1er octobre 1846 jusqu'au 19 décembre 1854.

On signale comme principaux événements de son administration au Canada : l'introduction du gouvernement responsable en 1848 ; l'adoption par la Législature d'une indemnité



pour couvrir les pertes en nature subies lors de la Rébellion de 1837. Comme cette mesure favorisait les Canadiens français, aussi bien que les Anglo-Canadiens, les Tories entrèrent en fureur et mirent le feu aux édifices du Parlement de Montréal et à la bibliothèque, le 25 avril 1849.

Le 22 décembre 1854, lord Elgin s'embarqua pour Londres, où il reprit son siège à la Chambre Haute, mais il ne se prêta guère aux débats sur les questions politiques.

BIBLIOGRAPHIE

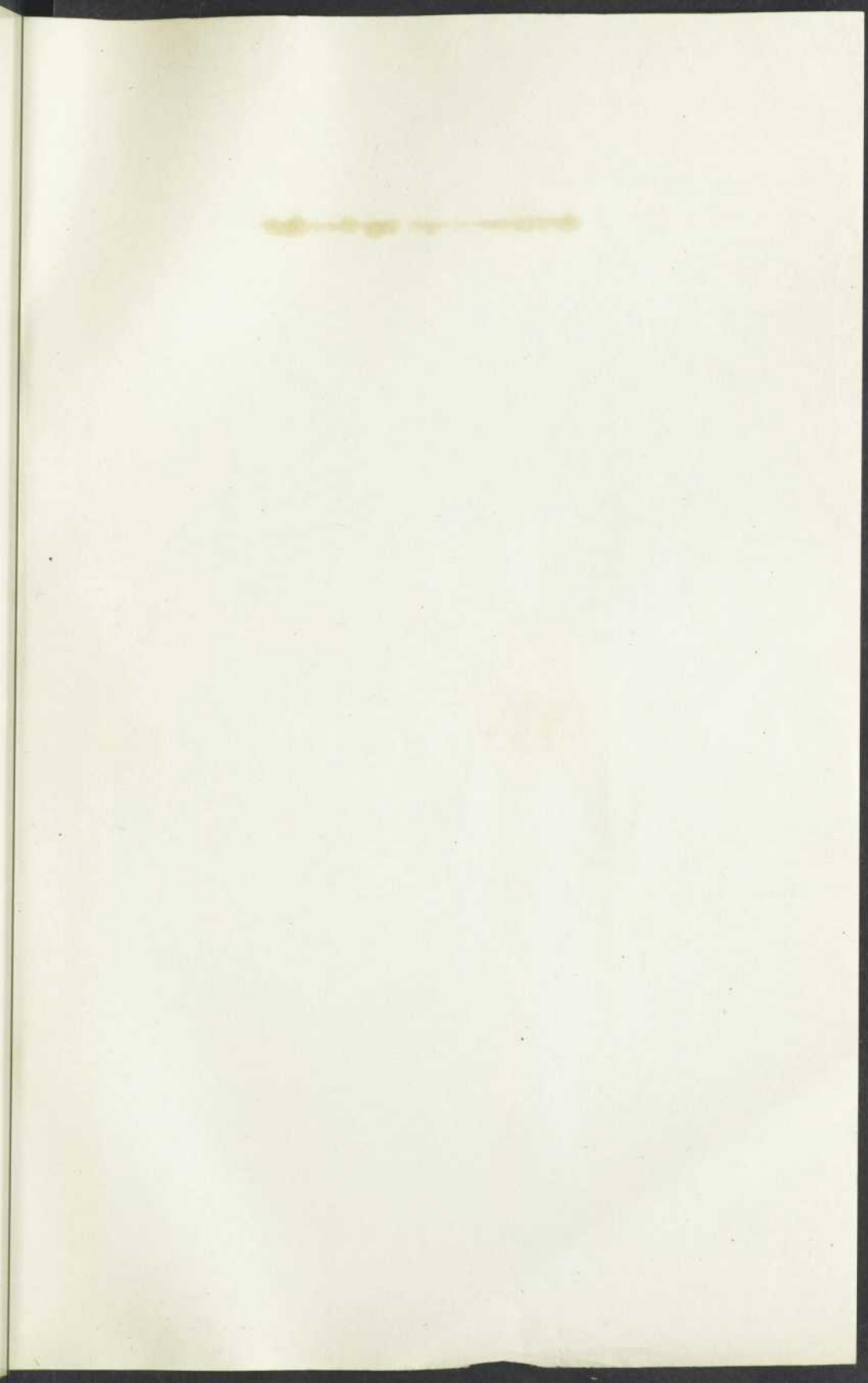
DICTIONNAIRE GENERAL DU CANADA, par le R. P. Le Jeune, o.m.i.; J. C. Bourinot, LORD ELGIN, Toronto, 1905; J. M. Lemoine, MEMOIRE SOCIETE ROYALE DU CANADA; H. Garneau, HISTOIRE DU CANADA, t. II, Paris, 1920.

École Normale Ignace-Bourget
10500 Bois-de-Boulogne
Montréal 12

TABLE DES MATIÈRES

	Page
Avant-propos	VIII
Le Gouverneur général Massey	X
Le premier ministre de la province de Québec	XIII
Le Maire de Québec	XV
Aborigènes du Canada	181
Afrique du Sud, héros de l'	181
Baines	135
Baldwin, Sir Robert	212
Boucher, Pierre	224
Braves, monument des	55
Brébeuf, Père de	200
Brûlart de Sillery	195
Cartier, Georges-Etienne	111
Cartier, Jacques	17
Cartier-Brébeuf	69
Champlain, Samuel de	23
Croix du Sacrifice	139
Dorchester, Lord	222
Durocher, Père Flavien	145
Elgin, comte d'	229
Foi, monument de la	49
Frontenac, comte de	217
Garneau, François-Xavier	89
Hébert, Louis	63
Iberville, sieur d'	215

Jeanne d'Arc	119
Jeanne d'Arc, à Sillery	163
Jolliet, Louis	189
Jolliet, Louis	203
Lafontaine, Sir L. H.	210
Laurier, Sir Wilfrid	151
Laval, François de Montmorency	29
La Vérendrye, sieur de	213
Lévis, duc de	206
Louis XIV, buste de	169
Marie de l'Incarnation, Mère	175
Martin, Abraham	187
Massé, Père Ennemond de	83
Marquette, Père	202
Mercier, Honoré	105
Montcalm, Marquis de	41
Montcalm, Marquis de	204
Obélisque du Jardin du Fort	35
Palais Législatif	198
Panthéon National	197
Salaberry, Colonel de	221
Saint-Michel, L'archange	157
Short-Wallick	135
Talon, Jean	201
Taschereau, Cardinal	97
Victimes du Pont de Québec	192
Victoria, Reine	75
Wolfe et Montcalm (Obélisque)	35
Wolfe, James	125
Wolfe, James	226



—

3652



BNQ



000 339 139



Imprimé à l'Éclaireur Limitée, Beauceville